

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Tome 3

**Valentin
et compagnie**

Daniel Déjardin

Valentin et compagnie

Tome 3

Daniel Déjardin

Valentin et compagnie

CHAPITRE 1

DE RETOUR

La cloche de l'église sonnait midi quand Valentin ouvrit les yeux. Il mit quelques secondes avant de reconnaître son environnement : il était dans sa chambre de la maison de ses grands-parents, dans son village de Haute Savoie. L'Australie était à nouveau à vingt mille kilomètres.

Quelques coups discrets furent frappés à la porte.

— Valentin, tu es réveillé ? chuchota la voix de son grand-père.

— Oui Yanco, tu peux entrer.

— Ça y est ? Tu es remis du décalage horaire mon petit Valentin ?

— Tout va bien Yanco. Huit heures de décalage quand on va vers l'ouest, c'est facilement supportable c'est quand on va vers l'est que c'est plus difficile, surtout quand on change d'hémisphère et qu'on passe de l'été à l'hiver comme moi il y a trois semaines.

— Je veux bien te croire ! Tu as bien profité de ton séjour en Australie ?

— Franchement, je me suis un peu ennuyé. En cette saison, tous ceux de mon âge sont à l'école, comme nous ici au mois de janvier. Heureusement que j'ai pu faire une semaine de ski. J'ai obtenu l'équivalent de la flèche de bronze.

— Félicitations. Si tu descendais manger un morceau ?

— Au lever comme ça, je n'ai pas très faim. Je vais courir un aller-retour au lac pour me mettre en appétit.

— Va mon garçon, nous ne mangerons pas avant treize heures.

Valentin sauta du lit, enfila tee-shirt et short de sport, chaussa ses baskets à fermeture velcro et dévala l'escalier vers le rez-de-chaussée de la maison. Il claqua au passage deux bises sonores sur les joues de sa grand-mère occupée à rouler la pâte d'une tarte.

— Je vais courir, je serai de retour dans une heure !

— Mets ta casquette, le soleil tape fort ces jours-ci.

— J'ai mes cheveux, ne t'inquiète pas.

Il avait à peine fait dix mètres hors de la maison qu'il fit demi-tour.

— Que se passe-t-il Valentin ? interrogea sa grand-mère.

— Rien, j'ai simplement oublié mon smartphone. Au fait, tu as des nouvelles de mes copains ?

— Non mais tu as du courrier, deux lettres. Tu les veux tout de suite ?

— Oui, quand même ! D'où proviennent-elles ?

— Une de Châtel dans le département et l'autre je ne sais pas. Je ne les ai pas ouvertes bien entendu. Elles sont posées sur le meuble dans l'entrée avec le téléphone fixe.

— OK, merci Za.

Muni de son smartphone, Valentin saisit au passage les deux missives et ressortit pour courir vers le lac. Arrivé au niveau du petit bois, la curiosité fut la plus forte. Avisant un banc près du torrent, il stoppa sa course et s'assit sur le siège public. Il examina attentivement la première enveloppe. Le cachet de la poste était un peu brouillé mais il put quand même déchiffrer les indications du tampon : 20-07-2017 Villers-Cotterêts 02600. Contenant son impatience, il sortit le smartphone de la poche pectorale de son tee-shirt, activa le moteur de recherche et tapa le nom de la ville. Après avoir un peu ramé, son écran afficha : Villers-Cotterêts, commune française située dans le département de l'Aisne en Picardie, région des Hauts de France.

« *Qui peut bien m'écrire de là-bas ? Je ne connais personne...* »

Il inséra un index en haut du rabat de l'enveloppe et par des mouvements de rotation du doigt le décolla soigneusement. Un simple feuillet se trouvait à l'intérieur. Valentin regarda l'en-tête : *Cher Valentin* puis passa directement à la signature au verso du feuillet : *Margot*.

« Ainsi Margot a pu prendre des vacances » sourit-il en pensant avec une certaine tendresse à celle que, sous son impulsion, le groupe de copains avait adopté et beaucoup aidé.

Il entama la lecture en corrigeant mentalement les nombreuses fautes d'orthographe de sa protégée.

Cher Valentin,

Je t'écris parce que je n'ai pas encore de téléphone. Comme je suis admise en quatrième, grâce à vous, mon père m'en a promis un pour mon anniversaire fin août. Je suis actuellement en vacances chez les parents de ma mère dans le nord de la France, à Pisseleux. C'est un faubourg de

Villers-Cotterêts dans l'Aisne. Je suis venue toute seule en train. Mon grand-père m'attendait à la gare de Lyon à Paris. Ensuite nous avons pris le métro pour la gare du nord et là un autre train nous a emmené à Villers. Je ne connais personne dans la région alors je m'embête un peu. Mes grands-parents m'ont fait faire des promenades en forêt et nous avons trouvé des girolles. Nous avons été voir la source de l'Automne, c'est une petite rivière du coin. Ce n'est pas une source comme chez nous mais un simple petit bassin en vieilles pierres qui se remplit d'eau froide par le fond. Ma grand-mère m'a prêté son vélo et, quand il fait beau, je circule un peu sur les petites routes mais dans les environs, il n'y a que la forêt et des grands champs cultivés. Comme je m'ennuie visiblement, mon grand-père m'a offert un gros livre, « Les trois mousquetaires », écrit par un auteur né ici il y a longtemps. J'ai cru que je n'aimerais pas, tellement le livre est gros, mais finalement c'est super et je pense que j'irai au bout. Je te le prêterai si tu veux. J'ai quand même hâte de rentrer en Haute Savoie pour vous retrouver tous. Jamais je ne l'aurais cru mais j'ai envie que vienne vite la rentrée des classes, c'est bien la première fois que ça m'arrive. Si tu vois les copains avant mon retour vers le quinze août, dis-leur que je pense à eux et que je leur fais de grosses bises et bien sûr à toi aussi.

Margot

Valentin, ému par la simplicité et la sincérité de la lettre de son amie reprit l'enveloppe, regarda au dos de celle-ci.

— Comment veut-elle que je lui réponde, elle a oublié de m'indiquer son adresse, l'étourdie. Je la demanderai à son père. Il saisit la seconde enveloppe, la décacheta aussi soigneusement que la première, en sortit une carte postale représentant un paysage de montagnes. Retournant la carte, il lut immédiatement la signature : Pascal autrement dit Bouboule. La carte était succincte.

Slt Val,

Eva et moi on est en colo à Châtel dans le Chablais, tout près de la Suisse. On fait plein de randonnées, fatigantes mais sympas. Je t'écris en douce parce qu'il se passe de drôles de choses par ici. Quand tu seras rentré, ça serait bien que tu nous contactes, seulement par SMS s'il te plaît. Eva t'embrasse et moi je t'en serre cinq. Pascal

— Ils ont trouvé le moyen d'être ensemble pendant les vacances ces deux-là, se dit Valentin avec un sourire intérieur. Mais il y a quelque chose de bizarre : ils ont chacun un téléphone mais ils m'ont écrit au lieu d'appeler. Ils veulent que je les contacte mais pas par lettre, ni que je les appelle directement. Uniquement par message, pourquoi ? réfléchit-il...

La réponse ne tarda pas à s'imposer à son esprit : ils ne veulent pas qu'une éventuelle lettre soit lue par quelqu'un d'autre, ils ne veulent pas qu'on entende leur conversation au téléphone, un SMS est rapidement effaçable et ne laisse pas de traces.

Oui mais alors pourquoi ne m'ont-ils pas envoyé de SMS au lieu de m'écrire ? Valentin mit plusieurs minutes à trouver la réponse : le surcoût de l'opération ! Ils ne connaissent pas la date de mon retour et imaginent que je suis peut-être encore en Australie. Les parents de Pascal comme ceux d'Eva ne sont pas bien riches. Mes deux amis ont des forfaits téléphoniques limités, ils ne peuvent pas se permettre des communications avec l'étranger sauf à payer un lourd supplément. Ils ont dû profiter d'un temps de quartier libre pour rédiger discrètement la carte postale et la mettre sous enveloppe. Valentin examina à nouveau le recto de la carte qui présentait un village au pied d'une montagne en forme de dôme : Châtel et le pic de Morclan 1959 m.

— Elle a l'air bien agréable cette région, se dit-il.

Plusieurs questions lui vinrent à l'esprit : comment ont-ils fait pour se retrouver dans la même colonie de vacances ceux-là ? C'est vrai qu'ils s'aiment bien tous les deux, et même un peu plus ! Valentin sourit à l'évocation de ses deux amis. C'est touchant de voir comme Pascal a pris Eva sous son aile et la défend en toutes circonstances.

De quelles drôles de choses parlent-ils ? Pourquoi ces choses ne peuvent-elles pas être résolues soit par eux directement, soit en appelant leurs parents ou encore en parlant à un moniteur ? Pascal est un garçon dégourdi sous son air toujours un peu lunaire, s'il fait appel à lui c'est qu'il ne peut pas faire autrement.

Tout songeur, Valentin imagina les réponses à ses propres interrogations. Bouboule ne peut pas résoudre lui-même le problème car il craint pour son amie timide et fragile.

Il ne veut pas appeler ses parents car ce qu'il a à dire risque de provoquer son retour donc sa séparation d'avec Eva et il ne peut pas parler à son moniteur car... car c'est peut-être le moniteur le problème !

Qu'ont-ils donc découvert ?

Ressortant son smartphone, il activa à nouveau le moteur de recherche et tapa « Châtel 74 ».

Parmi la masse de document qui lui fut proposé, il sélectionna celui d'une encyclopédie en ligne : Châtel est une commune française de Haute Savoie... 1200 habitants... station de ski... communiquant avec la Suisse voisine par le pas de Morgins... Près de la Suisse... Serait-ce une explication ? Quand on pense frontière, on pense aussitôt contrôle mais aussi contrebande. Quels sont les produits susceptibles d'être passés illégalement de France en Suisse ou de Suisse en France ? Valentin pianota son smartphone et tomba sur un article du journal « Le Temps » qu'il lut jusqu'à la fin. La conclusion était claire : les marchandises passant frauduleusement la frontière sont principalement les cigarettes, les denrées alimentaires, la drogue, les armes et les diverses contrefaçons.

Valentin se secoua : « midi et demie, je suis là à échafauder des hypothèses à partir de rien au lieu de me dégourdir les jambes, pensa-t-il. J'enverrai un SMS à Bouboule cet après-midi pour tenter d'en savoir un peu plus. Allez, je cours jusqu'au port et je reviens ».

Valentin repartit d'une foulée légère, rythmant sa respiration sur trois appuis, savourant l'air léger de la montagne savoyarde. Arrivé au bord de l'eau, il s'accorda quelques minutes pour admirer le paysage. Au large se croisaient les hors-bords, voiliers, paddles, pédalos et bateaux de promenades. Le lac si calme au printemps agitaient en tous sens ses eaux d'un bleu turquoise. Protégés du clapot par la digue flottante, les barques se miraient dans l'eau calme du port. Valentin s'agenouilla sur la bordure du quai, plongea une main pour tester la température de l'eau.

— La pêche à la main est interdite jeune homme, fit une voix un peu éraillée.

Valentin se retourna lentement, il avisa un garçon athlétique à cheval sur un VTT à l'arrêt. Son visage s'éclaira d'un sourire radieux. Il sauta sur ses pieds, envoya une bourrade à l'intervenant puis lui serra chaleureusement la main.

— Florian ! Tu n'es pas parti ? Que je suis heureux de te voir !

— Et moi donc ! Comment vas-tu ? Quand es-tu rentré ?

— J'ai atterri à Genève hier matin et je vais super bien, et toi, ne devais-tu pas partir en camping-car avec tes parents ?

— Nous venons de passer deux semaines dans un camping sur la côte d'azur avant de repartir en montagne grimper quelques sommets.

— Tu as une drôle de voix, j'ai l'impression que tu as mal à la gorge. Tu es sûr que tu vas bien ?

— Je suis en pleine forme mais j'ai la voix qui mue.

— Ah, c'est ça ! Vous allez où en montagne ?

— Mes parents décident au dernier moment, le camping-car, c'est la liberté !

— Vous repartez quand ?

— Dans deux jours je crois. Ça te plairait de venir avec nous ? Tu veux que je demande à mes parents s'ils peuvent t'emmener ? Notre camion est un cinq places et avec ma sœur Chloé nous ne sommes que quatre.

— Bien sûr que cela me ferait plaisir mais il faut que je demande à mes grands-parents s'ils sont d'accord. Tu peux passer à la maison cet après-midi ? Disons vers deux heures. J'ai un problème à résoudre, tu pourras peut-être m'aider.

— Tu ne peux pas t'empêcher de faire des maths, même en vacances ! ironisa Florian.

— Pas ce genre de problème, c'est au sujet de Bouboule, mais je te raconterai tout à l'heure.

— OK Val, à c'aprem ! Je suis vachement content de te voir tu sais.

— Moi aussi Flo, moi aussi. Bon, j'y vais, on m'attend pour le repas et je suis à pied.

CHAPITRE 2

RÉVÉLATIONS

- Veux-tu que je te serve le dessert dehors au jardin, Valentin ?
- Avec plaisir, Za. Peux-tu attendre un peu ? J'ai vu mon ami Florian au port, je lui ai demandé de passer vers quatorze heures, nous partagerons ma part de tarte aux abricots.
- Mais bien sûr ! Il n'est pas parti en vacances ton copain ?
- Parti et revenu avant de repartir. Il vient de rentrer de la Côte d'Azur et va repartir en montagne avec ses parents en camping-car.
- Ah, le camping-car, c'était mon rêve ! Ça te plairait à toi ?
- Je crois que oui. Tiens, voilà Flo, toujours à l'heure.
- Bonjour madame Valmont, bonjour monsieur Valmont, re-salut, toi.
- Un morceau de tarte, ça te plairait Florian ?
- Oh oui, vos tartes sont toujours délicieuses, madame Valmont.
- Tu es bien poli. Merci pour le compliment. Installez-vous tous les deux, j'apporte vos parts.
-
- Alors, as-tu demandé à tes grands-parents si tu pouvais venir en montagne avec nous ?
- Pas avant de savoir si tes parents sont d'accord pour m'inviter.
- Ils le sont, avec plaisir même !
- Alors je demande : Za, Yanco ! Les parents de Florian m'invitent à partir quelques jours en camping-car avec eux, seriez-vous d'accord ?
- Après ce que je viens de te dire, je peux difficilement refuser, qu'en penses-tu Jean-Claude ?
- Les parents de Florian sont des gens de confiance, pour quelques jours, nous pouvons dire oui.
- Super ! Merci Za, merci Yanco.
- Quand partez-vous ? questionna Jean-Claude le grand-père.
- Dans deux jours, lundi matin.
- Destination ?
- La montagne mais personne n'a encore décidé exactement, même pas mon père.

— Châtel en Haute Savoie, ce serait bien, non ? suggéra Valentin.

— Pourquoi pas. Je vais le proposer à mes parents. Il y a sûrement de jolis sommets à gravir dans le Chablais.

— As-tu des nouvelles des copains ? demanda Valentin changeant de sujet.

— J'ai reçu un message d'Olivier. Ses parents ont loué un mobil home dans les Landes. Il va bien et s'initie au surf. J'aimerais bien essayer moi aussi.

— Toi, dès qu'un sport pointe le bout de nez, tu es partant !

— Ben oui, j'suis comme ça ! Je sais aussi qu'Amandine fait un stage de voile en Bretagne.

— Elle aurait aussi bien pu le faire ici, ce n'est pas l'eau qui manque.

— Le vent peut-être...

— De mon côté je sais que Gilles est avec ses parents en Vendée et j'ai reçu une lettre de Margot. Elle est chez ses grands-parents maternels dans un bled improbable de Picardie.

— Improbable, ça veut dire quoi ?

— Dont personne n'a entendu parler, en tout cas pas nous. Elle me dit qu'elle a hâte de nous revoir et nous fait la bise à tous.

— Elle est sympa maintenant cette fille. Moi je n'ai pas d'autres nouvelles.

— Moi si, reprit Valentin. J'ai reçu une carte signée de Bouboule et Eva.

— D'où vient-elle ?

— De Châtel.

— Dis donc Val, tu ne m'as pas un peu manipulé il y a un instant ?

— A peine, il faut simplement savoir présenter les choses, je ne commande pas à tes parents !

— Qu'est-ce qu'ils deviennent ces deux-là ?

— Ils sont en colonie de vacances. Tiens voici leur carte.

— ... *il se passe de drôles de choses...* que veulent-t-ils dire ?

— Justement, je veux en discuter avec toi. Tu connais Bouboule, les sens toujours en éveil sous un air un peu ahuri. Il a repéré quelque chose qui lui pose question et n'a pas la réponse.

— C'est ça le problème dont tu parlais ?

— Exactement.

— Tel que je te connais, tu as déjà réfléchi à une solution, non ?

— Un peu. La première chose à faire, c'est de lui signaler que je suis de retour. Je lui envoie tout de suite un SMS.

Valentin sortit son smartphone et tapa : *suis rentré Val.*

— Attends, n'envoie pas tout de suite. Visiblement Bouboule se méfie de tout : courrier, e-mail, téléphone. Un SMS en clair pourrait être également compromettant pour lui. Il faut lui proposer un code secret pour correspondre sans risque s'il venait à être repéré, code qui serait facilement utilisable sur le vieux téléphone d'Eva si on venait à confisquer celui de Bouboule.

— Pas bête !

— Ben voyons.

— Mais il faut qu'il trouve lui-même la clé du code sans lui envoyer le mode d'emploi, sinon ça ne sert à rien et c'est même dangereux si une personne mal intentionnée découvre le truc. Attends, je vais lui proposer le « +1 » simplement en changeant ma signature. Au lieu de Val, je signe Wbm.

— Comprends pas.

— La lettre qui suit le v est w, celle qui suit le a c'est b et pour le l, c'est m. Bouboule saura que le message vient de moi puisqu'il a mon numéro et il comprendra vite le pourquoi de cette signature inattendue.

— Tu es sûr de ça ?

— Je prends le pari. J'envoie le message.

Quelques minutes après le glissement annonçant l'envoi du SMS, le jingle du smartphone de Valentin retentit.

— C'est lui, voyons ce qu'il dit : *PL dpnqsjt Ccm*. Il est vif d'esprit notre Bouboule.

— Traduction ?

— *OK Compris Bbl*. Bbl donc Bouboule, tu vois, c'est facile quand on a pigé la clé et sacrément difficile pour les non-initiés. On code en +1 et on décode en -1. Tu crois que tes parents accepteront Châtel comme destination ?

— Pas de raison qu'ils refusent, le village est plein d'activités de loisirs en été et les montagnes sont de toutes façons intéressantes.

— Ce serait bien. Nous pourrions contacter directement Bouboule et Eva et les aider si nous le pouvons. En attendant de les voir, essayons de comprendre de quoi il s'agit. Je lui envoie un autre message.

Valentin tapota prestement : *qc wpvt ? (pb vous ?)* La réponse arriva presque aussitôt ; *opo npop. (non mono)*

— Je m'en doutais. Il retapa : *gspoujfsf? (frontière?)* Et reçu la réponse : *zft tiju. (yes shit)*

— Bon, tu m'expliques maintenant ? s'impatienta Florian.

— J'avais dans l'idée que Bouboule avait repéré un trafic mais je ne savais ni le quoi ni le comment. Maintenant nous savons qu'il s'agit d'un trafic de drogue transfrontière car Châtel est tout près de Morgins en Suisse. Un mono fait passer ou récupère de la drogue dans un pays et lui fait passer la frontière en se servant des enfants de la colonie de vacances. Bouboule a assisté comme nous à la conférence des gendarmes sur les drogues, il sait reconnaître la résine de cannabis, le shit, à son aspect couleur chocolat et à son odeur douceâtre. J'essaie de lui faire préciser certaines données.

Valentin tapa sur son clavier virtuel : *wpvt fo tvjtff rvboe ? (vous en suisse quand ?)*

— Je lui ai demandé en abrégé quand est-ce qu'ils vont en Suisse.

La réponse ne tarda pas : *qjdojd Dpodif nbsej.*

— Ne garde pas tout pour toi, je veux participer ! s'agaça Florian.

— Attends Flo, je n'ai pas tout compris. Je vais chercher du papier et un crayon, ce sera plus facile pour décoder les réponses de Bouboule. Sitôt revenu, Valentin traduisit la réponse sur le papier : *picnic Conche mardi.*

— C'est quoi Conche ? fit Florian.

— C'est quelque chose en Suisse, probablement un lieu dit. Tu as ton smartphone sur toi ? Connecte-toi en wifi à notre box et fais une recherche sur le web pendant que je prépare la suite. Le mot de passe de la box est « yancovalmont ». J'ai expliqué à mon grand-père que ça ne sert pas à grand-chose d'avoir un mot de passe trop sophistiqué.

— Trop quoi ?

— Compliqué.

Pendant que Florian entamait sa recherche, Valentin commença un nouveau message : *PL g bt uu. Wbm fu Gmp.*

— Bingo, j'ai trouvé ! Le lac de Conche en Suisse près de SuperChâtel. Ils vont pique-niquer près de ce lac mardi prochain, s'exclama Florian.

— Bravo, nous avançons ! Voici ce que je lui dis maintenant en langage SMS codé : *OK fas tt Val et Flo.*

La dernière réponse ne se fit pas attendre : *tmu Gmp H g b d uu.*

Valentin écrivit sur le papier : *slt Flo G f a c tt.* Florian traduisit à voix haute : Salut Flo, j'ai effacé tout.

— Pourquoi il ne dit salut qu'à moi ?

— Parce qu'il ne savait pas que tu étais là, tiens donc ! Maintenant nous avons le but de notre première balade en montagne mardi, mon vieux.

— Dis donc, le vieux a trois mois de moins que toi.

— Mais oui mon vieux, je te taquine ! Je vais maintenant envoyer un message anodin à Bouboule, message qui lui servira d'excuse s'il se fait attraper par son mono. Tu vas voir qu'il comprend au quart de tour.

Je suis rentré, où es-tu ?

En colo à Châtel

Jusqu'à quand ?

15 août

Bonnes vacances alors !

Merci A+

— Dis donc Val, je trouve que c'est vraiment dégueulasse d'utiliser les colons pour faire leur micmac ; seulement, qu'est-ce qu'on peut faire contre des adultes, hein ?

— Il faut que nous rassemblions un maximum de renseignements sur ce trafic : de qui s'agit-il, avec qui commerce-t-il, prendre des photos des personnages, de leurs voitures, mettre à jour leur petit commerce en ayant toujours l'air innocent. Si quelque chose doit mal se passer, on avertit l'adjudant-chef Lemoine.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que nous ne sommes sûrs de rien, nous n'avons que le soupçon de Bouboule. Jamais il ne déclenchera une enquête sur une si faible base.

— Donc à nous de jouer ?

— Et de jouer finement !

CHAPITRE 3

EN MONTAGNE

Le camping-car de la famille Marlin roulait avec prudence sur la route montante qui serpentait en longeant le torrent. Assis sur la banquette de table près de la vitre à côté de Florian, Valentin ne perdait pas une image du superbe paysage qui défilait sous ses yeux. Il bombardait son ami de questions auxquelles répondaient les parents de Florian.

— Comment se nomme cette rivière que nous longeons ?

— La Dranse d'Abondance, c'est un torrent.

— Quelle est cette montagne tout en rochers devant nous ?

— Le mont Chauffé.

— Il est beau le clocher de cette église.

— Oui, c'est un des jolis clochers à bulbe de la région.

— Pourquoi les clochers sont-ils comme ça en Savoie ?

— Tu poses beaucoup de questions Valentin. Je crois qu'ils ont été faits à l'imitation des clochers d'Autriche et de Bavière, une influence germanique donc.

— Quels est la plus haute montagne de la région ?

— Le point le plus haut du Chablais, massif dans lequel nous sommes, ce sont les Hauts Forts près d'Avoriaz.

— Quelle altitude ?

— 2466 mètres, mais tu vas apercevoir de plus hauts sommets encore, tiens regarde dans l'axe de la route cette barrière de montagnes encore un peu enneigées, il s'agit des dents du Midi en Suisse, plus de 3200 mètres !

— Il y en a sept des dents, je les ai comptées ! intervint Chloé en souriant de sa bouche édentée.

— Toi, il t'en manque sept, taquina Florian.

— Méchant ! D'abord mes dents elles vont repousser !

— Ces montagnes sont superbes ! s'exclama Valentin pour couper court à la petite dispute. Encore une question, monsieur Marlin, vous avez dit Avoria et non Avoriaz comme beaucoup de gens, pourquoi ?

— Parce qu'à l'origine ce n'était pas un z qui terminait le mot mais une sorte d'accent indiquant qu'il faut accentuer l'avant dernière syllabe, ce qui fait

qu'on entend à peine la dernière. Il y a beaucoup de noms savoyards ou suisses dans ce cas.

— Tu es vraiment un garçon curieux Valentin, je veux dire plein d'intérêt pour tout, intervint madame Marlin, tu dois être bon en classe, toi !

— C'est le meilleur presque partout ! lança Florian tout fier de son ami, sauf en gym parce qu'en gym, c'est moi !

— Comme nous allons passer trois ou quatre jours à Châtel, nous n'allons pas faire de camping sauvage, je pense que le mieux c'est que nous allions dans un camp organisé, dit monsieur Marlin à son épouse, ainsi les garçons pourront dormir sous la tente.

— Et moi ? questionna Chloé.

— Tu auras le lit de capucine pour toi toute seule, consola sa maman.

— Nous arrivons. Que désirez-vous faire cet après-midi, les garçons ?

— J'aimerais me promener pour découvrir le village avec Val, émit Florian.

— Et moi ? s'inquiéta Chloé.

— Tu n'es pas un garçon, riposta Florian.

— C'est pas juste, moi aussi je veux me promener.

— Écoute Chloé, intervint monsieur Marlin, il y a une piscine dans le camp. Avec ta maman nous irons nager en admirant les montagnes, ça te va ?

— Comme ça je veux bien.

— Alors voici le programme : installation d'abord bien sûr, ensuite repas en plein air puis vaisselle au sanitaire par vous trois les enfants et après quartier libre pour les garçons et piscine pour nous.

— Val, peux-tu gonfler les matelas pneumatiques pendant que je fixe la tente ?

— OK Flo. Bouboule ne sait pas que nous sommes là ?

— Personnellement, je ne lui ai rien dit. Je pense qu'il faut le prévenir.

— Je lui envoie un SMS codé, décida Valentin en abandonnant le gonfleur à pied. *FloVal Chatel demain lac*. Qu'en penses-tu ?

— Impec ! Bouboule comprendra. Il faut que je persuade mes parents d'aller pique-niquer au lac de Conche demain midi !

— J'ai regardé sur internet, Châtel est à 1195 mètres d'altitude et le lac à 1687. Presque cinq cents mètres de dénivelée, c'est un peu beaucoup pour Chloé, non ?

— Pour un début oui, mais regarde, la télécabine de Super Châtel fonctionne, je vais convaincre mes parents de la prendre.

— Si tu crois que tu peux.

— Il faut savoir présenter les choses, répondit malicieusement Florian. Quand on se promènera dans le village, on essaiera de repérer la colo de Bouboule et Eva.

— Bien sûr. Tiens, la réponse de Bouboule qui arrive : *zft nbsnpuuf*.

— Traduis-moi, si tu veux bien !

— Il dit « *yes marmotte* »

— De qui parle-t-il ?

— Je crois qu'il nous veut nous dire qu'il a compris et il nous indique le nom de sa colo ou plutôt le nom du chalet où elle loge.

— Il devine tout cet animal. Que va-t-on faire si les infos de Bouboule et nos déductions sont exactes ?

— Effectivement, il faut prévoir. Mon grand-père dit toujours que pour gagner il faut avoir au moins un coup d'avance sur l'adversaire. Donc il faut être sûr que le mono soupçonné par Bouboule est un trafiquant et qu'il passe bien de la drogue en Suisse.

— Et surtout comment il fait !

— Exact. Il faut poser la question à Bouboule. Je lui code *moy transp shit* ?

— Tu penses qu'il va comprendre ?

— Je parie que oui !

— Je ne parie pas contre toi, j'y perdrais tout ce j'ai, sauf si c'est un pari sportif.

— Là, je ne discute pas. Tiens, voici la réponse de Bouboule : *tbdbe bwF+cpvg*.

— Traduis !

— t égale s, b correspond à la lettre a, d vaut c, encore un a et e pour d. Le premier mot c'est *sacad*.

— Ça ne veut rien dire !

— Mais si, réfléchis. Si tu me demandes comment je transporte du matériel et que je te réponds *sacad*, tu entends quoi ?

— Sac à dos.

— Voilà. Le deuxième mot c'est... attend un peu... c'est *avE*.

— Il fait sa prière ?

— Trop drôle ! Sac à dos *avE*.

— Là je sèche.

— J'ai compris. Il a mis une majuscule en fin de mot. Où met-on une majuscule d'habitude ?

— Au début d'un nom propre.

— D'accord, donc il faut inverser les lettres : avE donne Eva. La drogue est transportée par Eva dans son sac à dos.

— Mais jamais Eva ne ferait ça !

— Pas de son plein gré évidemment.

— Il l'oblige ?

— Oui, d'une certaine façon, sans dire de quoi il s'agit. Ensuite, Bouboule met le signe + : Eva +... Eva plus... Eva plus d'autres, mais c'est par Eva qu'il a découvert le pot aux roses.

— Découvert quoi ?

— C'est une expression que mon père emploie quelquefois, elle veut dire découvrir ce que quelqu'un veut cacher.

— Il faut prendre un dictionnaire quand on parle avec toi ! Et le dernier mot ?

— *cpvg* correspond à *bouf*. Je ne vois pas trop ce qu'il veut nous dire.

— A table les enfants, le repas est près ! annonça madame Marlin. Allez d'abord vous laver les mains.

— J'y suis ! s'écria Florian une minute plus tard en se savonnant les mains au lavabo du sanitaire. Bouf, la bouffe, la nourriture. Dans les sacs à dos des colons avec les provisions de bouffe ! Je pense que chaque colon doit, en plus de ses affaires, transporter un sac contenant une partie du pique-nique.

— Bien raisonné, tu vois quand tu veux ! répondit Valentin en secouant ses mains pour égoutter l'eau.

— Ouais. Le mono ripoux se sert de son équipe pour faire son trafic. Quel douanier pourrait imaginer qu'une fille naïve et timide comme Eva puisse passer de la drogue ?

— Eva et peut-être d'autres. Tu as raison. C'est le mono qui dissimule la drogue dans les poches contenant les ingrédients des repas et qui la récupère discrètement quand il met tout en commun avant la distribution. La frontière étant franchie, il risque moins de se faire prendre.

— Qu'est-ce qu'il en fait une fois qu'il l'a récupéré ? Il ne la ramène pas en France tout de même ?

— Il doit avoir un complice en Suisse.

— Un complice qui se rend lui aussi au lac de Conche. Après le repas, je vérifierai sur internet s'il y a possibilité de s'y rendre en voiture.

— Excellent votre repas, madame Marlin. J'ai adoré votre sauce sur les tomates et les spaghettis étaient « al dente », comme je les aime.

— Pour les tomates, j'utilise du vinaigre balsamique et sur les spaghettis j'ai mis du fromage du coin : de l'abondance. Cela donne un goût original aux aliments. Mais arrête de nous appeler madame et monsieur, moi c'est Carine et mon mari Stéphane. Tu nous tutoies et tu peux nous appeler par nos prénoms.

— D'accord Carine. Tu as une grande bassine pour mettre la vaisselle sale ?

— Bien sûr. Florian, va voir dans le grand coffre sous le grand lit.

— Vous êtes trois, cela donne un qui lave, un qui rince et un qui essuie. À vous de décider, mais vous laissez l'évier nickel.

— Fais-nous confiance Carine.

— Ils s'entendent bien tous les deux, n'est-ce pas ? sourit Stéphane à son épouse tandis que les enfants partaient à la vaisselle. Je suis content que Florian se soit fait un ami intelligent et bien élevé.

— Ils forment également une équipe bien sympathique avec leurs autres copains et copines. Moi aussi je suis contente. De notre côté, essayons de leur faire plaisir, laissons-les décider de ce qu'ils veulent faire demain.

— Avec Florian, ce sera à coup sûr activité physique. Je pense qu'il va choisir une petite ascension.

— Pas trop difficile j'espère, avec Chloé qui n'a pas encore leur endurance.

Il était quinze heures quand Florian et Valentin sortirent du camping. L'air léger de la montagne tempérerait la chaleur de cette fin du mois de juillet. Ils se rendirent d'abord à l'office du tourisme du village. Valentin s'intéressa aux horaires des remontées mécaniques ouvertes l'été, consulta un livret présentant toutes les locations saisonnières, prit un plan de la station et un dépliant présentant les excursions autour de la station pendant que Florian s'intéressait à l'affichage des manifestations sportives.

— Tu as vu Val, c'est super ce village, il y a un immense domaine VTT, un espace de tir à l'arc, une piste de kart, une piste de luge d'été et un fantastique !

— Je ne connais pas ce mot, explique-moi !

— C'est une sorte de tyrolienne géante, tu descends attaché par un harnais à un chariot à poulie qui glisse sur un câble. Tu descends à près de cent kilomètres heure. Ça doit être géant !

— N'oublie pas qu'il y a Bouboule et Eva qui ont besoin de nous. C'est pour eux que tu as décidé tes parents de venir ici.

— Ah oui, bien sûr. Et toi, qu'est-ce que tu as trouvé ?

— J'ai trouvé l'endroit où est situé le chalet des Marmottes et j'ai les horaires de la télécabine de Super-Châtel. De là au lac de Conche, il reste une centaine de mètres de dénivelée, Chloé pourra facilement suivre.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Comment tu vois la suite ?

— Tu vas expliquer à Carine et Stéphane que c'est nous qui choisissons l'excursion de demain. Essaie d'être convainquant.

— Je leur parle de Bouboule et du possible trafic de son mono ?

— Tu viens de trouver la meilleure façon pour qu'ils disent non à ta proposition.

— Oui, tu as raison, je suis un peu bête par moment. Comment fera-t-on demain là-haut ?

— Tout dépendra des circonstances, mais je crois qu'il faudra que nous soyons sur place avant eux, avant qu'ils déballent leurs sacs. Je vais essayer de prévoir plusieurs cas de figures. J'envoie un dernier message à Bouboule : *3nbjo opvt 2dpooovt*.

— Oula ! Traduction ?

— *demain nous inconnus*.

— Bouboule comprendra ça ?

— Ne le mésestime pas. D'ailleurs, tu vois, moi je me suis fait une règle à suivre : ne jamais sous-estimer les autres, surtout quand ils ont l'air un peu ahuri comme notre Bouboule.

CHAPITRE 4

LE LAC DE CONCHE

Dans la télécabine, collés contre la vitre aval, les enfants admiraient le paysage qui s'ouvrait de plus en plus devant leurs yeux. Les Hauts forts apparurent dans le lointain à gauche du col de Bassachaux et à droite, plus proche, se dessina le mont de Grange, majestueuse pyramide herbeuse.

— Papa, tu crois qu'on pourra grimper cette montagne ? Elle a l'air facile.

— Vous les garçons, je pense que vous en êtes capables mais même si on peut aller en camping-car jusqu'au col, le reste de l'ascension est beaucoup trop rude pour Chloé.

— Ah, dommage.

— Nous arrivons, n'oubliez pas vos affaires. Les garçons, puisque c'est vous qui avez choisi la balade, prenez la direction des opérations.

— Vas-y toi Val, tu sais lire un plan mieux que moi.

— OK. Il est dix heures et demie, c'est parti pour un bon quart d'heure de marche. Chloé, même si le chemin te semble facile, ne va pas trop vite au début et ne cours pas partout, sinon tu vas épuiser tes forces.

— Nous y sommes presque, regarde Chloé, on voit le lac, c'est beau, non ?

— Il est tout petit ton lac ! Mais il est joli quand même avec tous ces roseaux au bord.

— C'est toi qui choisis l'endroit pour pique-niquer.

— Là-bas, entre les deux sapins !

— D'accord, mais ce ne sont pas des sapins.

— Ben si, c'est comme nos sapins de Noël, alors c'est des sapins.

— On fait le tour du lac en courant Val, pour nous creuser l'estomac ? proposa Florian.

— Moi aussi je veux le faire, je veux aller avec vous.

— Non Chloé, intervint sa maman, tu es encore trop petite, tu n'arriveras pas à les suivre.

— Nous jouerons avec toi tout à l'heure, après le repas, la consola Valentin. Dès qu'ils furent éloignés du point de pique-nique, Florian avoua sa perplexité.

— Bouboule, Eva et la colo ne sont pas là ! Et s'ils avaient changé d'avis, s'ils ne venaient pas ?

— Dans ce cas nous aurions fait une promenade sympathique, mais il est à peine onze heures, ils ont encore le temps d'arriver.

— Tu as réfléchi à un plan d'action ?

— J'ai envisagé plusieurs cas de figure. Tu te rappelles, Bouboule nous a parlé du sac à dos d'Eva. La mère d'Eva n'est pas riche donc je pense que Eva utilise son sac à dos d'école pour les randonnées en montagne. Tu peux me dire à quoi il ressemble ce sac ?

— Ben je ne sais pas, jamais fait attention.

— Pourtant, c'est avec une histoire de sac à dos qu'Eva a intégré notre groupe.

— Ah oui, l'affaire avec la grosse Morgane. Oui, je me rappelle maintenant, son sac est un vieux truc vert sans un dessin.

— Et le mien aujourd'hui ?

— Il est vert aussi mais ce n'est pas le même.

— Pas grave. Dès que le groupe de Bouboule arrivera, la première chose qu'ils feront tous sera de se débarrasser de leur charge. À ce moment-là, si quelque chose attire leur curiosité, ils se déplaceront pour voir et laisseront leurs sacs sur place. Alors si c'est le cas, voici ce que tu demanderas à...

— Tu as assez mangé Valentin, encore un peu de taboulé ?

— C'était très bon mais j'ai suffisamment mangé, merci beaucoup Carine.

— Bon, prenez votre fruit et allez vous amuser. Nous, nous allons faire une petite sieste à l'ombre.

Florian et Valentin se levèrent de la toile à pique-nique et se dirigèrent vers le lac.

— Midi et demi et ils ne sont toujours pas là. D'après toi, par quel chemin vont-ils arriver ?

— J'ai étudié le plan de la région. Pour venir ici, il n'y a que trois chemins : celui qui descend du mont Morclan, celui qui vient de Morgins et celui qui monte de Châtel. À ton avis, ils vont prendre lequel ?

— Le dernier, évidemment.

— Alors, allons à leur rencontre.

Suivi comme leur ombre par Chloé, les garçons s'engagèrent sur le chemin fléché. Ils quittèrent la clairière du lac pour s'engager dans la forêt de

conifères dans la puissante odeur de résine des arbres surchauffés par le soleil de midi.

— Ça sent les bonbons comme quand on a mal à la gorge, constata Chloé.
Au bout de quelques minutes de descente Florian chuchota :

— Silence ! J'entends des voix...

— Comme Jeanne d'Arc, s'amusa Valentin.

— Trop drôle ! Qu'est-ce qu'on fait ? continua Florian.

— On fait demi-tour.

— Non, moi je veux continuer, c'est plus facile de descendre, trépigna Chloé.

— Toute seule alors, taquina son grand frère, nous, nous retournons jouer dans la clairière.

— Moi aussi je veux jouer dans la clairière !

— Alors tu devras passer une épreuve pour avoir le droit de jouer avec nous.

— C'est quoi une épreuve ?

— Tu devras faire quelque chose, quelque chose de difficile, pour montrer que tu n'as pas peur et que tu peux jouer avec les grands. Cette épreuve est secrète, tu n'auras pas le droit d'en parler, à personne, même pas aux parents, tu entends ?

— Bon d'accord.

— Allez, tais-toi et suis-nous !

De retour dans la riante clairière du lac, Chloé insista :

— C'est quoi mon épreuve ?

— On attends Valentin.

— Ben il est où Valentin ?

— Parti faire pipi derrière un arbre.

— Pffoufff ! pouffa Chloé, Valentin fait pipi !

— Ah, il y a des gens qui viennent. Tout un groupe, ce doit être ceux de la colonie de vacances.

Une équipe de huit garçons âgés de douze ou treize ans, foulards de reconnaissance bleus noués autour du cou de chacun et autant de filles reconnaissables à leurs foulards jaunes débouchèrent dans la clairière, encadrés par un moniteur omniprésent à l'avant et une monitrice discrète à l'arrière. Ils avançaient en colonne vers la berge. Eva Lacourt avec son sac

à dos vert et Pascal Boulot, sac rouge sur le dos faisaient partie de l'équipe. Bouboule tournait la tête en tous sens et son regard croisa celui de Florian sans manifester quoi que ce soit.

— C'est pas un copain à toi dans le groupe, là, celui qui a des lunettes ? demanda Chloé.

— Il lui ressemble un peu mais non, ce n'est pas lui, affirma Florian.

— Stop, dit leur moniteur, on établit le camp ici sous ces épicéas.

— Hé ho, Florian, viens voir les têtards, cria une voix depuis le bord de l'eau.

— Il y a des têtards ! On peut aller voir, Max ? dit aussitôt la voix d'un colon.

— C'est bon, allez-y.

— Merci chef !

Plusieurs garçons et filles de la colonie, dont Eva et Bouboule, ainsi que la monitrice, déposèrent leurs sacs et coururent vers la berge.

— Oh c'est Valentin, dit Chloé, il est déjà là-bas. Viens, on va voir nous aussi.

— Non, ton épreuve d'abord si tu veux jouer avec nous. Tu vas aller chercher ce sac vert que tu vois là-bas à côté du sac rouge et tu reviens tout de suite me l'apporter, c'est pour faire une farce à Val. Je cache le sien et je vais mettre celui-là à la place. Tu ne lui diras rien surtout ! Si tu réussis, on ira voir les têtards et ensuite on jouera à cache-cache. Allez, heu... attends... attends... encore un peu... dit Florian en observant le moniteur qui après un regard circulaire se dirigeait lui aussi vers le petit lac avec le reste des colons, vas-y maintenant, va le chercher, je t'attends...

— Bien joué Chloé ! Donne, je vais faire l'échange et cacher celui de Val. Maintenant on peut descendre voir les têtards mais surtout, tu ne dis rien, à personne, d'accord ?

— Promis, accepta Chloé.

Frère et sœur descendirent les cinquante mètres qui les séparaient du lac, Chloé contenant difficilement un sourire complice et Florian hochant affirmativement la tête à l'intention de son ami.

— Regarde Chloé, ces têtards-ci n'ont pas de pattes tandis que ceux-là ont déjà leurs pattes arrière, montra Valentin en les désignant d'un bout de roseau.

— C'est drôle d'avoir des pattes qui poussent s'amusa Chloé, moi c'est les dents !

— C'est bon pour toi, Flo ?

— Tout s'est bien passé, Chloé a le droit de jouer avec nous.

— Alors remontons, nous allons faire une partie de cache-cache premier vu. Chloé, tu sais compter jusqu'à combien ?

— Jusqu'à cent ! affirma toute fière la sœur de Florian.

— Super ! félicita Valentin. C'est toi qui t'y colles la première, contre ce gros tronc. Tu comptes lentement jusqu'à vingt, oui seulement jusqu'à vingt, mais à l'envers et sans tricher, hein ?

— Promis, je regarderai pas. Mais vous vous cachez pas trop loin, hein ?

— Promis aussi, allez, commence à compter.

Chloé appuya un avant-bras contre le tronc rugueux du conifère, colla ses yeux contre son avant-bras et commença le compte à rebours. Florian saisit le sac à dos d'Eva et les deux garçons disparurent derrière les basses branches touffues d'un autre épicéa. Hâtivement, Valentin ouvrit le sac et déballa son contenu : un chandail, un antique téléphone portable, une gourde cabossée, un t-shirt et un sac en plastique noué par ses deux anses contenant des pommes. Du fond du sac à dos, il sortit une autre poche plus petite mais pareillement fermée. Dénouant rapidement les attaches, il sortit un paquet enveloppé de papier d'aluminium.

— Bingo, Bouboule avait raison, chuchota Valentin. C'est bien l'odeur de cette saloperie de résine de cannabis. J'ouvre le paquet !

— Tu es sûr de ce que tu fais ?

— Aucune hésitation.

Défaisant soigneusement le papier d'aluminium, il mit au jour dix-huit barres énergétiques absolument semblables par leur emballage à celles du commerce. Valentin les palpa une à une, dix d'entre elles avaient une consistance ferme et donnaient facilement le change mais les huit autres se laissaient fléchir à la pression du pouce.

— Il n'y a pas que de la résine, chuchota-t-il.

— Quoi d'autre à ton avis ?

— A ton avis, qu'est-ce qu'un trafiquant de drogue peut essayer de faire passer ?

— De la drogue évidemment.

— Donc je pense qu’il s’agit probablement de sachets comme ceux que l’adjutant-chef Lemoine nous a montrés lors de sa conférence.

— De la cocaïne, tu crois ?

— J’en suis presque sûr, je vérifie.

Valentin sortit son opinel et de la pointe de celui-ci ouvrit soigneusement une des barres à souple consistance. Il poussa du doigt l’arrière de l’emballage et fit sortir une série de sachets de papiers blancs soigneusement pliés. Quoique n’ayant aucun doute quant au résultat, il en ouvrit un et mit au jour une fine poudre blanche.

— Qu’est-ce qu’on fait ? On jette tout ?

— Sûrement pas ! Je remets tout en place au contraire, mais tout d’abord, combien y en a-t-il ? Voyons dix sachets par pile, quatre piles par barres, huit barres souples en tout donc trois cent vingt sachets de drogue et je ne parle pas des dix barres de résine de cannabis. Je n’ai pas fait le calcul mais je pense qu’il y en a pour une sacrée somme d’argent.

— On replace tout dans le sac ?

— Je remets tout en place dans le sac d’Eva sauf les barres. Nous reconstituons le paquet et nous le planquons soigneusement, tiens, contre ce rocher et sous plusieurs gros cailloux. Repérons bien l’endroit. Je vais même prendre les coordonnées du lieu, ajouta Valentin qui activa l’application Altimeter de son smartphone. Il attendit quelques secondes pour que celle-ci fasse la recherche puis il appuya simultanément sur les boutons allumage et activation. L’appareil émit un déclic en capturant les données de l’écran. « Il va falloir que je coupe les sons d’accompagnement pour la suite » pensa-t-il puis il ajouta à voix susurrée :

— C’est bon Flo, on ne voit plus rien. Je prends l’endroit en photo, pousse-toi un peu, tu ne dois pas figurer sur l’image. Je suis curieux de connaître la réaction du moniteur de Bouboule quand il s’apercevra que sa marchandise a disparu.

— J’ai entendu un colon dire son nom, il s’appelle Max.

— Enregistré. Et la monitrice ?

— Sais pas. Attention, Chloé nous cherche par ici.

— Je vais cacher le sac à dos d’Eva dans un autre arbre près de leur camp. Pour me laisser du temps, fais-toi prendre d’abord.

— OK.

— Florian je t'ai vu ! Tu as perdu ! C'est toi qui t'y colles maintenant. Tu peux sortir Valentin, Florian est pris ! cria Chloé.

— Rassemblement ! ordonna le moniteur de sa forte voix grave, rassemblement !

De la rive aux têtards remontèrent un à un les colons vers le point de pique-nique.

— Sortez les provisions de vos sacs, continua l'homme qui visiblement semblait bien également être le chef des moniteurs.

— Cheftaine, je ne retrouve plus mon sac, se plaignit Eva.

— Où l'avais-tu posé ?

— Près du sac de Pascal, le sac rouge, là.

— Ne t'inquiète pas, il n'est sûrement pas loin, quelqu'un a voulu te faire une petite farce. Il est de quelle couleur ton sac, Eva ? Continua la monitrice en posant le bras sur son épaule.

— Il est vert.

— Tout le monde cherche le sac vert d'Eva, imposa le moniteur. Regardez derrière les arbres et dans les buissons. Allez, on s'active !

— Chef, chef, il y a un sac vert accroché à une branche derrière cet arbre-là !

— Décroche-le. C'est bien le tien Eva ?

— Oui, c'est celui-là.

— Je ne veux plus voir de farces stupides comme celle-ci, menaça le moniteur, compris tout le monde ?

— Oui tout seul... marmonna Bouboule tout en hochant la tête comme les autres colons.

— Eva, viens-là avec ton sac, qu'est-ce que tu devais transporter aujourd'hui ?

— Des pommes et les barres énergétiques.

— Sort tout.

Eva plongeait la main, sortit la poche enfermant une huitaine de pommes.

— Je ne trouve pas la poche avec les barres, s'étonna-t-elle.

— Donne-moi ça ! fit le moniteur en saisissant le sac d'Eva. Il le retourna, vida sur l'herbe toutes les petites affaires de la timide adolescente. Fébrilement, il fouilla et refouilla.

— Qu'as-tu fait de cette poche ? Qu'est-ce que tu as fait de ces barres ? Réponds ! dit brutalement l'homme visiblement inquiet.

— Mais rien. Je n'ai pas ouvert mon sac depuis le chalet des marmottes.

— Pourquoi tu ne l'as pas surveillé ?

— Vous nous avez donné la permission d'aller voir les têtards, j'y suis allée et j'ai laissé mon sac à dos ici comme tout le monde ou presque.

— Tu seras punie ! Pas de veillée pour toi ce soir.

— Chef, ce n'est pas important quelques barres énergétiques, d'ailleurs vous ne nous en donnez jamais en chemin, tenta de calmer Pascal Boulot. Laissez Eva tranquille, elle n'y est pour rien.

— De quoi tu te mêles, toi !

— Je me mêle ce qui me regarde. Je trouve que vous attachez beaucoup d'importance à bien peu de chose. Et puis vous n'êtes pas le moniteur d'Eva, elle n'est pas dans notre équipe, vous n'avez pas le droit de la punir.

— Pourquoi tu prends sa défense comme ça, hein ?

— Eva est une amie et je dis simplement qu'elle n'a rien fait et qu'elle ne doit pas être punie. On va essayer de les retrouver vos barres, même si on n'en mange jamais. Hé, les marmottes, on cherche tous une poche en plastique contenant des barres comme des barres de chocolat. Elles sont enveloppées dans du papier d'aluminium dans un sac en plastique, c'est bien ça chef ? cria Bouboule. Allez les gars, on demande à tous les gens s'ils ont vu ou trouvé quelque chose. Dites, si on les retrouve, on pourra les manger ces barres, chef ?

Sans attendre de réponse ni la permission, Pascal, imité par Eva et quelques autres se levèrent et se dispersèrent dans la clairière ainsi que sous les arbres proches. Pascal et Eva se dirigèrent comme au hasard vers Florian qui, collé à un tronc, n'avait rien perdu de la petite altercation.

— Salut, dit Pascal, je suis de la colo qui pique-nique là-bas. Tu n'aurais pas repéré quelqu'un qui se serait trompé de sac ?

— Ben si, répondit Florian d'une voix forte, de façon à être entendu par le moniteur qui ne quittait pas Eva des yeux. Chloé, Valentin, j'arrête un instant ! cria-t-il, quelqu'un me demande un renseignement !

— Tu sais quelque chose, toi ? intervint le moniteur qui s'était approché.

— Ben oui, tout à l'heure j'ai demandé à ma petite sœur de m'apporter le sac vert de mon copain. Elle s'est trompée et m'a apporté un autre sac de la même couleur. Quand je m'en suis aperçu, j'ai fouillé dedans pour essayer de savoir à qui il appartient. Comme je n'ai rien trouvé pour l'indiquer, je

l'ai suspendu à une branche pour qu'il soit bien visible et que son propriétaire puisse le récupérer, c'est tout.

— Il y a longtemps ?

— Ch'sais pas trop, cinq minutes, dix minutes peut-être.

— Tu as pris quelque chose dedans ?

— Ben non, j'suis pas un voleur.

— Et ton copain, il a pris quelque chose ?

— J'crois pas !

— Il est où ce copain ? Tu vas le chercher !

— Dites donc, je ne suis pas votre chien, vous n'avez pas à me donner des ordres. Après tout j'm'en fous complètement moi de vot'sac !

De plus en plus énervé, d'une main l'homme saisit Florian par le devant du tee-shirt :

— Je t'ai dit d'appeler ton copain, tout de suite ! Où est-il ?

— Lâche mon frère, toi, dit Chloé en poussant l'homme.

— Te mêle pas de ça, la mioche, gronda le moniteur de plus en plus énervé en éloignant de l'autre bras la gamine qui tomba sur les fesses.

— T'arrête de faire du mal à ma sœur espère de brute mal polie, s'énerma à son tour Florian en se dégageant de la prise par un demi-tour du buste et en donnant un coup du pointu de sa chaussure de marche sur le tibia de son adversaire qui poussa un cri de douleur. En retour il reçut une gifle retentissante.

Chloé hurla : papa, maman, y a un homme qui fait du mal à Florian !

Stéphane et Carine, sortis de leur torpeur, s'approchèrent vivement.

— Qu'est-ce que vous voulez à mes enfants, vous ? Et d'abord qui êtes-vous ?

— Ces gosses ont volé le sac d'un colon.

— C'est vrai ça ? s'enquit le père de Florian.

— Absolument pas. J'ai simplement demandé à Chloé d'apporter le sac de Valentin et elle a confondu avec un autre à cause de la couleur, c'est tout.

— Ils ont fouillé dedans ! insista le moniteur. Ils ont volé quelque chose.

— Qu'auraient-ils volé selon vous ?

— Heu... Un sac contenant des barres énergétiques.

— Et c'est pour ça que vous faites une telle histoire ?

— C'est pour le principe. Je suis un éducateur et je m'efforce d'enseigner l'honnêteté aux enfants, ça passe avant tout.

— Avez-vous la preuve qu'ils ont volé ?

— Ils ont avoué avoir pris le sac d'un de mes colons.

— Eva n'est pas dans votre équipe mais dans celle de Christiane sa monitrice, contredit Bouboule.

— S'ils avaient volé, ils n'auraient pas avoué spontanément s'être trompés, soyez logique, continua Stéphane.

— Il a donné une claque à Florian, même qu'il a la joue toute rouge ! dénonça Chloé.

— Vous avez osé frapper mon fils ! s'emporta Carine. Je vais porter plainte contre vous monsieur !

— Ça, il vous faudra le prouver !

— Nous deux, on a tout vu, intervint Bouboule, et les autres du groupe aussi.

Le moniteur jeta un regard furieux vers l'intervenant mais fit semblant de ne pas avoir entendu la remarque qui le mettait en état d'infériorité.

— Votre si gentil garçon m'a donné un violent coup de pied là, dit-il en montrant son tibia sur lequel était apparue une ecchymose bleue et rouge, légèrement sanguinolente.

— Oui, ben je n'ai fait que me défendre et défendre Chloé, affirma Florian avec véhémence en massant sa joue endolorie.

— Où loge-t-elle votre colonie de vacances ? Ici, en Suisse ? Je compte bien aller voir votre directeur pour le mettre au courant et porter plainte, reprit le père de Florian et Chloé.

— C'est la colonie des Marmottes dans le chalet des Marmottes à Châtel, intervint de nouveau Bouboule avec son apparente naïveté, s'attirant un nouveau regard courroucé.

— Écoutez monsieur, ne faisons pas toute une histoire pour cette gaminerie, se radoucit le moniteur. J'oublie le vol et le coup de pied de votre fils et vous passez l'éponge sur mon emportement.

— On n'a rien volé du tout ! cria Florian.

— Je veux simplement dire l'échange des sacs...

— Alors ne dites pas qu'on a volé. Si je dois voler un jour, je ne volerai que des voleurs ou des sales types, comme faisait Robin des bois.

— Bon, je veux bien oublier pour cette fois, conclut Stéphane, occupez-vous de vos colons et laissez mes enfants tranquilles. Venez Chloé, Florian, allez jouer plus loin.

— Il est où Valentin ? demanda Chloé quand ils eurent regagné leur endroit de pique-nique.

— C'est vrai, ça, remarqua Carine. Il était bien avec vous avant cette histoire...

— Oui, on jouait à cache-cache, continua Chloé. C'est Florian qui s'y collait et nous on se cachait.

— Il a dû trouver une sacrée bonne cachette, affirma Stéphane. Vous n'avez qu'à l'attendre, il va finir par se montrer.

Mais Valentin malgré leurs appels ne revenait pas. Florian jetait de rapides regards vers les colons qui pique-niquaient par petits groupes à une trentaine de mètres d'eux. Il avait conscience que Bouboule et Eva sa copine faisaient de même avec lui mais ne lui adressaient aucun signe de connivence. N'y tenant plus, Florian sortit son smartphone, le plaça sur vibreur et pianota à l'intention de Valentin :

— *Ks tu fé ?*

Une rapide conversation par SMS s'engagea.

— *Caché, j'attends !* fut la rapide réponse.

— *Quoi ?*

— *Que ça bouge.*

— *Qui ?*

— *Monomax.*

— *Moi quoi ?*

— *Dire quand il bouge.*

— *OK.*

« Ainsi Valentin prévoit une suite à cette aventure », pensa l'adolescent. Il s'allongea dans l'herbe de la clairière de façon à garder la colonie dans son champ de vision. Au bout de dix minutes, il vit le moniteur se lever et, après une discussion avec sa collègue, partir sur le sentier du tour du lac.

Florian tapa rapidement sur l'écran de son smartphone :

— *Il part.*

— *Direction ?*

Florian lança et activa son application boussole.

— *S.E, écrivit-il.*

— *J'en étais sûr.*

— *Ks k je fé, aide ?*

— *Non, attendre.*

— *Longtemps ?*

— *Je le vois, stop message.*

Florian reporta son regard dans la direction qu'avait pris le moniteur. Celui-ci avait largement dépassé le bout du petit lac et s'engageait dans le large chemin descendant à l'opposé de celui de Châtel puis, la pente aidant, il disparut de sa vue.

Vingt minutes plus tard, le père de Florian s'activa.

— Dites les enfants, si on veut faire toute la descente à pied, il va falloir songer à partir. Où est Valentin ?

— Ben je ne sais pas exactement, je crois qu'il est parti sur le chemin qui mène à Morgins, à moins qu'il explore celui qui monte au Morclan. Il adore faire des photos de fleurs.

— En fait, tu n'en sais rien ! Valentin est pourtant un garçon sérieux, il ne disparaîtrait pas ainsi sans rien dire. Appelle-le sur son portable.

Florian sortit son smartphone, fit apparaître la liste de ses contacts favoris et toucha la photo de son ami. Immédiatement la communication bascula sur le répondeur de Valentin.

— Il ne prend pas l'appel, j'ai son répondeur tout de suite. Il a dû éteindre son appareil. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Nous ne pouvons qu'attendre. Je crois que la colonie est en train de lever le camp.

— Il est revenu le moniteur ?

— Ah ? Il était parti ?

— Heu, je ne sais pas, je ne le voyais plus, se reprit Florian. Il était peut-être simplement couché dans l'herbe. Tiens oui, on dirait qu'ils s'en vont.

— Tout de même, l'absence de ton ami me tracasse. Essayons de l'appeler en criant, à trois... Un, deux, trois :

— VALENTIN ! hurlèrent à plusieurs reprises Florian et sa famille, attirant l'attention des randonneurs et faisant se retourner les colons qui commençaient leur descente. L'appelé ne se manifesta pas. Un pli d'inquiétude barra le front de Stéphane Marlin.

— Ne t'en fais pas papa, Val a toujours su se débrouiller.

— Peut-être quand ça ne dépend que de lui. Mais là vois-tu, avec ta mère, nous sommes responsables.

— Attends papa, mon téléphone vibre, oui, c'est lui. Allô Val ? Qu'est-ce que tu fous ? On est mort d'inquiétude ! Tu t'es égaré dans le bois ? Et maintenant, tu vas savoir nous retrouver ? Ah, tu aperçois le lac... OK, nous t'attendons. La colo ? Elle vient de partir, je les entends chanter, tiens écoute, dit Florian en orientant son smartphone vers le son qui montait du chemin en s'amenuisant :

Sourions, sourions,

Un colon brave tout, un colon brave tout,

Sourions, sourions,

Il prend tout par le bon bout...

CHAPITRE 5

CE QU'AVAIT FAIT VALENTIN

Caché derrière un énorme épicea, Valentin avait observé la remontée des colons, la recherche du sac d'Eva, l'altercation du moniteur avec Florian puis avec les parents de celui-ci. Il avait souri en constatant l'énergie avec laquelle Florian s'était défendu et la solidarité montrée par sa petite sœur, bondi de colère en voyant l'homme frapper son ami.

Il avait noté l'extrême énervement de Max le moniteur pour quelque chose d'apparemment assez anodin comme la disparition de quelques barres, et la façon dont il s'était calmé quand Carine Marlin avait parlé de porter plainte. Il était évident que l'homme n'avait aucune envie d'étaler cette affaire au grand jour, le moins méfiant des juges aurait trouvé bizarre de faire tant de bruit pour quelques barres énergétiques.

Quelle était la somme mise en jeu par ce trafic ? Valentin se promit d'estimer la valeur des barres de résine et celle des petits sachets de poudre blanche.

Pendant le pique-nique des colons, Valentin réfléchit intensément. Qui était le destinataire du colis et où devait se passer la transaction ? Pas devant tout le monde à l'évidence et le destinataire devait recevoir le colis en Suisse, sinon pourquoi prendre le risque de transporter la marchandise jusqu'ici... Aucun doute, le moniteur allait s'éloigner de son groupe à un moment ou à un autre pour retrouver son correspondant. Il fallait se préparer à le suivre...

Le suivre ? Non, trop risqué, l'homme était méfiant et allait forcément se retourner pour vérifier s'il était filé... Donc le précéder ! Oui, mais dans quelle direction ? Voyons, trois chemins seulement partaient du lac, lequel allait-il prendre ? Pas celui de Châtel qui retournait en France, ni celui du Morclan dont le sommet se trouvait également en France, donc il allait fatalement emprunter celui de Morgins.

Contournant le lac par les bois pour rester invisible, Valentin se dirigea vers le chemin choisi. Comment allait-il pouvoir identifier le complice en Suisse du moniteur ? Il buta un instant sur la question. Comment ce complice allait-il venir à la rencontre de son acolyte ?

Le sentier que Valentin venait de rejoindre et qui s'élargissait en un chemin « jeepable » lui donna la solution. Quelques dizaines de mètres plus bas, il aboutit à un petit parking ou plutôt un élargissement localisé du chemin propice au stationnement sur lequel se trouvaient une demi-douzaine de voitures pourvues de plaques suisses immatriculées GE pour deux d'entre elles et VS pour les autres.

Dans l'une de ces dernières, une Audi A6 gris métallisé, un homme assis à la place du conducteur fumait une cigarette en tapotant son volant. « Étrange de rester dans sa voiture par un tel soleil et dans un si beau paysage », pensa Valentin « Il n'est visiblement pas venu pour profiter de la beauté du cadre. »

Il continua, dépassa le petit parking, emprunta le large chemin de descente puis gravit une pente en s'engageant à rebours vers une petite plate-forme herbeuse qui donnait vue sur les voitures. Bien installé dans l'herbe odorante de la montagne, il sortit son smartphone, activa la fonction appareil photo, zooma au maximum et prit un cliché de chacun des véhicules, triplant celui dans lequel se tenait l'homme à la cigarette.

Pour tromper l'attente, il fit une recherche internet sur le prix du cannabis et tomba rapidement sur le site d'un journal très documenté qui détaillait le prix de vente des drogues : cannabis de 3 à 17 euros le gramme, cocaïne de 49 à 74 euros le sachet d'un gramme.

« Voyons se dit-il, si je prends les prix moyens, dix euros pour le cannabis, 50 grammes par barre, 10 barres... Sans prendre la peine d'activer sa calculatrice, il calcula de tête, j'arrive à... 5.000 euros, et pour les sachets, 60 euros par dose et j'ai 320 sachets... voyons encore, si je n'avais que 300 sachets, cela ferait 18.000 plus 20 fois 60 pour le restant soit 1200, donc

19.200 euros, plus les 5.000 des barres, j'arrive à plus de 24.000 euros de marchandise ! Je comprends la colère du moniteur et la baffé qu'a reçu mon pauvre Florian ! »

« Est-ce que c'est bien ici que va avoir lieu leur sinistre trafic ? » se demanda-t-il ensuite. Du petit tertre où il se trouvait, Valentin scruta l'aval des lieux. Le chemin empierré se transformait en petite route goudronnée avant de passer vers un chalet où stationnaient d'autres voitures puis après avoir traversé un petit bois d'épicéas, descendait en serpentant vers la vallée suisse.

« Est-il possible que le rendez-vous soit fixé plus loin, au niveau de ce chalet ? » La réponse lui sembla évidente : le moniteur ne pouvait décemment pas quitter son groupe trop longtemps ni trop s'éloigner au risque de susciter des soupçons. Le rendez-vous devait se faire à l'abri du regard des colons mais suffisamment près pour ne pas avoir à expliquer une longue absence. Valentin décida de miser sur le premier stationnement. Quinze minutes plus tard, il vit se profiler la silhouette du moniteur. Valentin plaça son smartphone sur vidéo et, allongé dans l'herbe, effectua un court enregistrement de l'homme descendant le chemin puis il cadra le véhicule habité. Il déclencha à nouveau son application caméra lorsque le moniteur arriva près de la voiture. Son chauffeur, au mépris de la loi helvétique, jeta sa énième cigarette par la vitre baissée et sembla apostropher son interlocuteur.

Stoppant son enregistrement, Valentin décida de prendre tous les risques, il dévala la pente, et s'approcha innocemment de la voiture à l'opposé du chauffeur. Il relança la vidéo l'air de rien, fit semblant de photographier une belle orchidée tardive au pourpre éclatant dans l'herbe à côté du stationnement puis, se relevant, balaya de son objectif les deux hommes qui parlaient : le moniteur avec véhémence et son interlocuteur avec une voix menaçante. Tendait au maximum l'oreille, il put saisir des bribes de conversation : « ...gamin... parents... pas pu lui faire... » et en réponse : « ...ton problème... »

Remontant un peu dans la pente, il se positionna au niveau d'un bouquet de petites campanules bleues, orienta l'objectif de son smartphone vers la voiture et relança la vidéo. Quand il vit Max le moniteur se décoller de l'auto de son complice, l'air innocent, il remonta dans l'herbe de l'alpage, fit encore semblant de photographier des fleurs de lotier puis, toujours

remontant rangea son précieux appareil, se dirigea vers un bouquet d'arbres dissimulant le parking et s'assit sur un rocher plat.

« Il faut que j'attende avant de rentrer, apparemment le moniteur n'a pas fait attention à moi mais je suis fatalement passé dans son champ de vision, s'il me revoit, il pourrait se poser des questions... » Valentin ressortit son iPhone pour visionner son travail. Il élimina les photos des autres véhicules, ne gardant qu'un plan large du site et les trois photos de la voiture du trafiquant. De deux doigts il agrandit l'une d'elle et remarqua que la plaque d'immatriculation était parfaitement lisible. Passant aux vidéos, il constata avec satisfaction que, dans la dernière, les voix des deux hommes avaient été captées par les vitres baissées du véhicule lors de son simulacre de photo de fleur. Collant l'appareil à l'oreille, il déchiffra des bribes de conversation : l'homme dans la voiture disait d'un ton glacial : « demain quatorze heures » et l'autre en réponse « quatorze heures, c'est trop tôt, j'ai un groupe » puis « quinze heures deadline ! » Et enfin : « OK, demain en bas ».

Satisfait, Valentin éteignit et rangea son téléphone puis épia le Max qui rejoignait les colons tandis que la voiture entamait sa descente dans la direction de Morgins. Jugeant le moniteur suffisamment loin, il reprit son chemin en passant comme à l'aller au large de la clairière du lac. Le téléphone se mit à vibrer dans la poche pectorale de son tee-shirt. Son ami Florian lui envoyait un premier message.

Après quelques échanges annonçant son retour, soucieux de présenter une raison plausible à sa longue absence, il photographia encore quelques fleurs, prit une vue panoramique du lac dans son écrin de montagnes, enregistra la vidéo d'un parapentiste s'élançant du Morclan voisin puis, satisfait, repartit vers leur lieu de leur pique-nique.

CHAPITRE 6

SOUS LA TENTE

Tous deux allongés sur le dos sur leurs matelas pneumatiques, têtes du côté de l'ouverture de la tente, Florian et Valentin se laissaient pénétrer par la beauté du couchant. Le ciel lentement s'assombrissait tandis que la brillante Vénus et Mars la rouge s'allumaient dans le ciel.

Quand la nuit fut installée, Florian se mit à raconter à son ami les interventions de Bouboule lors de l'altercation entre Max le moniteur et ses parents.

— Il est d'une finesse ce Pascal ! commenta Valentin. Sans qu'il puisse directement les lui reprocher, ses remarques ont mis Max en position d'infériorité par rapport à tes parents.

— J'espère qu'Eva et lui ne vont pas se faire punir. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ? Comment vois-tu la suite des opérations ?

— Un, il faut faire cesser ce trafic qui utilise nos copains, deux il est nécessaire que ces malfrats soient mis hors d'état de nuire et trois j'aimerais que Bouboule récolte la gloire d'avoir tout découvert.

— Ce n'est pas gagné tout ça !

— Si ! Tout à l'heure devant tes parents, je n'ai pas dit grand-chose sinon que je me suis laissé aller à mon dada qui est de faire des photos, mais en réalité je suis resté longtemps caché à observer.

Je te raconte : j'avais pressenti que le mono allait s'absenter et deviné la direction qu'il allait logiquement prendre. Je l'ai précédé et j'ai vu et photographié l'homme que j'ai supposé être son complice, j'ai fait une photo de la voiture utilisée avec son numéro de plaque. J'avais tout bon, le Max est venu directement vers cette voiture. Il s'est carrément fait agonir par l'autre pour la raison que tu connais et ils doivent se revoir demain à quinze heures.

— Encore au lac ?

— Non, dans leur conversation j'ai entendu « en bas » donc à Morgins très probablement. Comme je pense qu'il ne veut pas franchir seul la frontière, son équipe de colons va être obligée d'aller avec lui. Quelle distance y a-t-il d'ici au village suisse ?

— Je dirais quatre kilomètres.

— Une petite heure de marche pour le groupe donc... Oui, c'est bien cela. À son complice, il a objecté que quatorze heures comme heure de rendez-vous, ce n'était pas possible. Je comprends, cela aurait obligé la colonie à finir le repas à treize heures et donc dérangé toute l'organisation des Marmottes pour une simple balade qu'ils ont sûrement déjà faite à mon avis, cela aurait semblé bizarre.

— Pourquoi ont-ils un second rendez-vous ?

— Pour une nouvelle livraison.

— Mais le premier lot de marchandise est toujours planqué dans la montagne !

— Exact, donc il va être obligé de se réapprovisionner, raisonna Valentin.

— Alors il va s'absenter de la colo !

— Bien vu, et ce sera obligatoirement demain matin puisque la livraison doit avoir lieu demain après-midi, à moins qu'une autre personne ne vienne le livrer directement à la colonie mais je ne pense pas, trop risqué.

— Donc il a un autre complice.

— J'en suis sûr ! Mais bien difficile à repérer...

— Par rapport à Bouboule, qu'est-ce qu'on décide ?

— Il doit se poser plein de questions sur ce que nous avons fait, sur la suite des événements et sur ce qu'il doit faire. Je pense qu'il va entrer en contact avec nous. Si son moniteur s'absente, il nous le signalera aussitôt.

— Et Christiane, la monitrice, tu crois qu'elle est dans le coup ? demanda Florian.

— Ah, elle s'appelle Christiane... Non, je ne pense pas qu'elle soit mêlée à tout ça. Elle est dominée par son collègue, c'est sûr mais je ne la crois pas complice.

— Elle semble bien aimer les jeunes de son équipe. Elle s'est tout de suite montrée rassurante avec Eva. Pourquoi tu penses qu'elle n'est pas complice ?

— Parce qu'elle n'était pas du tout paniquée par la disparition du sac tandis que le Max a immédiatement montré une certaine fébrilité.

— Une quoi ?

— De la nervosité, de l'énervement, de l'inquiétude, il semblait plus concerné par l'affaire du sac d'Eva que la monitrice d'Eva.

— Je suis étonné que Bouboule ne se soit pas manifesté depuis.

— Moi aussi. Il doit y avoir une raison à cela.

— Par exemple ?

— Il est peut-être suspect aux yeux de Max à cause de ses interventions et il se fait discret, ou bien leurs activités ne lui ont pas laissé le temps. Ils ont veillée ce soir.

— Mais à cette heure-ci, ils sont dans leur dortoir, non ? Il pourrait nous envoyer un message !

— Peut-être que son téléphone est déchargé.

— Pas d'accord, dans ce cas il se servirait de celui d'Eva.

— Tu as raison.

— Et si le mono avait confisqué les appareils pour la nuit ?

— Très bonne remarque Flo. Le moniteur, sous prétexte d'obliger les colons à dormir, récupère tous les portables et en profite pour vérifier les courriels et les textos.

— Si c'est le cas, on a bien fait de prendre toutes les précautions pour lui écrire et de ne pas faire de commentaires sur la journée.

— Oui, et toujours dans ce cas, Bouboule nous contactera demain matin.

— Un peu tard pour coincer les trafiquants.

— Oui encore, c'est à nous d'agir et il faut le faire maintenant.

— Essayons de contacter la gendarmerie locale, il doit bien y avoir un poste dans la région, attends, je fais une recherche internet... Ah, voilà... Ils disent d'appeler le 17... Flûte, ouvert jusqu'à dix-neuf heures seulement.

— Attends, je vais faire comme d'habitude, je vais tout de suite prévenir l'adjudant-chef Lemoine sur son téléphone personnel par courriel. Lui saura comment faire et qui il faut mobiliser. Je rédige le message, intervient si tu penses à quelque chose.

« *Bonsoir monsieur Lemoine, »*

— Tu ne lui donne pas son titre ?

— Pas quand j'utilise son numéro privé. Je continue :

« *Un moniteur de la colonie de vacances les « Marmottes » à Châtel, prénommé Max utilise à leur insu les colons pour passer de la drogue en Suisse (cannabis et cocaïne). Nous avons pu subtiliser une livraison que nous avons cachée dans la montagne (en Suisse) à l'endroit précis qu'indiquent la capture d'écran et la photo que je joins. Je vous adresse en outre une autre photo, celle de la voiture de son complice suisse et une courte vidéo sur laquelle on voit les deux hommes. La prochaine livraison*

est prévue demain à quinze heures dans le village suisse de Morgins. Je n'ai pas d'autres précisions. C'est grâce à trois de mes bons amis que je peux vous révéler cette affaire. Merci d'agir très vite.

Votre dévoué Valentin. »

Qu'est-ce que tu en penses ?

— Très bien mais tu ne cites pas nos noms ?

— Quand il me demandera des détails. C'est bon, j'expédie le mail ?

Approuvé par un hochement de tête de Florian, Valentin effleura le mot « Envoyer » sur son écran. Un discret bruit de glissement accompagna le départ du courrier électronique.

— Très bien. On ne peut rien faire de plus, non ? chercha Florian.

— Si, aller en Suisse observer la suite des événements, mais il y a un problème de taille.

— Tu penses à quoi ?

— Nous sommes mineurs et ne pouvons pas franchir la frontière sans être accompagnés d'un adulte responsable. Tu pourrais convaincre tes parents de nous emmener faire un tour à Morgins ?

— Je n'en suis pas sûr du tout, ils ont promis à Chloé de faire quelques descentes en luge d'été...

— Aïe !

A cet instant, le smartphone de Valentin émit deux notes annonçant l'arrivée d'un nouveau courriel.

— Je pense que c'est la réponse de Lemoine... Oui, c'est ça, il dit « *Merci mais arrêtez toute action, je prends la suite. À demain, Ac L* »

— C'est quoi Ac L ? interrogea Florian.

— Adjudant-chef Lemoine, bien entendu. En indiquant son grade, il veut probablement dire qu'il reprend sa fonction de gendarme.

Les deux notes du smartphone de Valentin retentirent à nouveau.

— C'est encore de Lemoine, il dit « *Où êtes-vous ?* » Je pense que c'est dans le but de nous contacter dès demain pour nous tenir au courant car il a peur que, sans nouvelles, nous prenions d'autres initiatives. Demain je lui donnerai les noms de Bouboule, d'Eva et bien sûr le tien. Je lui réponds : « *Camping.* »

CHAPITRE 7

LEMOINE

Il était neuf heures du matin quand une voiture de gendarmerie s'arrêta devant la barrière d'entrée du camping. De l'arrière de cette voiture sortirent un officier au pull-over paré du galon à trois bandes blanches de capitaine et l'adjudant-chef Lemoine, pull orné d'un unique galon blanc barré d'un trait rouge. Le soleil arrivait sur le camping et la journée promettait d'être radieuse. Les deux hommes se dirigèrent vers la réception.

— Vous désirez faire rentrer votre véhicule, messieurs ? demanda l'hôtesse d'accueil.

— Affirmatif, répondit le plus gradé.

La femme appuya sur le bouton de levage de la barrière. L'adjudant-chef fit signe au chauffeur d'entrer et de rester au volant.

— Ce n'est pas pour camper je suppose, alors que puis-je faire pour vous messieurs ?

— Exposez la requête adjudant-chef, commanda le capitaine.

— Madame, nous désirons nous entretenir avec un jeune garçon installé chez vous, il se nomme Valentin Valmont. Voyez-vous de qui je veux parler ?

— Heu, non, personne à ce nom là...

— Montrez-moi la liste des entrées je vous prie.

— Regardez-vous même, dit la réceptionniste en faisant pivoter l'écran de son ordinateur.

— Montez dans la liste... Montez encore... Stop. Là, Marlin, c'est le nom de famille de son ami, dit l'adjudant-chef en se tournant vers le capitaine. Combien de personnes sur l'installation ? reprit-il en s'adressant à la femme.

— Un couple d'une quarantaine d'années et trois enfants, deux garçons d'environ treize ans et une fille de sept ans.

L'adjudant-chef hocha la tête.

— Quel emplacement ?

— Je vous y conduis. Rien de grave j'espère ?

— Rien les concernant directement, rassurez-vous.

— C'est là, ce camping-car à capucine immatriculé 74.

— Merci, vous pouvez nous laisser, dit Lemoine en toquant à la porte du camping-car.

Le visage de Carine Marlin qui venait d'ouvrir la porte se décomposa.

— Que se passe-t-il ? Mon dieu, les enfants...

— Non, non, rassurez-vous, il ne leur est rien arrivé. Je suis l'adjudant-chef Lemoine de la brigade de votre village et voici le capitaine Lapiaz responsable de ce secteur. Est-ce que le jeune Valentin Valmont est avec vous.

— Il est sous la tente avec mon fils, je suppose qu'ils dorment encore. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il n'est pas concerné directement mais nous pensons qu'il a pu voir quelque chose au cours de votre dernière randonnée et nous voulons son témoignage.

— Mon mari est au sanitaire, voulez-vous que je l'appelle ?

— En tant que responsable, il est préférable qu'il soit au courant, allez le chercher.

— N'aie pas peur Chloé, ces gendarmes sont gentils, tu peux rester au lit, je reviens tout de suite. Entrez dans le camion messieurs et asseyez-vous.

Stéphane Marlin finissait de frotter ses cheveux avec une serviette de toilette quand il revint avec Carine.

— Vous voulez parler à Valentin ? Je vais le réveiller.

Valentin avait encore les petits yeux quand, suivi par Florian, il entra dans le camping-car, mais à la vue de l'adjudant-chef Lemoine son visage s'éclaira d'un grand sourire.

— Je crois que vous connaissez l'adjudant-chef Lemoine, je suis le capitaine Lapiaz, asseyez-vous en face de nous les enfants, nous allons vous poser quelques questions. Tout d'abord, comment avez-vous été mis au courant de cette affaire de trafic de drogue ?

— Hein ? Un trafic de drogue ! s'exclama Stéphane resté debout dans l'embrasure de la porte. Vous n'y êtes pour rien j'espère !

— Mais non papa, rassure-toi. On va tout raconter. Vas-y toi Val.

— Tout a commencé quand je suis rentré d'Australie il y a cinq jours. Une carte postale de mon ami Pascal Boulot m'attendait. Elle venait de Châtel et mon copain me disait qu'il était ici en colonie de vacances et qu'il se passait des choses bizarres...

... voilà, c'est ainsi que nous avons découvert toute l'histoire, conclut Valentin.

— Comment votre ami a-t-il pu deviner ce trafic, comment pouvait-il savoir qu'il s'agissait de drogue ? questionna le capitaine soupçonneux.

— L'adjudant-chef Lemoine a fait un exposé dans notre collège l'an dernier et nous a montré des échantillons. On se rappelle bien l'odeur de résine de cannabis et notre copain Pascal aussi. Il a retrouvé l'odeur dans un paquet que le moniteur leur demandait de transporter, expliqua Florian.

— Vous auriez pu m'en parler tout de même, s'insurgea le père de Florian.

— C'est vrai, mais nous étions captivés par l'aventure, nous pensions qu'il n'y avait pas de danger et...

— Il y a toujours danger quand il est question de drogue ! coupa le capitaine. Maintenant, il faut envisager la suite.

— Il faut les prendre sur le fait quand ils vont faire leur échange, suggéra Florian.

— Bien entendu, approuva l'adjudant-chef mais le problème se complique car ça va se passer à l'étranger, il va falloir faire intervenir la douane et la police suisse.

— Ceci est de mon ressort, expliqua le capitaine, fort heureusement nous entretenons de bonnes relations avec nos homologues helvétiques. Je vais leur exposer l'affaire d'urgence. Quand, grâce à vos renseignements, ils auront trouvé le colis que vous avez caché près du lac de Conche, ils n'hésiteront pas à établir une souricière. Le plan est le suivant : quand la voiture, l'Audi, entrera dans Morgins, ils devront établir un barrage sur la route pour empêcher tout demi-tour. De ce côté-ci de la frontière, nous établirons également un barrage. Toutes les autres routes se terminent en chemins de montagne donc constituent des pièges pour qui s'y engage pour tenter de s'échapper. Restera à connaître l'endroit exact de l'échange. Je pense que nos collègues helvétiques vont pister la voiture mais il reste encore des incertitudes quant au lieu de rendez-vous.

— Permettez mon capitaine ? intervint Valentin, mon ami Bouboule, heu Pascal Boulot fait partie du groupe de ce Max. Je peux lui demander de me tenir au courant par téléphone.

— Absolument exclus, aucun risque ne doit être pris. Ces trafiquants sont capables du pire ! Laissez-nous faire. Vous serez mis au courant de la suite des événements.

— Vous prendrez bien un café avant de partir ? proposa Carine.

— Hélas non, pas le temps, merci madame. Allons-y adjudant-chef, il faut mettre le dispositif en place d'urgence.

— C'est donc pour mener votre petite enquête que vous teniez tant à venir à Châtel ! s'exclama Stéphane quand les gendarmes furent partis.

— Oui, pour savoir ce qui arrivait à notre copain Pascal car nous n'étions pas du tout certains qu'il s'agissait de drogue. Personnellement venir ici avec vous pour profiter de la montagne me plaisait beaucoup, répondit franchement Valentin.

— Quand je pense que toi Florian au lac de Conche tu t'es battu avec un trafiquant de drogue, un homme hyper dangereux ! s'inquiéta Carine rétrospectivement.

— Je lui ai collé un bon coup de pied parce qu'il a bousculé ma petite sœur, pas parce que c'est un trafiquant.

— Comme le demandent les gendarmes, maintenant vous allez oublier cette affaire, intervint Stéphane. Vous avez pris des risques considérables, en avez-vous conscience ? Contentez-vous à l'avenir des loisirs de vacances que vous offrent le camp et la région, nagez, marchez, promenez-vous, faites des activités, prenez des photos.

— OK p'pa. Qu'est-ce que tu veux faire ce matin Val ?

— J'ai lu dans un dépliant à la maison du tourisme qu'il y a près d'ici une source qui s'appelle l'eau rouge. C'est une eau ferrugineuse potable, j'ai envie d'aller voir et de goûter l'eau.

— Excellente idée les garçons. Je prépare votre petit déjeuner, ensuite vous pourrez y aller.

— C'est vraiment pour voir une source que tu as suggéré cette promenade à mes parents ? questionna Florian un peu dubitatif.

— En général, j'évite de mentir répondit Valentin, bon d'accord, je ne dis pas toujours tout, ajouta-t-il avec un sourire complice.

— Donc nous allons voir la source et... ?

— Et nous essayons d'entrer en contact avec Bouboule. Je pense d'ailleurs que c'est lui qui va nous faire signe, mais si à dix heures il ne s'est pas manifesté, j'essaierai de mon côté.

— Il est... dix heures moins dix, remarqua Florian en se retournant vers le cadran du clocher de l'église.

— Il faut franchir la Dranse, la source se trouve de l'autre côté. Descendons jusqu'à la passerelle.

— As-tu repéré le chalet de la colonie ?

— Oui, sur le plan, mais il faut éviter de te montrer dans le secteur car le moniteur te connaît de vue maintenant.

— De vue et de tibia ! s'amusa Florian.

Ils arrivaient à la passerelle franchissant le torrent quand Valentin arrêta Florian qui marchait devant.

— Stop Flo, mon iPhone vibre, j'ai un appel... C'est Bouboule ! dit-il en consultant le cadran de son appareil. Oui Bouboule ? Attends, je mets le haut-parleur pour Flo. Oui, nous ne sommes que tous les deux, tu peux parler sans crainte. Je commençais à me demander si tu allais nous donner signe de vie.

— Le mono a ramassé nos téléphones hier soir sous prétexte que certains jouent avec la nuit au lieu de dormir. Je pense plutôt que c'est pour vérifier les messages et les appels.

— Il n'avait pas les mots de passe pour faire ça, objecta Florian.

— Pas besoin de mot de passe tant que le téléphone reste allumé. Nous les avons récupérés à huit heures ce matin, juste avant que le mono parte en voiture.

— Ah, le mono est parti en voiture ce matin, à quelle heure ?

— Huit heures et demie.

— Il a donné un motif à son absence ?

— Ravitaillement.

— Dans un sens ce n'est pas faux.

— Il nous emmène à Morgins cet après-midi !

— Vous y êtes déjà allés, quelle raison a-t-il donnée pour y retourner ?

— Quartier libre en Suisse pour achat de souvenirs.

— Vous n'avez pas été punis Eva et toi ? demanda Florian en se penchant vers l'appareil de Valentin.

— Il n'a pas osé, il a sûrement eu peur que je demande des explications devant tout le monde et que les autres colons fassent bloc avec nous. Et vous, qu'avez-vous fait ?

— Hier nous avons pu subtiliser le paquet du sac d'Eva et le cacher dans la forêt vers le lac de Conche, continua Florian. Valentin a repéré son complice suisse dans une voiture.

— Comment se présente la suite de l'affaire ?

— Nous avons prévenu Lemoine qui a alerté un capitaine de gendarmerie. Ils vont préparer une souricière pour prendre ton moniteur et son complice en flagrant délit et les arrêter.

— Ça risque d'être intéressant la balade à Morgins ! Qu'est-ce que tu penses que je dois faire ?

— Tiens-nous au courant par texto de tout ce que tu vois, même si nous ne te répondons pas.

— D'accord. C'est quoi la voiture de l'autre ?

— Une Audi A6 gris métallisé. Qu'est-ce que vous faites ce matin ?

— Les autres monos, Christiane et les deux qui s'occupent des dix et onze ans organisent des jeux de ballon prisonnier et de balle en rond dernier vivant.

— OK, prépare ton smartphone pour l'envoi des textos, mets nos deux numéros en destinataires. Salut Bouboule.

— Salut Bouboule, cria Florian, bises à Eva !

— Sûr Flo ! Salut vous deux.

Les deux adolescents allaient enfin s'engager sur la passerelle quand un homme plutôt âgé, coiffé d'un béret noir, faux sur l'épaule, couffin pour pierre à aiguiser à la ceinture, suivi d'un chien noir au ventre blanc les croisa. Il s'agissait visiblement d'un paysan du terroir. Valentin ôta poliment sa casquette et demanda :

— Bonjour monsieur, pouvez-vous nous indiquer le chemin qui mène à l'eau rouge s'il vous plaît ?

L'homme les regarda un temps en silence puis se décida :

— Z'êtes pas d'ici ?

— Non monsieur, nous sommes au camping.

— Ah... Z'êtes ben polis pour des étrangers.

— Mais nous sommes savoyards monsieur, intervint Florian.

— Oui... Étranger, ça veut dire « pas de la vallée ». Pour l'eau rouge, vous prenez ce sentier montant et au premier croisement, prenez vers la droite, c'est à cinq minutes.

— Merci monsieur, bonne journée.

— « Arvi don lo p'tious ». Hé attendez, voulez pas aller goûter aussi l'eau noire ?

— L'eau noire, c'est quoi ?

— Une autre source, l'eau contient une sorte de soufre. Elle sent un peu les œufs pourris mais elle est bonne pour la santé.

— Où se trouve-t-elle cette source ?

— En bas du village, prenez la route de Pré la Joux. Avant il y avait un petit panneau de bois pour indiquer son emplacement, je ne sais pas s'il y est encore, vous demanderez. C'est bien avant la cascade sur la gauche.

— Quelle cascade, monsieur ?

— Pas longtemps que vous êtes là, hum ? S'appelle la cascade de l'Essert.

— Nous irons sûrement voir tout ça, au revoir et merci beaucoup monsieur, conclut Valentin sentant à nouveau l'iPhone vibrer dans la poche de son bermuda.

L'homme repoussa son béret, hocha la tête en souriant puis fidèlement suivi par son chien, reprit son chemin vers le village. Quand il se fut éloigné, Valentin sortit son appareil.

— Un texto de Bouboule : *Mono là*.

— Tu lui réponds ?

— Seulement par ceci : parenthèse, deux points, x, parenthèse. (:x)

— Qu'est-ce ça signifie ?

— C'est comme ça que les gens s'exprimaient en bref avant les smartphones. Cela s'appelait un smiley, pour le déchiffrer, tu le regardes en penchant la tête à gauche. Celui-ci signifie bouche cousue.

— Tu crois que Bouboule comprendra ?

— Sûr, nous avons déjà discuté de ce système. Allons voir et boire l'eau rouge mon vieux. As-tu pris ta gourde pour en ramener à Chloé et accessoirement prouver que nous y sommes bien allés ?

— Yes, mon plus vieux, dans mon sac avec deux barres énergétiques !

— De circonstance ! Tu aimes bien avoir le dernier mot, n'est-ce pas ?

— Comme tout le monde, mais c'est en sport que j'y arrive le mieux.

— Alors, les jeunes, cette eau rouge ?

— J'en ai ramené p'pa, pour que vous la goûtiez. Passe-moi des verres Chloé.

— Elle est pas rouge ton eau, fit Chloé déçue, et elle a un drôle de goût.

— Oui, un goût de rouille, mais tu sais, là où elle coule, les pierres sont rouges, le tuyau est rouge et même l'herbe tout autour ! Cet après-midi avec Val nous allons voir une source d'eau noire que nous a indiquée un paysan

du coin. Il a dit qu'elle sent les œufs pourris mais qu'on peut en boire quand même. Tu viens avec nous ?

— Beurk, non ! Je vais faire de la luge d'été avec papa et maman.

— Nous mangeons dehors, m'man ?

— Bien entendu par une si belle journée. Lavez-vous les mains et mettez la table.

Les bâtons de marche des deux amis sonnaient sur le revêtement de la route de Pré la Joux, Florian tout heureux chantait à tue-tête :

Va d'un bon pas, ne faiblis pas,

La route est ta meilleure amie mon gars,

Va d'un bon pas, ne faiblis pas,

C'est une amie comme il n'y en a pas !

Valentin, plus soucieux, relevait parfois le bas de son tee-shirt pour faire de l'ombre à l'écran de son smartphone, lequel affichait en agrandi une carte routière. Elle ne concernait pas la route qu'ils empruntaient mais une autre, celle reliant Châtel à la Suisse par le pas de Morgins. Il était quatorze heures et cinq minutes quand il reçut le premier texto de Bouboule, laconique, suffisant : *dept*. Dix minutes plus tard, une autre information lui parvint : " *Vonnes* ".

— Ils sont au niveau du lac de Vonnes, murmura-t-il.

— Je ne vois pas le panneau de l'eau noire, s'énerma un peu Florian, c'est probablement encore plus loin, continuons la route. Et il reprit d'une voix qui de temps en temps déraillait :

Elle descend de la montagne à cheval,

Elle descend de la montagne à cheval...

Entraîné presque involontairement par l'enthousiasme de son ami, Valentin, toujours téléphone dans une main, marchait en suivant le rythme impulsé par la chanson de Florian. A quatorze heures vingt-cinq, l'arrivée d'un autre message fit de nouveau vibrer son appareil : *eping a6 tut tut*.

— Arrête-toi un peu Flo...

— Quoi ? Je chante mal ?

— Non mais ce n'est pas la question. Arrêtons un instant de marcher. Je viens de recevoir un nouveau message de Bouboule que je dois essayer de comprendre.

— Montre !

— Valentin présenta l'écran à son ami et ôta sa casquette pour lui faire de l'ombre.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia !

— Son dernier SMS d'il y a un peu plus de dix minutes indiquait qu'ils étaient au niveau du lac de Vannes, regarde, c'est là sur la carte...

Valentin relança son navigateur qui avait gardé le plan, ...donc maintenant ils sont probablement ici, dit-il en pointant un lacet de la route. C'est ce qu'il veut dire par eping. Il écrit en marchant donc il abrège, il veut dire épingle à cheveux.

— Tu as probablement raison, mais la suite est incompréhensible, a6, c'est quoi ?

— La voiture du « correspondant » du moniteur est une Audi A6.

— Pourquoi tut tut ?

— Elle a klaxonné !

— Ben oui, je ne suis pas gogol, pourquoi a-t-elle klaxonné ?

— Quand est-ce qu'une voiture klaxonne ?

— Ben heu, pour engueuler quelqu'un.

Valentin se mit à rire de la réaction spontanée de son ami.

— Je dirais plutôt pour avertir quand on arrive dans un virage sans visibilité ou pour demander le passage ou encore pour faire coucou à quelqu'un. S'il s'agit du complice, il a voulu dire au moniteur qu'il arrivait, mais était-ce lui ? Il faut que je demande à Bouboule la couleur de cette voiture.

Valentin n'eut pas à le faire, une nouvelle vibration lui fit regarder le fil des textos de Bouboule.

— Regarde, il nous envoie une photo.

— Ouais, l'arrière d'une bagnole, zoome un peu...

— Audi A6 grise, plaque suisse du canton du Valais, c'est lui, et comme Bouboule a photographié l'arrière, c'est qu'elle se dirige vers la Suisse et non qu'elle en vient. Il devait selon toute logique rejoindre Morgins par la Suisse et là il est en France... Il faut que j'avertisse Lemoine du changement de scénario pour qu'il prévienne ses homologues helvétiques.

— En bon français, tu veux dire que tu dois avertir les flics ?

— C'est une autre façon de parler... répondit Valentin avec un sourire en coin. Je transfère la photo de Bouboule avec comme seul commentaire : « cette voiture va entrer en Suisse par le pas de Morgins ».

— Il comprendra ?

— Oui car je lui ai déjà envoyé une photo de l’Audi prise au lac de Conche. Attend, un autre message arrive, je te lis : *pas front*.

— Qu’est-ce qu’il veut dire encore ? Ah oui, passage de la frontière.

— Ou Pas de Morgins puis frontière, ce qui revient au même. Dans un quart d’heure ils seront dans le village suisse, c’est alors que les affaires vont se corser. Je me demande ce que va faire l’adjudant, je crois qu’il ne peut pas intervenir à l’étranger, il ne peut qu’avertir.

— Et nous ?

— Et bien nous cherchons une source et nous ne l’avons pas trouvée il semble bien qu’il n’y ait plus de panneau. La source s’est peut-être perdue faute d’entretien. Il faudrait trouver un vieux du pays pour nous montrer.

— Bah, tu sais, voir de l’eau qui pue, ça ne me branche pas plus que ça, continuons plutôt vers la cascade, ajouta Florian en entonnant :

*Ma poule n’a plus que vingt-neuf poulets,
Ma poule n’a plus que vingt-neuf poulets,
Elle en a eu tren-en-te, allongons la jam-am-be,
Allongons la jambe la jambe car la route est lo-on-gue*

Ma poule n’a plus que vingt-huit poulets...

— Tu en connais beaucoup comme ça ? se moqua Valentin.

— Oui, non, je ne sais pas exactement, c’est mon cousin qui est beaucoup allé en colo qui me les a appris.

— Apprises !

— Toi tu vas devenir prof si tu continues.

— Je ne crois pas, pas envie de me coltiner des Clébar ou des Thénardier toute ma vie.

— Ouais, ces deux-là à la rentrée, il ne faudra pas qu’ils me cherchent...

— Attends, j’ai un appel, c’est Bouboule. Oui mon vieux ? Absolument, je suis avec Flo et c’est tout, Ah, ça y est, vous êtes en quartier libre, je m’en doutais vu que tu téléphones directement. Combien de temps ? Une demi-heure. Qu’est-ce que tu fais ? Tu suis le mono... Hé, Pascal, pas de trop près, il ne doit pas te repérer, il doit toujours ignorer l’identité de ceux qui l’ont fait prendre. Non, ce n’est pas Lemoine qui va agir, ce sont les Suisses. Attends une seconde, je mets le son pour Florian, vas-y, tu peux parler.

— Il ne pourra pas me repérer, j'ai ôté mon foulard et je me planque. Il est environ cent mètres devant moi, il se dirige vers le parking des remontées mécaniques, il regarde à droite et à gauche, il se retourne...

— Il peut te voir ? cria Florian vers l'appareil de Valentin.

— Je ne crois pas, je suis devant la vitrine d'un magasin d'articles de montagne et je lui tourne le dos, je le vois dans le reflet de la vitre. Il se dirige vers la grosse Audi.

— Tu vois des policiers dans les environs ?

— Non, juste des touristes avec des bâtons et des sacs à dos. Ça y est, le mono entre dans la bagnole. Attendez, une voiture blanche et orange entre sur le parking, je crois que c'est une voiture de police, oui, c'est marqué police sur le côté, elle bloque l'entrée. Une autre maintenant, elle bloque la sortie. Des policiers sortent des voitures, ils se dirigent vers l'Audi. Je les filme ?

— Non Bouboule, mets-toi à l'abri, cria Florian.

— Oui, t'inquiète, là où je suis, je ne crains rien. Je crois qu'un policier vient de frapper à la vitre de l'Audi. Oh, p... le mono vient d'ouvrir la portière de son côté et il fonce. Les policiers ont sorti leurs pistolets... Ils crient halte ! Waouh, comme à la télé ! Ça y est, le mono s'arrête, il lève les bras, il dit : je n'ai rien fait ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Je suis français. Pourquoi vous m'arrêtez ?

— Ils lui passent les menottes ?

— Non, il râle mais il se laisse emmener vers une voiture de police.

— Et l'autre type ?

— Il est toujours dans l'Audi, quatre policiers l'entourent. J'ai envie de m'approcher pour mieux voir.

— Non Bouboule, c'est extrêmement dangereux. De toute façon la police ne te laissera pas approcher, argumenta Valentin.

— Le mec sort de la bagnole avec les mains en l'air, ils l'emmènent dans l'autre voiture de police. Ils s'en vont ! Et nous, alors, qu'est-ce qu'on va faire ? On ne pourra pas rentrer, le mono nous a expliqué que des mineurs non accompagnés d'un adulte ne peuvent pas franchir la frontière !

— Là, il avait sûrement raison. Vous avez encore combien de temps de quartier libre ?

— Un quart d'heure à peu près. Nous avons rendez-vous à quatre heures.

— Quel est le lieu du rendez-vous ?

— Devant le Carillon de la paix près de l'église.

— OK, soyez tous au point de rassemblement et attendez. Je contacte Lemoine. Je te rappelle.

Valentin coupa la communication et se mit à rédiger : « Moniteur arrêté. Avez-vous pensé à rapatrier les colons ? Mon ami Pascal s'inquiète. ». La réponse arriva quelques minutes après sous forme d'appel téléphonique.

— Allô Valentin ? Où es-tu ?

— A la cascade de l'Essert, à Châtel, mon adjudant-chef.

— Tu m'as fait peur, j'ai cru que... Comment sais-tu que les colons sont seuls en Suisse ?

— Pascal Boulot m'a appelé.

— Ah... Il a tout vu ? Il t'a tout raconté ?

— J'ai bien peur que oui.

— Vous êtes incorrigibles ! Pour ton ami, pas d'inquiétude à avoir Valentin, je vais les récupérer moi-même, en tant que civil bien entendu. Mon brigadier va me conduire à la frontière et je rentrerai à pied avec eux, cela me fera faire un peu d'exercice.

— Vous savez à quel endroit les retrouver ?

— Non, mais le village n'est pas si grand...

Allez directement au Carillon de la paix près de l'église, à seize heures. En plus vous aurez droit à un petit concert de cloches pour votre peine. Heu, mon adjudant, n'oubliez pas que c'est grâce à Boub... heu à Pascal que vous avez pu réussir ce coup-là !

CHAPITRE 8

LE PONTON

Il était à peine onze heures du matin quand Valentin, d'un rétablissement alternatif des deux bras, se hissa avec légèreté sur le ponton. Rapidement debout, il sauta sur place pour égoutter l'eau perlant sur sa peau légèrement hâlée puis s'allongea, ventre sur les planches déjà chaudes du soleil de la mi-août.

Valentin préférait de beaucoup venir nager le matin avant l'afflux des touristes afin de mieux profiter du calme et de la pureté de l'eau du lac.

Il venait juste de se retourner afin d'exposer son côté face au soleil quand un crissement de pneus sur du gravier attira son attention. Dans la villa face à lui, de l'autre côté du chemin de promenade, une Mercedes classe GLS venait d'entrer dans la propriété. Les quatre portières s'ouvrirent laissant sortir à l'avant un couple d'une quarantaine d'année et à l'arrière une adolescente d'à peu près quinze ans ainsi qu'un garçon pouvant avoir son âge. Ce dernier fit lentement un tour sur lui-même comme pour inspecter les environs puis, mains en pare-soleil au-dessus de ses yeux, refit face au lac, miroir d'argent et de bleu éclaboussé de soleil. Soudain, il traversa rapidement la pelouse qui faisait suite à l'allée gravillonnée, ouvrit le portillon de sortie de la propriété donnant sur le chemin de promenade publique du bord du lac, monta sur le ponton et se dirigea d'un pas décidé vers Valentin.

— Eh, toi, tu es sur un ponton privé, tu ne peux pas rester là ! dit-il d'un ton autoritaire.

Valentin s'appuya sur un coude, regarda le nouveau venu avec un petit sourire et lui dit suavement :

— Bonjour, moi c'est Valentin.

— Tu ne m'as pas compris ? Ponton privé, réservé aux propriétaires de la villa !

— Je ne te connais pas, tu es nouveau dans le village ? Vous venez d'acheter ?

— Oui, cette villa est à nous et ce ponton aussi. Tu dégages d'ici l'ahuri ou j'appelle mon père !

— Tu veux t’installer sur le ponton ? Bienvenue à toi, il y a assez de place pour nous deux.

— Tu es bouché ou quoi ? Je te demande de déguerpir, tout de suite !

— Bon, écoute-moi bien Machin, je te reconnais le droit de venir sur ce ponton mais pas celui de me donner des ordres.

— Je te donne dix secondes pour tailler ta route !

— Dix secondes, hein ? répondit Valentin en se levant lentement, c’est long dix secondes ! Allez, je compte : un, deux, trois, quatre, énuméra-t-il en s’étirant, cinq, six, sept, huit, continua Valentin en exécutant des flexions complètes pour assouplir ses jambes, neuf et dix ! A dix Valentin sauta le plus haut qu’il put pour retomber en bombe dans l’eau au niveau de son interlocuteur, l’aspergeant des pieds à la tête. Sous l’eau, il fit trois brasses en s’éloignant, émergea puis revint vers le ponton dans un crawl volontairement approximatif, fouettant l’eau à chaque mouvement de bras pour projeter le maximum de liquide vers le garçon furieux. Revenu à son point de départ, il fit un nouveau rétablissement, secoua l’eau résiduelle de sa peau, pressa le bas de son bermuda de plage et reprit sa position allongée sur le dos, sans perdre de vue son vis à vis suffoqué, mouillé et incrédule.

— Tu as l’heure ? lui demanda-t-il ironiquement, parce que je vais devoir bientôt rentrer chez moi.

— Toi, tu vas le regretter, articula le garçon en faisant demi-tour pour regagner l’abord de la villa.

Valentin le vit parler à l’homme qui s’activait toujours près de la superbe Mercedes. Ce dernier fit un vague geste d’énervement et continua de sortir une série de luxueuses valises à roulettes du coffre à hayon.

Valentin se leva, enfila son tee-shirt resté sur le ponton et, décontracté, s’en alla lentement récupérer son VTT appuyé contre un arbre riverain. Sur la première planche du ponton était écrit en lettres blanches : « Privé », inscription doublée par un panneau sur piquet délivrant le même avertissement.

Arrivé chez lui, il avisa son grand-père occupé à tondre la pelouse entourant la maison.

— Elle marche toujours bien ta tondeuse à gazon Yanco ?

— Super, articula Jean-Claude pour compenser le bruit, le père de ta copine Margot est vraiment un bon mécanicien. Elle rentre quand Margot ?

— Ces jours-ci je crois. Yanco, quand tu auras fini, j’aurai quelque chose à te demander.

— J’ai fini la tonte. Je laisse la tondeuse refroidir avant de la nettoyer. Je suis à toi, que veux-tu savoir ?

— A qui appartient le lac ?

— Quelle drôle de question ! Il appartient au domaine public de l’État.

— Explique-moi Yanco, public, cela signifie tout le monde, n’est-ce-pas ?

— Exactement, tout le monde a le droit d’en profiter tout en respectant les lois qui s’appliquent au domaine public, pourquoi tu veux savoir tout ça ?

— Je me posais la question. Et les pontons, sont-ils publics ou privés ?

— Au moment du rattachement de la Savoie à la France, c’était la loi Sarde qui s’appliquait, les terrains du bord du lac ainsi que les pontons étaient privés, on avait seulement le droit d’accoster mais maintenant tout a changé, les communes rachètent des bandes de terrains pour créer un sentier du tour du lac et récemment, depuis un an ou deux, les pontons ne sont plus privés, seuls les gens qui font et obtiennent une demande d’autorisation d’occupation temporaire du domaine public, une AOT en abrégé, peuvent avoir l’exclusivité de l’usage des bouées et des pontons.

— Qui est-ce qui donne cette autorisation ?

— La préfecture je crois. Si tu veux des détails, cherche sur internet.

— Merci Yanko, je monte dans ma chambre.

— Hé, l’eau était bonne au moins ?

— Délicieuse, au moins vingt-trois degrés !

— C’est la dernière période caniculaire qui veut ça.

Sitôt arrivé dans sa chambre au premier étage de la maison, Valentin sauta sur sa tablette et tapa dans un moteur de recherche « AOT lac d’Annecy » et tomba rapidement sur un site officiel qu’il lut du début à la fin. Un alinéa retint particulièrement son attention : *interdiction de restreindre l’accès aux ouvrages par l’intermédiaire de chaînes, barrières et d’apposer ou de peindre des panneaux d’interdiction d’accès ou la mention d’une privatisation de cette occupation (ponton privatif, privé...)* et plus loin il lut : *seul un panneau rectangulaire de 17 cm x 11 cm blanc avec la mention AOT n° ... usage privatif écrite en noir, vissé sur le sol est autorisé.*

Il remonta dans la page et retrouva un passage du texte concernant l’AOT : *l’autorisation a un caractère personnel et n’est pas transmissible.*

« Interdiction de restreindre, donc on ne peut pas interdire ! Je crois que j'avais tout bon, se réjouit-il à mi-voix, je connais un nouveau riche qui va tomber du haut de sa prétention. »

CHAPITRE 9

RÉCIDIVE

Valentin passa une bonne partie de l'après-midi au téléphone à contacter ses copains. Gilles son fidèle lieutenant était toujours en Vendée, Florian venait de repartir en camping-car avec ses parents voir les lacs d'altitude du Valgaudemar, Eva et Bouboule n'allaient pas tarder à rentrer de leur colonie de vacances à Châtel, mais n'étaient pas encore là, Margot devait être revenue de Picardie mais le téléphone de son appartement était sur répondeur. Mathilde était en vacances avec sa famille, Lucie était injoignable, son téléphone portable basculant toujours sur messagerie. Seuls Olivier, Quentin, Amandine et Pauline répondirent présents à sa proposition de baignade. Valentin leur donna rendez-vous au port à dix heures et demie le lendemain.

En dépit de l'absence totale de vent, le soleil avait réussi à dissiper la brume matinale du lac. Un léger nuage en écharpe décorait encore à mi-pente l'écrin des montagnes de la rive opposée, l'air de la rive ouest commençait à vibrer de chaleur. Tout respirait la sereine beauté naturelle d'un jour d'été savoyard.

— Où nous emmènes-tu, questionna Amandine, c'est loin ?

— Cinq cents mètres tout au plus. Un endroit où nous serons plus tranquilles qu'à la plage pour nager et, avantage supplémentaire, ce sera gratuit !

— Tel que je te connais, tu ne nous dis pas tout. J'ai l'impression que tu as une idée derrière la tête, remarqua Pauline, je me trompe ?

Valentin qui menait le petit groupe sur le chemin de promenade se retourna brièvement et adressa un sourire complice à la fine mouche.

Arrivé au niveau du ponton litigieux de la veille, Valentin debout sur les pédales bloqua les freins de son VTT, resta deux secondes en équilibre à

l'arrêt avant de poser pied à terre.

— C'est ici, déclara-t-il à son équipe, attachez vos vélos. Heu... il vaut mieux les enchaîner à ces petits arbres du bord de l'eau plutôt qu'à la clôture de cette villa, restons dans notre bon droit.

Il jeta un rapide coup d'œil vers la luxueuse maison, enregistra que la jeune fille de la veille était sur sa terrasse mais s'avança néanmoins sur le ponton suivi par son équipe. Il attendait la première réflexion et ce fut Amandine qui l'exprima :

— C'est marqué ponton privé, tu as le droit de venir ici ?

— J'ai le droit pour moi et vous aussi, venez sans crainte.

Arrivé à l'extrémité, Valentin ôta son petit sac à dos, en sortit une serviette de plage qu'il étendit sur le plancher, ôta son tee-shirt et s'étendit sur le dos. Olivier et Quentin furent les premiers à l'imiter.

— Tu es sûr de ce que tu dis Valentin ? redemanda Pauline très légaliste.

— Absolument ma belle. Qui plonge le premier ?

— J'y vais, annonça Olivier, le plus sportif de la bande en l'absence de Florian. Pieds agrippés à la dernière planche vers le large, il s'élança, droit comme une flèche, prolongea sa coulée sur plus de cinq mètres. Toujours sous l'eau, il exécuta un demi-tour et revint en brasse sous-marine vers le ponton sur lequel il se hissa d'un mouvement simultané des deux bras facilité par un ciseau propulseur de ses jambes.

— Super bonne et on voit le fond à dix mètres au moins. Vous n'y allez pas ?

— J'y go ! lança Quentin en sautant le plus loin qu'il put. Waouh, super bonne ! cria-t-il en émergeant. Vous venez les filles ?

Assise au bord du ponton, pieds dans l'eau, Pauline se laissa glisser tandis qu'Amandine d'un saut minimum réussit l'exploit de se mettre à l'eau sans s'immerger complètement.

— Alors Val, le chef commande mais n'exécute pas ! se moqua Olivier avant de replonger.

— Je ne vais sûrement pas tarder, répondit Valentin en observant la jeune fille qui de la villa se dirigeait vers eux.

Vêtue d'un chemisier blanc à dentelle et d'une jupe à falbalas d'un orange éclatant, plutôt jolie de visage, la jeune fille aux cheveux bruns s'avança vers le ponton en faisant un signe de dénégation de l'index de sa main droite. Quand elle fut sur les premières planches, Valentin lui lança :

— Bonjour, tu viens nager avec nous ?

— Vous n'avez pas le droit de nager ici, c'est privé !

Trois des quatre qui étaient à l'eau revinrent vers le ponton, Olivier d'un maître rétablissement et Quentin plus difficilement se hissèrent puis aidèrent Pauline à remonter tandis qu'Amandine se tenait à l'anneau d'une proche bouée d'amarrage.

— Vous ne pouvez pas nager ici, c'est privé, répéta la nouvelle arrivante.

— Comment, l'eau du lac est vous ? se moqua Valentin.

— Je ne te parle pas de l'eau, toi le malin, mais du ponton. Tu ne sais pas lire ? C'est marqué Privé ! Et même deux fois ! Tu es gogol ou quoi ? Ce ponton et la bouée d'amarrage où cette fille s'accroche nous appartient.

— Nous ne l'usons pas beaucoup ce ponton et la bouée va probablement résister au poids de ma copine. Je peux savoir en quoi notre présence est gênante ?

— C'est une question de droit, personne n'a le droit d'aller dans des endroits privés sans l'autorisation du propriétaire.

— Et tu es propriétaire, toi ? rigola Olivier conforté par le calme et la sérénité de Valentin.

— Parfaitement.

Valentin regarda ses amis d'un air entendu puis déclara :

— Cette jeune fille nous dit que nous n'avons pas le droit d'être sur les planches, en revanche nous avons le droit de nous baigner puisque l'eau est à tout le monde, alors tout le monde à l'eau ! Et Valentin refit son super bond de la veille et, genoux enserrés par les bras, entra dans l'eau comme une bombe, rapidement imité par Olivier et Quentin, l'un à droite, l'autre à gauche de l'endroit où se tenait la jeune personne, l'aspergeant des deux côtés en même temps.

Le visage de la fille, lèvres pincées, prit une expression où se mêlaient le dépit et la colère. Elle passa une main sur son front mouillé, écarta le tissu de son chemisier qui lui collait à la peau, fit demi-tour et se dirigea d'un pas vif vers la villa que Valentin remonté sur le ponton ne perdait pas de vue.

— On y est allé un peu fort, non ? observa Quentin.

— C'est une bécasse prétentieuse, jugea Amandine en revenant de sa bouée d'une brasse cambrée. Vous m'aidez à remonter ?

— Qu'est-ce qu'on fait, on s'en va ? demanda Pauline un peu inquiète. Elle va revenir avec du renfort, c'est sûr.

— Je ne peux pas vous obliger mais moi je suis bien ici, je reste, sourit Valentin.

— Tu n’as pas peur ? questionna Amandine.

— Elle va probablement revenir avec ses parents et son frère, mais que veux-tu qu’il m’arrive, ou qu’il nous arrive si vous décidez de rester ? Qu’ils nous jettent à l’eau ? répondit-il en éclatant de rire.

— Tu connais toute la famille ? s’étonna Pauline.

— Je les ai vu débarquer hier à bord d’une Mercedes qui vaut au moins le prix d’un bel appartement. Il y a deux jours, il y avait un camion de déménagement stationné dans le chemin qui dessert cette villa. J’en ai déduit que ce sont des nouveaux occupants. Ah, il faut que je précise que hier, un garçon de nos âges à peu près, qui se disait propriétaire lui aussi, a essayé de me faire déguerpir d’ici, exactement comme cette pimbêche aujourd’hui. Donc oui, elle va revenir avec sa famille mais je vous le répète, il ne nous arrivera rien que le plaisir de tenir tête à ces nouveaux riches, faites-moi confiance et amusons-nous. Le premier qui les voit venir vers nous prévient tout le monde, OK ? À l’eau les amis ! cria-t-il en tentant un salto avant à moitié réussi.

— A moi, regarde Val comment on fait ! Et Olivier s’élança, prit son appel à deux pieds et exécuta une superbe et complète rotation qu’il eut le temps de dégrouper avant son entrée dans l’eau.

— Je ne discute pas, dans ce domaine, tu es le meilleur. Je propose que nous nagions tous ensemble jusqu’à cette bouée blanche au large.

— Elle est à quelle distance ? demanda Quentin.

— Oh, pas plus de cinquante mètres, estima Olivier.

— D’accord mais on ne fait pas la course, tempéra Pauline approuvée par Amandine.

— OK, OK, plan plan, décida Olivier.

Les filles en brasse, Olivier et Quentin en crawl et Valentin intentionnellement en dos crawlé se dirigèrent sans se presser vers le but annoncé qu’ils atteignirent en moins de deux minutes. Les filles s’accrochèrent à l’anneau émergé pour souffler un instant. Qu’est-ce qu’il y a d’écrit dessus ? demanda Quentin.

Sans regarder Valentin répondit : AOT et un numéro.

— C’est vrai ! Tu es déjà venu jusqu’ici ? s’étonna Pauline.

— Non, c’est la première fois que je j’approche cette bouée.

— Explique voyons ! pressa Olivier.

— AOT signifie Autorisation d'Occupation Temporaire, vous saurez le reste très bientôt, regardez le ponton, continua Valentin toujours en nage dorsale.

Sur celui se tenaient un homme assez corpulent, une femme et les deux adolescents. D'un mouvement circulaire du bras suivi d'un geste impératif désignant le ponton, visiblement l'homme leur faisait signe de venir.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'inquiéta Quentin, tu ne veux pas te battre quand même !

— Ce ne sera pas nécessaire, relax les amis, allons discuter avec cette adorable famille.

Les cinq se dirigèrent vers leur point de départ, chacun s'arrangeant pour laisser Valentin passer le premier. Arrivé au ponton, celui-ci exécuta son rétablissement d'un mouvement alternatif des bras suivi d'une rapide rotation du corps qui le mit assis sur les planches. Les deux autres garçons l'imitèrent avant d'aider les filles à monter.

— Dites donc jeunes gens... commença l'homme.

Valentin leva verticalement la main pour dire à celui-ci d'attendre, ramassa sa serviette de plage et s'essuya consciencieusement.

— Qui n'a pas sa serviette ? demanda-t-il en se retournant vers ses amis.

— J'ai oublié la mienne, répondit Quentin.

— Tiens, prends celle-ci mon vieux, dit-il en la lui lançant. Amandine, Pauline, vous êtes superbes dans vos maillots une pièce, je peux vous prendre en photo ? Il ramassa son sac, sortit son smartphone, s'approcha des filles et déclencha la prise. Attendez, je zoome et je la double ! OK, merci les filles.

Bonjour monsieur, bonjour madame, salut vous autres, le temps de ranger mon appareil et je suis à vous. Il rangea soigneusement son smartphone, posa à ses pieds son petit sac à dos. Voilà...Vous désirez nous parler monsieur ? demanda-t-il avec son sourire le plus naturel.

— Tu ne manques pas de toupet toi, ose dire que tu ne sais pas pourquoi nous sommes là !

— Vous avez le droit d'être là, monsieur, pas de problème.

— Nous, nous avons le droit mais pas vous ! C'est écrit « Ponton privé » sur la pancarte et « Privé » au début du ponton, vous avez vu ces inscriptions oui ou non ? Vous savez ce que veut dire privé ?

— Mais bien sûr que nous les avons vues ces vieilles inscriptions, où est le problème ?

— Tu es bouché ou tu cherches des ennuis ?

— Je suis peut-être bouché comme vous dites mais je ne cherche pas d'ennuis, je profite de mes vacances et de mes droits, c'est tout. Avez-vous une autre question ?

— Tu n'as aucunement le droit d'être ici, vous dégagez tous ou...

— Vous nous jetez à l'eau ? coupa Olivier avec un sourire exaspérant.

— Ou j'appelle la police !

— Avant de perdre votre temps et de vous rendre ridicule, monsieur, je vous conseille vivement de réviser un peu le règlement particulier de police du lac établi par la préfecture de Haute Savoie. Pour vous aider, la dernière parution date du sept juin deux mille seize.

— Père, n'écoutez pas ce sale type, appelez la police.

— Taisez-vous Anne-Sophie, laissez-moi gérer cette affaire.

— Anne-Sophie a raison, père, cet idiot raconte n'importe quoi, appelez les gendarmes.

— Taisez-vous également Charles-Henri, répéta l'homme chef de famille en sortant de sa poche un smartphone dernier cri.

— Vous désirez appeler la brigade de gendarmerie du village ou directement l'adjudant-chef Lemoine qui la dirige ? Je peux éventuellement vous communiquer son numéro personnel, persifla Valentin, à moins que vous désiriez contacter la préfecture ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de règlement particulier de police ? Hein jeune blanc-bec, tu cherches un moyen de gagner du temps, c'est ça, hein ?

— Bon, je vais vous instruire, dit Valentin avec un soupir exagéré. Pour avoir le droit d'occuper le domaine public fluvial dont ce lac fait partie, il vous faut une autorisation d'occupation temporaire, une AOT.

— J'ai cette autorisation puisque j'ai acheté ce ponton en même temps que ma villa, gros malin !

— Je ne crois pas monsieur car cette autorisation ne peut être que personnelle et n'est pas transmissible. Je sais que vous venez d'acheter cette villa et si on vous a vendu le ponton avec comme un espace privé, vous vous êtes fait avoir !

— Qu'est-ce qui te fait croire que je ne l'ai pas demandée cette AOT comme tu dis ?

— Dans ce cas, vous devez impérativement apposer une plaque réglementaire indiquant le numéro de l'autorisation. Vos inscriptions « privé » ainsi que le panneau ne sont pas autorisés tout simplement. J'ajoute que même si vous aviez l'autorisation indiquée et celle-ci apposée comme il se doit, vous ne pourriez pas en interdire l'accès au public sauf raisons de sécurité. Vous ne me croyez pas ? Puisque vous avez votre smartphone à la main, recherchez sur internet AOT lac d'Annecy.

— Faites quelque chose Marceau ! Vous n'allez pas vous laisser dicter votre conduite par un... par un...

— Petit merdeux ? suggéra Olivier.

— Petit con plutôt, proposa Amandine.

— Paltoquet, rigola Quentin.

— Moins que rien, si vous voulez rester presque polie, osa dire Pauline.

— Oh ! Je ne peux pas entendre ça de la part de... de ces... Anne-Sophie, Charles-Henri, venez, nous rentrons, laissez votre père se débrouiller avec ces tarés.

— Au revoir ! Venez vous baigner avec nous quand vous voudrez, s'amusa Olivier.

— Comment tu t'appelles toi ? reprit l'homme en s'adressant à Valentin.

— Vous c'est Marceau, moi c'est Valentin.

— Je te demande ton nom de famille ! aboya l'homme rouge de colère.

— Dans ce cas je veux savoir le tien.

— Qui t'a autorisé à me tutoyer petit imbécile ?

— Toi en me tutoyant, s'énerva quelque peu Valentin. Je suis resté hyper poli avec toi jusqu'à présent, la leçon sur le droit fluvial était gratuite mais là maintenant tu commences sérieusement à nous échauffer. Allons nous rafraîchir les amis, conclut-il en renouvelant sa super bombe aquatique qui arrosa l'homme des pieds à la tête. Aussitôt Quentin et Amandine d'un côté du ponton, Olivier et Pauline de l'autre l'imitèrent, parachevant la douche.

— V... vous allez voir, v... vous allez vous en repentir, vous n'allez pas vous en tirer comme ça, bande de voyous, gouapes, graine de délinquants, s'étrangla l'homme ivre de rage en faisant demi-tour vers sa superbe villa.

Valentin remonta vivement sur le ponton, farfouilla dans son sac avant de se relever tout sourire.

— Qu'est-ce qu'il va faire maintenant à ton avis ? s'inquiéta Pauline.

— S'il est intelligent, il va vérifier mes dires en cherchant sur internet ou en téléphonant à la préfecture et venir s'excuser, on peut rêver. Quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai dit est pure vérité, sur ce plan-là, il ne peut rien faire.

— Mais s'il porte plainte en disant que nous lui avons manqué de respect, que nous l'avons insulté et arrosé volontairement ? argumenta Quentin.

— Ce sera sa parole contre les nôtres. Sa seule preuve, c'est l'eau sur ses habits et d'ici là il sera aussi sec que la pelouse de sa villa !

— Si c'est un type influent, c'est lui qu'on croira, non ?

— Pas avec cette preuve-ci, répondit Valentin avec un sourire en coin en sortant son smartphone du sac. Après avoir pris les photos dont une de la sainte famille soit dit en passant - pardon les filles, je n'en ai fait qu'une de vous toutes seules - donc après vous avoir photographiées, en rangeant l'appareil, j'ai déclenché l'enregistrement sonore par dictaphone. Le son sera certainement très faible, mais avec un logiciel approprié, je pourrai obtenir quelque chose d'audible. S'il réussit à retrouver mon nom et qu'il aille se plaindre de moi à la police municipale ou à la gendarmerie, en cas de confrontation, je le laisserai s'enfermer dans ses mensonges avant de sortir cette preuve et d'appeler vos témoignages.

— Tu avais pensé à tout ça quand tu nous as invités à venir nager avec toi ? s'émerveilla Pauline.

— Disons que j'avais réfléchi au possible comportement de ce type de gens imbus du pouvoir que leur donne la fortune. J'en avais eu un échantillon hier avec « Charles-Henri », articula Valentin en tordant la bouche. Tel fils, tel père ! Et je ne supporte pas les privilèges !

CHAPITRE 10

CONFRONTATION

Il était dix-sept heures ce même jour quand une voiture de gendarmerie s'arrêta devant la maison des grands-parents de Valentin. Isabelle était en train de couper les roses fanées de son parterre.

— Bonjour madame Valmont, Valentin est-il là ? demanda le brigadier Guimard par sa fenêtre de portière.

— Oui, il vient de monter dans sa chambre, vous désirez lui parler ?

— C'est l'adjudant-chef Lemoine qui a besoin de le voir.

— Valentin a fait quelque chose de mal ?

— Étant donné le sourire de l'adjudant-chef quand il m'a donné l'ordre, je pense qu'il s'agit de quelque chose d'anodin.

— Tout de même, il envoie une voiture officielle pour le chercher, il faut que nous l'accompagnions ?

— Comme vous voulez madame mais l'adjudant-chef a dit que ce n'est pas nécessaire.

— Bon, je vous l'appelle. Valentin ?

— Oui Za ?

— Monsieur Lemoine veut te voir.

— Je descends.

« Il n'a pas été bien long pour me retrouver et porter plainte, l'animal » pensa Valentin, « il doit-être vraiment en colère ». Il sortit son petit sac à dos d'un placard, y fourra son smartphone, une clé USB, deux tirages photographiques sur papier, un autre papier plié en deux et descendit quatre à quatre l'escalier.

— Ah, bonjour brigadier Guimard, l'adjudant se trouve face à une enquête difficile et il a besoin de moi ? plaisanta-t-il.

— Il a rendez-vous avec un monsieur de la « Haute » et il veut que tu sois là, répondit sérieusement le brigadier.

— Bon, et bien allons-y. A tout à l'heure Za.

Dès leur arrivée, le brigadier Guimard introduisit Valentin dans le bureau de l'adjudant-chef. Face à celui-ci, à l'étroit sur une chaise, se

trouvait l'irascible nouveau propriétaire de la belle villa du bord du lac.

— Bonjour mon adjudant-chef, émit Valentin avec son plus franc sourire.

— Bonsoir Valentin. Je te présente monsieur Marceau Dubois de la Capelle mais peut-être vous connaissez-vous déjà ?

— Bonsoir monsieur, je m'appelle Valentin Valmont, compléta Valentin avec un autre sourire, un peu ironique cette fois.

— Monsieur Dubois de la Capelle a à se plaindre de toi et de tes amis, Valentin. Surtout de toi. Nous vous écoutons monsieur Dubois de la Capelle.

— Et bien monsieur le... cet individu non seulement s'est rendu coupable de violation de propriété privée, de ma propriété, mais aussi d'insultes à mon égard ainsi qu'au reste de ma famille. Il s'est également amusé avec ses amis à projeter massivement de l'eau du lac sur ma personne.

— Valentin ?

— Rien de tout ceci n'est vrai, mon adjudant-chef.

— Hum, bon, oui... nous allons devoir procéder par ordre. Monsieur Marceau Dubois de la Capelle t'accuse de violation de propriété privée en l'occurrence d'un ponton sis sur le lac face à son domicile, est-ce exact ?

— Tout à fait exact en ce qui concerne ma présence et celle de mes amis sur ce ponton.

— Ce ponton est-il marqué « privé » Valentin ?

— Absolument et plutôt deux fois qu'une !

— Vous voyez monsieur le..., il reconnaît les faits.

— L'accès à ce ponton est-il barré par un portail ou une chaîne ?

— Il y a bien une chaîne rouillée mais elle est inopérante puisqu'elle n'a pas de second point d'attache. Elle pend à un piquet qui porte aussi la pancarte « ponton privé ». Tenez voici une photo que j'ai prise hier matin, compléta-t-il en tendant une épreuve d'imprimante à jet d'encre, elle montre bien les deux inscriptions, le ponton ainsi qu'une bouée jaune que Anne-Sophie, la fille de monsieur, a affirmé leur appartenir.

— Est-ce bien votre ponton monsieur ?

— Absolument, mon ponton et ma bouée d'amarrage.

— C'est que c'est très ennuyeux monsieur Dubois de la Capelle, voyez-vous, ces indications « privé » ainsi que la présence de cette bouée ne sont pas légales, nouvelle réglementation du 7 juin deux mille seize.

— Comment pas légales ?

— Vous l'ignoriez ?

— Tout à fait !

— Seul un panneau blanc de dix-sept centimètres sur onze, portant les mentions « AOT numéro tant, usage privatif » vissé au sol au début du ponton est autorisé. Sachez aussi que cette autorisation n'est pas restrictive : sauf motif professionnel ou de sécurité, vous ne pouvez pas interdire l'accès du public au ponton. J'ajoute que cette bouée de mouillage devra être retirée dans les plus brefs délais au profit d'une de forme et de couleur réglementaires dûment enregistrée en AOT, si toutefois cette autorisation est accordée.

— C'est à dire que je viens seulement de prendre possession de ma nouvelle villa et du ponton qui va avec, vous comprenez.

— Le ponton étant sur le domaine public, il appartient au domaine public. Il peut et doit être démonté sur simple décision administrative. Donc ces jeunes gens étaient parfaitement dans leur droit en occupant temporairement ce ponton dans un but de baignade puisqu'il n'y a aucune interdiction légale à ce sujet à cet endroit-là.

— Admettons que je n'étais pas au courant des dernières modalités de cette loi sur le domaine public, il n'en reste pas moins que ces jeunes nous ont insultés, moi et ma famille.

— Est-ce vrai Valentin ?

— Absolument pas. Hier quand j'ai vu le fils de monsieur, Charles-Henri je crois, je l'ai invité à nager avec moi, il m'a traité d'ahuri et de complètement bouché. De même, ce matin, la fille de monsieur, heu Anne-Sophie a été conviée par mes amis et moi à nager avec nous, elle m'a traité de gogol. Quant à moi, je n'ai usé d'aucun mot grossier ou ordurier à l'encontre de qui que ce soit.

— Vous persistez monsieur ? questionna l'adjudant-chef.

— Parfaitement, ils m'ont traité de vieux con, de nouveau riche, d'égoïste, de bibendum et de raciste anti jeune.

— Valentin ?

— Tout est faux !

— J'espère adjudant que vous n'allez pas comparer ma parole avec celle de ce...

— Adjudant-chef ! De ce quoi ?

— De ce... jeune homme. Dommage que ma famille ne puisse témoigner, elle était trop loin pour entendre.

— Et toi Valentin ?

— Mes copains et copines peuvent témoigner ! Tenez, je vous en ai fait la liste avec adresses et numéros de téléphone, dit-il en tendant un papier plié en deux à l'adjudant-chef. Ceci dit la famille de monsieur était bien présente sur ce ponton. Regardez plutôt, voici une photo de mes copines sur le ponton. Sur ce tirage on voit parfaitement la famille de monsieur. Elle était bien présente pour tenter de nous faire partir.

— Ça ne change rien au fait que tu m'as insulté, petit menteur, tous des menteurs...

— Attention à ce que vous allez déclarer, monsieur Dubois de la Capelle, vous parlez devant un représentant de l'ordre !

— Mon adjudant-chef ?

— Tu as quelque chose à ajouter Valentin ?

— Oui. Ce matin après avoir pris la photo que je viens de vous montrer, en rangeant l'appareil dans mon sac, j'ai accidentellement activé l'application dictaphone et l'appareil a enregistré toute la conversation. Voici mon smartphone pour vérifier, mon adjudant-chef. Comme les paroles sont difficilement audibles, j'ai repiqué toute la conversation sur le PC de mon grand-père et à l'aide d'un logiciel de traitement du son, j'ai pu normaliser l'intensité sonore. Voici une clé USB sur laquelle j'ai recopié cette conversation, audible cette fois. Elle est au format .mp3, n'importe quel lecteur moderne peut la diffuser.

— Fort bien, écoutons cela ensemble, dit l'adjudant-chef Lemoine en introduisant la clé dans un port de son ordinateur.

Au fur et à mesure que se déroulait la conversation enregistrée, l'homme remuait sur son siège, son visage virait au rouge, ses mains s'agitaient, ses lèvres se pinçaient.

— Reconnaissez-vous cet enregistrement comme authentique, monsieur Dubois de la Capelle ? questionna l'adjudant-chef à la fin de la diffusion.

— Cet enregistrement est un faux grossier, jamais je n'ai dit ceci. Ce... jeune est un faussaire, un manipulateur doué certes mais un fieffé menteur.

— Attention à ce que vous dites, monsieur, vous venez encore d'accuser et d'insulter ce jeune homme. Le laboratoire de la gendarmerie a des experts capables de vérifier et certifier la véracité et la sincérité du contenu de cette

clé USB par comparaison avec le contenu du smartphone, appareil qu'il est possible de localiser a posteriori. Persistez-vous dans vos accusations ?

— Si même la gendarmerie se met du côté des voyous, je préfère partir. Vous entendrez parler de moi, adjudant !

— Adjudant-chef. Veuillez rester ici, monsieur, tonna Lemoine, reprenez votre siège et reprenez-vous. Je vous accuse de méconnaissance de la loi, que ce jeune homme vous a pourtant patiemment expliquée, d'occupation abusive du domaine public, de tentative d'abus de pouvoir, d'intimidation et insultes et de déclarations mensongères à un représentant de l'ordre. Les tuteurs légaux de ce jeune homme sont en droit de porter plainte contre vous. Que décidez-vous ?

L'homme jeta un regard mauvais à Valentin mais ne répondit rien.

— Alors ? insista Lemoine.

— Cette histoire va vous coûter très cher ! siffla l'homme acculé, je dispose de nombreux appuis haut placés.

— Vous désirez que j'ajoute à vos mensonges une tentative d'intimidation à l'encontre des forces de l'ordre ?

— ...

— OK, je prends donc votre silence comme un aveu. Nous allons tout reprendre au départ et établir un procès-verbal de vos déclarations. Guimard ! cria-t-il, venez taper un PV.

« En conclusion,

... je reconnais que les jeunes baigneurs n'avaient pas à être chassés du ponton...

... je reconnais que le jeune Valentin Valmont m'avait informé des dernières dispositions réglementaires concernant l'usage public des pontons et leur marquage obligatoire...

... je reconnais n'avoir aucunement été insulté par aucun membre de l'équipe de jeunes...

... je m'engage à me mettre en conformité avec les règlements et à laisser le libre accès à ce ponton...

... je présente mes excuses à monsieur Valentin Valmont et à ses amis... »

Monsieur Marceau Dubois de la Capelle, veuillez relire et signer cet exemplaire du procès-verbal pour nos archives. Bien, voici le vôtre et voici le tien Valentin. As-tu quelque chose à ajouter ?

Valentin se leva, vint se placer devant l'homme maté et confus, le regarda droit dans les yeux et déclara après un silence :

— Mon grand-père m'a dit qu'en France, le temps des privilèges est terminé depuis la nuit du quatre août 1789, vous ne le saviez pas ?

— C'est tout Valentin ? Vous pouvez disposer, monsieur, dit l'adjudant-chef Lemoine en hochant la tête. Reste un instant Valentin.

— Oui mon adjudant-chef ? fit Valentin avec un sourire complice dès que l'homme fut sorti.

— J'ai comme l'impression que tu as encore tout bien anticipé dans cette affaire. Dictaphone déclenché accidentellement, hein ? J'ai apprécié à sa juste valeur ta façon de laisser s'enfermer Monsieur Marceau Dubois de la Capelle pour mieux lui sortir tes preuves sous le nez immédiatement après.

— Mon grand-père dit toujours : « diriger, c'est prévoir » et je crois toujours ce qu'il me dit. Je me suis mis à la place de cet homme qui n'a pas l'habitude qu'on lui résiste et j'ai essayé de prévoir ses réactions. Il y a cependant encore une question que je me pose, comment a-t-il fait pour découvrir mon nom aussi rapidement ? Il ne connaissait que mon prénom comme vous avez pu l'entendre dans l'enregistrement.

— Il a dû envoyer quelqu'un se renseigner à l'état civil à la mairie. Des Valentin de ton âge, il n'y en a qu'un dans le village.

— Merci mon adjudant-chef d'avoir été juste avec moi, c'est rare que l'on croie les déclarations d'un jeune opposé à un adulte.

— La gendarmerie est un auxiliaire de la justice. À propos, il y a eu quatre mises en examen dans l'affaire de Châtel Morgins : le moniteur, son correspondant et deux complices. J'ajoute que l'enquête est toujours en cours et qu'on prévoit d'autres placements en garde à vue.

— Super ! N'oubliez pas que tout le mérite en revient au flair de Boub... à Pascal Boulot et à Eva Lacourt.

— Et bien sûr, toi et Florian, ton copain sportif, vous n'y êtes pour rien ?

CHAPITRE 11

LE COUSIN

— Oh Gilles, que je suis heureux de te voir ! Entre mon vieux, comment vas-tu ?

— Salut Val, personnellement aussi bien que possible et toi ?

— Impeccable !

— Tu es prêt à affronter la rentrée ?

— Oh tu sais, école ou vacances, j’essaie d’être bien quelle que soit l’époque, mais dis-moi, j’ai senti comme une restriction, tu as dit que tu allais bien « personnellement », qu’est-ce qui ne va pas et qui te touche de près ?

— Toujours aussi pointu dans tes déductions Val, ce qui ne va pas, c’est Lucie.

— Elle est malade ?

— Non, pas elle mais son cousin.

— Je ne le connais pas...

— Moi non plus mais elle est inquiète pour lui. Elle est devenue triste, elle a perdu le moral et sa confiance.

— Elle est chez elle ?

— Oui, elle est rentrée.

— Allons la voir, je sors mon VTT du garage.

— Oh Lucie, bonjour ma belle. Dis donc tu as réussi à bronzer ! Nous t’emmenons faire un tour au lac en vélo, ça te dit ?

— Bonjour Valentin, oui je veux bien, cela me changera peut-être les idées. Tout en roulant sur les chemins et petites routes menant au lac, les trois ados échangeaient les nouvelles.

— Tu as passé de bonnes vacances Val ? Qu’est-ce que tu as fait ?

— Vacances variées. J’ai commencé par passer trois semaines en hiver.

— Tu te moques de nous, intervint Lucie décontenancée.

— Australie, hémisphère sud, saisons inversées, là-bas c’est l’hiver, j’ai même fait du ski ! Heureusement qu’à mon retour j’ai pu faire un peu de

montagne avec Flo et sa famille et de la natation au lac avec Olive, Quentin, Pauline et Amandine.

— Ils vont bien eux ? demanda poliment Lucie.

— Absolument, Eva et Bouboule aussi. J'ai reçu une lettre de Margot qui devrait être rentrée maintenant. Elle va bien également et vous fait la bise à tous.

— Regardez, le lac est agité ce matin, c'est le vent du sud, commenta Gilles en arrivant au bord de l'eau à l'embouchure du torrent. Asseyons-nous sur ce banc, nous serons mieux pour discuter.

— Et toi, Lucie, qu'as-tu fait pendant tes vacances ?

— Ma mère n'a pu prendre que quinze jours, comme chaque année nous sommes allées dans la famille, chez le frère de ma mère en Haute-Marne.

— C'est bien comme coin ? s'enquit Gilles un peu sceptique.

— C'est vallonné, il y a un canal pas loin, des champs, de la forêt, mais ce n'était pas drôle.

— Tu n'avais pas de copains là-bas ? demanda Valentin.

— J'ai mon cousin...

Lucie interrompit sa réponse, son visage se décomposa, ses yeux se mouillèrent de larmes contenues...

— C'est le soleil de face qui te gêne, Lucie, changeons de place.

Lucie secoua la tête et les larmes se mirent à couler.

— Qu'est-ce qui se passe, Lucie ? Pourquoi es-tu si triste ? Souris un peu ! Tu donnerais le bourdon aux cloches de l'église ! tenta de distraire Valentin.

— C'est... c'est mon cousin de là-bas, il va mou... mourir, bredouilla-t-elle, désespérée.

— Comment ça ? Explique-moi tout bien calmement. Il y a sûrement de l'espoir Lucie, il y a toujours de l'espoir.

Les deux garçons assis de part et d'autre de la jeune fille posèrent chacun un bras consolateur sur ses épaules.

— Explique-nous tout ce que tu sais ma Lucie, je suis sûr que Valentin va trouver une idée.

— Tous les ans, nous allons passer quelques jours avec eux. Le frère de ma mère travaille dans une ferme. Le fils du frère de ma mère, mon cousin, a un an de moins que moi mais nous jouons bien tous les deux. Cette année, mon cousin, Arthur il s'appelle, était malade. Il ne quitte plus sa chambre, il

est toujours fatigué, la lumière lui fait mal aux yeux, il est obligé de porter tout le temps des lunettes de soleil, ses jambes ont du mal à le porter.

— Il a vu un médecin ?

— Plusieurs. Il a passé des tas de radios, un scanner, un IMR non, une IRM. Ses parents ont reçu les résultats il y a quinze jours.

— Alors ? dirent en même temps Gilles et Valentin.

— Il a une tumeur au cerveau.

— D'accord, c'est grave mais ça s'opère, non ? tenta Gilles.

— Sa tumeur est située dans une glande, juste sous le cerveau en fait et les médecins disent qu'on ne peut pas opérer, c'est trop risqué, et si on n'opère pas, Arthur est perdu. Je ne veux pas qu'il meure...

Trop de douleur morale, trop de tentatives de se contenir, Lucie ne tint plus, des sanglots la secouèrent, les larmes coulèrent en abondance. Navrés, les deux garçons ne savaient quelle attitude adopter. Valentin réfléchissait intensément. Soudain il se décida :

— Lucie, comment est-ce que je peux contacter ta mère, elle travaille ?

— Elle travaille l'après-midi en ce moment, elle est chez nous à cette heure-ci.

— Dis-moi son numéro, si tu veux bien.

— 045068xxxx.

Valentin quitta le banc, s'éloigna d'une dizaine de mètres et composa le numéro indiqué.

— Bonjour madame Roche, c'est Valentin Valmont, je ne vous dérange pas ? Oui, rapidement, Lucie nous a parlé de son cousin de Haute Marne, oui, Arthur. Pouvez-vous me dire...

Valentin coupa la communication et revint vers ses amis, il avait l'air soucieux, grave mais déterminé.

— Bon, Lucie, ton cousin Arthur a en effet une tumeur qui se situe près d'une glande dont je n'ai pas retenu le nom et qui se trouve à la base de son cerveau. En France, aucun chirurgien ne veut prendre le risque d'opérer mais tout n'est pas perdu. Il y a un professeur dans le monde qui accepte d'opérer ce genre de tumeur, il n'y en a qu'un en fait, il opère dans un hôpital de New York aux États-Unis. L'opération est risquée mais c'est sa seule chance, donc il faut la tenter. Problème principal : le prix.

La sécu française rembourse le prix d'une opération similaire en France et c'est tout. Ta mère m'a dit aussi qu'il manquerait encore quatre mille dollars rien que pour l'opération plus le séjour et le voyage pour deux personnes car Arthur ne peut pas y aller tout seul bien entendu. Ses parents vont trouver l'argent complémentaire pour l'opération mais il manque toujours un peu plus de deux mille euros pour le voyage et le logement.

— On pourrait refaire ce qu'on a fait pour le père de Margot, non ?

— L'opération est urgente, nous n'avons pas le temps de tout relancer.

— Nous pouvons faire appel à nos parents et à leurs amis, du moins à ceux qui peuvent donner.

— Bien sûr, il faut le faire. À supposer qu'ils se montrent tous très généreux, disons que nous pouvons récupérer mille euros mais ce sera un maximum et nous serons encore loin du compte. Réfléchissons chacun de notre côté et essayons de réunir tous les copains, disons demain ici à onze heures.

— D'accord Val. Ça te convient Lucie ?

Incapable de parler tant sa gorge était nouée, Lucie hocha la tête puis se cacha le visage dans les mains pour éviter de montrer ses larmes de reconnaissance.

Quand Valentin ouvrit les volets de sa chambre le lendemain matin, le ciel était plombé. Le sol, luisant d'humidité, constellé de flaques d'eau indiquaient que le temps s'était dégradé pendant la nuit. Une bourrasque agita les rameaux pendants du saule du jardin et la pluie reprit, poussée à l'horizontale par le vent.

Valentin enfila bermuda et tee-shirt et descendit dans la cuisine où ses grands-parents étaient attablés devant leurs bols.

— Bonjour Za, bonjour Yanco, dit-il en claquant des bises sonores sur leurs joues.

— Bonjour Valentin, qu'est-ce que tu veux prendre, des tartines ou des graines moulues dans du lait de riz aux amandes ?

— Des graines, ce sera très bien. Vous pensez qu'il va pleuvoir toute la matinée ?

— La météo a prévu des averses orageuses toute la journée, répondit son grand-père, mais averses veut dire aussi accalmies.

— C'est embêtant, j'ai donné rendez-vous à mes copains au bord du lac.

— J'ai grand peur que vous soyez obligés de remettre votre séance de natation à demain.

— Ce n'était pas pour nager mais pour discuter.

— Vous voulez parler de la rentrée ?

— Non, de quelque chose beaucoup plus grave et sérieux.

— Qu'est-ce qu'il y a de plus sérieux que la rentrée à votre âge et à cette époque de l'année ?

— Une question de vie ou de mort et d'argent.

— Tu m'inquiètes Valentin, continua sa grand-mère, ce n'est pas encore cette histoire de drogue, il ne va rien vous arriver, n'est-ce pas ?

— Non, Za, je vais tout vous expliquer, vous connaissez Lucie ?

Et Valentin raconta tout par le détail à ses grands-parents.

— Voilà pourquoi nous voulons discuter tous ensemble et trouver des idées pour récolter de l'argent très rapidement.

— Dis à tes amis qu'on est prêt à donner cent euros. Pour ta réunion, je mets le garage à votre disposition, je vais sortir la voiture, tu n'auras qu'à installer les bancs.

— Merci Yanco, merci Za, je préviens Gilles tout de suite.

Valentin remonta rapidement dans sa chambre, débrancha son smartphone du chargeur et tapa à l'intention de son fidèle lieutenant : *RV 11h chez moi, préviens tous ceux que tu peux.*

A onze heures, ils étaient tous là.

— Florian, tu es rentré ! Tu as pu venir ? C'est formidable ! Et toi aussi Margot ! Bonjour vous tous. Bon, je vais laisser tout de suite la parole à Gilles qui va vous expliquer ce que nous voulons et ce que nous voulons, c'est que vous nous aidiez à faire un miracle. A toi Gilles, raconte.

— ... voilà l'affaire, nous attendons vos idées.

— On pourrait reprendre le lavage des voitures, suggéra Florian.

— Avec la flotte qui tombe dehors, c'est mal barré, commenta Olivier.

— Le lavage des tombes aussi, compléta Eva, mais dans notre cas ce n'est pas vraiment indiqué ajouta-t-elle en voyant le visage de Lucie se décomposer.

— Chacun peut prendre un peu dans sa tirelire, proposa Pauline, selon ses moyens bien sûr, compléta-t-elle en pensant à Margot.

— On explique tout à nos parents et on leur demande de participer, également selon leurs moyens, dit Olivier en souriant à Margot.

— Nous pouvons aussi relancer nos contacts facebook.

— Tu as raison Florian mais il faudra bien expliquer les choses car on les a déjà sollicités, commenta Mathilde.

— On les a quoi ?

— Tapés ! traduisit Quentin.

— Ah, oui, bien sûr.

— Vous devez tous savoir que c'est extrêmement urgent. L'idéal serait que Arthur puisse partir pour les US dans les quinze jours qui viennent. D'après mon estimation, il va manquer un peu plus de mille euros, expliqua Valentin.

— Mille euros ! s'exclama Mathilde.

— Oui, je sais, c'est beaucoup d'argent. Il faut absolument que nous les récoltions !

— J'ai trouvé ! continua Mathilde. Il faut que nous nous présentions pour jouer.

— Jouer au loto, au tac au tac, au bingo ? Les mineurs n'ont pas le droit de jouer aux jeux d'argent, tu le sais bien.

— Non Quentin, au jeu des mille euros ! Tu ne connais pas ?

— Heu, si je crois. Quand je vais manger chez mes grands-parents, ils écoutent l'émission pendant le repas, mais c'est pour les grands.

— Pas seulement, intervint Amandine, il y a une émission spéciale « jeunes » le mercredi.

— Attendez un peu, tempéra Gilles, il faut d'abord savoir où et quand ça a lieu.

— Justement, Mathilde a raison, les prochains enregistrements vont avoir lieu en Haute-Savoie, tout près d'ici, en rodant sur mon VTT, j'ai vu ça sur le panneau d'affichage lumineux du village d'à côté, affirma Bouboule.

— Comment fait-on pour se présenter ? questionna Pauline.

— Je crois qu'il suffit d'aller dans la salle où l'enregistrement doit avoir lieu.

— C'est quand l'enregistrement ? demanda Eva.

— Je crois que c'est le vingt-sept donc le mercredi qui vient, compléta Bouboule. Tu es bien silencieux Val ? Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je réfléchissais, je pense que même si nous n'avons pas beaucoup de chances d'être sélectionnés, il faut tenter le coup.

— Qui va-t-on présenter ? s'inquiéta Margot.

— Je pense que c'est tout trouvé ! s'exclama Bouboule.

— Du calme Pascal, je te vois venir. Ce jeu, je l'ai entendu une fois ou deux, je sais qu'il y a deux candidats sélectionnés, deux candidats qui ne se connaissent pas forcément. À supposer que l'un d'entre nous soit sélectionné, qu'il réussisse à aller au bout, il devrait partager ces mille euros. Comment sont choisis les candidats, quelqu'un le sait

— Je crois que l'animateur pose des questions au public directement et ceux qui répondent le mieux sont pris pour la finale, expliqua Mathilde. Et après une nouvelle série de questions, l'animateur ne garde que les deux meilleurs.

— Vous vous rendez compte de la difficulté ? lança Valentin.

— Je ne t'ai jamais vu aussi défaitiste, critiqua Gilles.

— Je ne pense pas être défaitiste, j'essaie simplement réfléchir à la façon de faire pour augmenter nos chances de succès : il faut que nous allions tous à la sélection, pour laisser moins de chances aux autres candidats. Il faut que ce soit deux d'entre nous qui arrivent en finale.

— Les deux meilleurs, c'est Mathilde et toi ! s'obstina Bouboule.

— Personnellement, j'ai des lacunes en musique et en histoire du sport, avoua Valentin.

— Moi, c'est en math et un peu en SVT, continua Mathilde.

— Donc vous vous complétez, raisonna Olivier.

— Oui si nous sommes sélectionnés tous les deux, reprit Valentin pensif. Attendez, il faut savoir exactement comment se passent ces sélections. Je vais chercher ma tablette, continuez à réfléchir.

— Il faudrait pouvoir leur souffler les réponses qu'ils ne savent pas, émit Gilles pendant la courte absence de Valentin.

— Voilà, je lance le moteur de recherche annonça Valentin de retour, je tape : *sélection jeu des 1000 euros principe* voyons... je prends la troisième suggestion : *J'ai testé pour vous le jeu des 1000 euros*. Bon, j'essaie de vous résumer... nani nana... les volontaires sont appelés sur scène... Ils sont placés face au public par l'animateur et le réalisateur... L'animateur pose des questions ... C'est le premier qui répond en levant la main qui gagne...

Cinq ou six personnes sont sélectionnées pour la deuxième partie... La sélection des deux finalistes se fait selon le même principe.

C'est bien ce qu'avait dit Mathilde, donc je maintiens, il faut que nous y allions tous et pas de timidité, n'est-ce pas les filles ? La première partie est apparemment surtout une épreuve de rapidité, dès qu'une question sera posée par l'animateur, n'hésitez pas à balancer une réponse à voix haute en levant la main, même si c'est une bêtise. Cela pourra nous donner le temps à Mathilde et moi de trouver la bonne solution car nous aurons aussi levé la main. Si plusieurs d'entre nous sont sélectionnés pour la deuxième partie, c'est tant mieux, cela fera autant d'autres qui ne le seront pas. Votre avis ?

— Question tactique, ça me paraît tout bien, déclara Quentin, l'enregistrement du jeu a lieu le vingt-sept, quelqu'un sait à quelle heure ?

— J'ai la réponse sur ma tablette, répondit Valentin, à dix-huit heures trente dans la salle des fêtes. C'est dans deux jours ! Pour ceux qui ont accès à internet, je recommande de visionner les vidéos d'émissions enregistrées, comme ça nous serons moins intimidés le jour J, donc nous aurons le cerveau plus libre. Rendez-vous à la salle des fêtes à six heures un quart et gonflés à bloc ! C'est pour une bonne cause les amis !

CHAPITRE 12

LE JOUR J

Il était six heures vingt-cinq ce mercredi vingt-neuf août, les spectateurs du jeu étaient entrés dans la salle des fêtes. Devant la porte, les amis étaient tous là... sauf Valentin. Gilles trépignait, Olivier sortait son smartphone toutes les dix secondes pour vérifier l'heure, Lucie rongea ses ongles, Bouboule entra dans la salle pour en ressortir presque aussitôt, Olivier répétait « ça ne lui ressemble pourtant pas d'être en retard », Mathilde était soucieuse, Florian s'énervait : « Bon sang mais qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il fait ? »

— Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Amandine.

— Il faut faire le jeu quand même ! appuya la pourtant timide Eva.

— D'accord, tentons le coup, acquiesça Quentin.

— Bon, entrons, c'est la demie, ça va commencer, se résolut à dire Gilles, navré de l'absence de son meilleur ami.

Le présentateur saluait les spectateurs.

— Bonjour à tous. Merci à la municipalité de nous accueillir dans cette magnifique salle des fêtes. Nous allons commencer les enregistrements par le spécial jeunes, je vais demander à tous les volontaires collégiens ou lycéens de monter sur scène.

— On y va tous ordonna Florian, allez !

— Très bien, par ici, voilà, mettez-vous sur une seule ligne.

Une vingtaine de jeunes de douze à dix-sept ans dont nos onze amis s'alignèrent sur la grande estrade.

— C'est parfait. Plus de candidats ?

La porte d'entrée de la salle s'ouvrit à la volée et une voix cria : « Si !... Moi... je suis... volontaire ! »

— Il était temps jeune homme, vous avez raté le bateau ?

— Problème... de... bicyclette, haleta Valentin le front emperlé de sueur.

— Bien, pendant que notre jeune ami se remet, je vais poser une série de questions, la première ou le premier qui répond se qualifie pour le deuxième tour. Il y aura cinq qualifiés. Vous êtes prêts ? Première question : « Quelle est la capitale de l'Australie ? »

— Melbourne ! cria un grand. Camberra ! dit en même temps Valentin.

— Et bien jeune homme, dernier arrivé, premier qualifié ! La capitale de l'Australie est en effet non pas Sydney, non pas Melbourne mais Camberra. Venez vous placer ici près de notre réalisateur. Question suivante : quel est l'homme le plus rapide du monde ?

— Usain Bolt ! cria instantanément Florian.

— Bravo jeune homme, vous êtes également très rapide, allez rejoindre votre camarade et adversaire. Question littérature, de quelle fable de Jean de la Fontaine cette morale est-elle la conclusion : « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ».

Vous mademoiselle qui avez levé la main la première ?

— Le lièvre et la tortue, hasarda Pauline.

— Non, quelqu'un d'autre ?

— Le lion et le rat, répondit un grand garçon à lunettes.

— Bravo jeune homme. Allez vous placer là-bas. Question littérature encore ou plutôt poésie : de combien de vers se compose un sonnet ?

— Mathilde leva vivement la main mais une grande fille sans lever la sienne répondit rapidement « quatorze ! »

— Effectivement, un sonnet se compose de deux quatrains et de deux tercets soit au total quatorze vers. Vous êtes sélectionnée mademoiselle. Dernière question qualificative : zoologie.

Valentin pinça ses lèvres de dépit mais fit cependant signe à Mathilde de lever la main pendant que Florian croisait les doigts derrière son dos.

— Quel est le plus petit oiseau du monde ?

Mathilde leva instantanément un doigt pendant qu'une voix derrière son dos disait « colibri ! »

— C'est effectivement le colibri, plus précisément le colibri abeille. Mais la réponse est bonne. Mademoiselle, rejoignez les autres. Merci à tous les concurrents, je vous laisse regagner la salle pour laisser place à nos cinq qualifiés.

Pour ce deuxième tour, le principe reste le même. Les deux candidats qui fourniront la bonne réponse à l'une ou l'autre de ces deux questions seront sélectionnés pour le jeu des mille euros. Première question, elle est musicale, qui peut citer une œuvre du grand compositeur américain George Gershwin ?

— Rhapsody in blue ! répondit instantanément Mathilde.

— Rhapsody in blue, c'est parfait, mademoiselle, vous êtes notre première qualifiée. Qui va être votre équipier ou votre équipière pour la finale ? Question sportive.

Valentin tordit le nez, Florian mit une main devant sa bouche.

— Cette question est peut-être un peu difficile car elle concerne une époque où vous n'étiez pas nés. Quel est le dernier coureur français à avoir remporté le tour de France ?

— Hinaut, souffla Florian derrière sa main.

— Hinaut ! affirma le premier Valentin.

— Bernard, continua Florian pendant que l'animateur acquiesçait.

— Hinault, c'est effectivement lui, de son prénom ?

— Bernard.

— Bravo jeune homme. Et bien nous avons nos deux finalistes qui se prénomment ? questionna-t-il en tendant le micro :

— Mathilde.

— et ?

— Valentin.

— On les applaudit. Merci aux autres participants qui vont regagner leurs places. Mathilde et Valentin, venez tirer au sort vos questions pour la finale du jeu des mille euros spécial jeunes. Trois questions bleues, deux blanches et une rouge. Non, vous ne les regardez pas, vous les remettez à notre réalisateur. Nous allons bientôt commencer l'enregistrement, nos deux techniciens vont installer vos micros. Je vais d'abord présenter votre charmant village ensuite je vous poserai quelques questions personnelles puis nous passerons au jeu proprement dit. C'est parti !

— Chers amis, BONJOUR ! lança l'animateur en tendant son micro portable vers les spectateurs.

— BON-JOUR crièrent les spectateurs.

— Nous sommes aujourd'hui dans la commune de Ville Semnoz pour notre spécial jeunes. Ville Semnoz est une charmante cité de 4.163 habitants située au bord du lac, situation qui lui confère une évidente vocation touristique mais pas seulement. J'ai appris que dans votre cité se trouve une fabrique de cloches mondialement connue qui a déjà plus de 120.000 réalisations à son actif et parmi celles-ci on peut citer la plus grosse cloche de France, la « Savoyarde », un bourdon installé au campanile de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre à Paris. Ce bourdon, toujours un

des plus gros du monde, pèse 18.835 kg avec un battant de 850 kg. L'entreprise est connue aussi pour avoir fondu une réplique de la Liberty Bell pour chacun des états des USA et pour avoir fourni des carillons partout dans le monde. Place au jeu maintenant.

Nos deux candidats sont aujourd'hui Mathilde Marchand et Valentin Valmont. Mathilde, je commence par vous. Vous habitez Ville Semnoz ?

— Non mais tout près d'ici, à Saint Thomas du lac.

— Vous êtes collégienne, dans quelle classe ?

— En cinquième, je passe en quatrième à la rentrée.

— C'est pour très bientôt alors. Quelles sont vos matières préférées ?

— J'aime bien le français, l'histoire et la musique, mais surtout la musique.

— Vos professeurs sont bons ?

— Excellents !

— Vous avez un hobby ?

— Oui, le violon.

— C'est un excellent violon d'Ingres. Très bien, passons à votre équipier du jour. Valentin, vous êtes aussi collégien.

— Oui, dans le même collège que Mathilde.

— Donc vous vous connaissez ?

— Oui, nous sommes dans la même classe et nous sommes amis.

— Amis, amis ?

— Seulement bons amis.

— Il fallait le préciser. Et vos matières préférées ?

— J'aime bien tout mais en particulier les maths, l'anglais et la géographie.

— Un hobby aussi peut-être ?

— J'aime beaucoup prendre des photos, de fleurs en particulier.

— Bien, vous connaissez la règle du jeu, passons sans tarder à la première question. Question bleue : donnez la bonne orthographe au pluriel des mots clou, chou, fou, sou, pou. Qui répond, Mathilde ?

— Clou-s, chou-x, fou-s, sou-s, pou-x.

— C'est parfait, deuxième question bleue : dans la basse-cour, le canard cancan (à mon avis surtout la cane d'ailleurs) le dindon glousse ou glougloute, mais que fait le coq ?

— Il caquette ? dit Valentin.

— Non.

— Il crie ?

— Non plus.

— Il chante ? proposa Mathilde.

— Le coq... chante ! dit le présentateur en tendant son micro vers les applaudissements du public. Troisième question bleue : comment appelle-t-on un instrument destiné à émettre un son imitant un chant d'oiseau ou un cri d'animal dans le but de l'attirer ? Vous pouvez discuter entre vous, vous avez trente secondes.

Mathilde et Valentin se concertèrent quelques instants, visiblement perplexes.

— Vous pouvez proposer autant de réponses que vous le souhaitez, aida le présentateur.

— Un sifflet, hasarda Mathilde.

— Non, pas un sifflet, mais ça y ressemble. Proposez n'hésitez pas.

— Un leurre, tenta Valentin.

— D'une certaine façon c'est un leurre pas ce n'est pas la réponse demandée.

— Ding dang dong, sonna le métallophone du réalisateur.

— Nous vous reposerons la question tout à l'heure. Question blanche maintenant, un peu plus difficile. C'est une question d'histoire. Quel est ce fameux empereur dont on disait que sur son empire, le soleil ne se couchait jamais ?

— Charles premier roi d'Espagne ou Charles cinq empereur germanique plus connu sous le nom de Charles Quint, répondit Valentin.

— Bravo, crièrent des voix juvéniles dans l'assistance.

— Charles Quint, c'est parfaitement exact. Pourquoi avez-vous ajouté roi d'Espagne ?

— C'est le même homme. Sans les conquêtes espagnoles en Amérique on n'aurait pas pu dire cela de lui.

— Bravo pour votre érudition jeune homme. Seconde question blanche : qu'est-ce qu'un flageolet quand il ne s'agit pas d'une variété de haricot ?

— C'est un instrument de musique, répondit instantanément Mathilde.

— Un flageolet est un instrument de... MUSIQUE ! lança l'animateur en tendant son micro vers la salle. Pouvez-vous nous en dire plus Mathilde ?

— Oui, c'est un instrument à vent qui ressemble à une petite flûte.

— Tout est dit ! Et bien maintenant, question rouge. Le hanneton commun, le lucane, le scarabée rhinocéros européen, la cétoine dorée et la coccinelle à sept points sont des insectes coléoptères de nos régions, cet auditeur vous

demande de les classer par ordre de taille du plus grand au plus petit.
Discutez entre vous.

— Je suis sûr que le plus grand est le lucane ou cerf-volant, dit Mathilde.

— Le nom de rhinocéros évoque un gros animal, je le mettrais ensuite, raisonna Valentin. La coccinelle est le plus petit, c'est sûr.

— La cétoine des rosiers est plus petite que le hanneton, j'en ai déjà vu, ajouta Mathilde.

— Qui veut répondre ? Valentin ? Mathilde ? C'est Valentin qui répond et qui nous dit ?

— Lucane, rhinocéros, hanneton, cétoine et coccinelle.

— C'est... EXACT ! confirma le présentateur au milieu des applaudissements. Il nous reste une question sans réponse, je vous la repose immédiatement, une seule proposition : cet auditeur vous demande : comment appelle-t-on un instrument destiné à émettre un son imitant un chant d'oiseau ou un cri d'animal dans le but de l'attirer ? Quinze secondes pour proposer une seule réponse.

Ding, ding, ding, ding... le métallophone égrena inexorablement les secondes.

— Une réponse peut-être ?

— Un appât ?

— Vous avez mal entendu, rit le présentateur, dans la salle, quelqu'un connaît la réponse ? Vous jeune homme ? Votre prénom ?

— Steve.

— Votre réponse, Steve ?

— Un appeau.

— Bravo, c'est en effet un appeau. Vous avez gagné un tee-shirt pour cette bonne réponse et notre auditeur recevra un chèque de quinze euros. Valentin, Mathilde, vous avez gagné 135 euros voulez-vous continuer ?

— Ban-co, ban-co, ban-co, scanda l'assistance.

— Banco, dirent en même temps Mathilde et Valentin.

— Mais auparavant vous devez répondre à cette question rattrapage.

Écoutez cet extrait musical...

Mes chers parents je pars

Je vous aime mais je pars

Vous n'aurez plus d'enfant

Ce soir

*Je ne m'enfuis pas je vole
Comprenez bien je vole
Sans fumée sans alcool
Je vole, je vole*

— Quelle est l'interprète cette chanson, s'agit-il de Louane, de Tal ou de Jennifer ?

— Louane, répondit sans hésiter Mathilde sans consulter Valentin.

Avant l'acquiescement du présentateur, le public se mit à applaudir.

— Bonne réponse, il s'agit en effet de la magnifique interprétation de Louane dans le film « la famille Bélier ». Vous avez accès à la question « banco » que voici : qu'est-ce qu'une timbale quand il ne s'agit pas d'un gobelet ou d'une préparation culinaire ? Vous disposez d'une minute, vous pouvez discuter entre vous.

— Je n'en sais strictement rien, se désola Valentin.

— Moi je crois qu'il s'agit d'une sorte de tambour dans un orchestre. Un tambour qui donne une note qu'on peut modifier

— Je ne peux pas t'aider Mathilde, il faut que tu prennes le risque.

— La minute est presque écoulée, votre réponse ? Mathilde encore ?

— Dans un orchestre, une timbale est un instrument à percussions qui ressemble à un gros tambour mais qui donne une note. On peut modifier la note en réglant la tension de la peau.

— EXCELLENTE RÉPONSE ! Vous avez gagné les cinq cents euros du banco. Voulez-vous en rester là et partir avec ces cinq cents euros ou tout remettre en jeu et tenter le :

— Su-per, Su-per, Su-per, scanda l'assistance.

— Que décidez-vous ?

— Super, dirent en même temps Mathilde et Valentin.

— Belle unanimité, voici la question super banco, une minute de réflexion, une seule réponse. Un terrain agricole à la forme d'un triangle rectangle, les deux plus petits côtés mesurent respectivement 300 et 400 mètres, combien mesure le troisième côté ? Question difficile pour des élèves de cinquième, prenez votre temps.

— Cinq cents mètres, répondit immédiatement Valentin.

— Vous êtes sûr de votre réponse ?

— Absolument.

— La bonne réponse était... Cinq cents mètres ! Super banco GAGNÉ ! On les applaudit ! Ne pleurez pas mademoiselle, vous allez vous partager mille euros.

« Non » fit Mathilde de la tête.

— Comment non, vous n'allez pas partager ? Pouvez-vous m'expliquer ce mystère ?

— Cet argent n'est pas pour nous, expliqua Valentin, mais pour un garçon qui doit absolument se faire opérer aux États Unis. Il va servir à financer le voyage pour lui et sa maman qui va l'accompagner.

— Que voici une action généreuse comme on aimerait en voir plus souvent. Je demande une ovation pour cette générosité rare. Encore bravo et merci Mathilde et Valentin.

Quand les enregistrements furent terminés, quand toute l'équipe d'amis fut dehors, Lucie sauta contre Valentin en pleurant de joie et de reconnaissance puis étreignit Mathilde avec la même ferveur.

— Merci pour Arthur, merci pour moi, vous avez été formidables tous les deux.

— Tu nous as bien fait peur, Val, on a cru que tu ne viendrais pas, que s'est-il passé ? demanda Gilles.

— Au moment où j'allais partir, il était six heures passées, je me suis aperçu que mon VTT était à plat de la roue arrière, j'ai essayé de le regonfler mais ça ne tenait pas, pas le temps de réparer et mes grands-parents n'étaient pas là ! Je suis venu en courant, je crois que j'ai battu mon record sur cinq mille mètres, expliqua Valentin.

— Dites donc, ça a été juste pour les qualifs, hein ? J'ai cru que Mathilde n'allait pas passer, commenta Florian.

— Quand il a posé la question sur le sonnet, j'ai immédiatement levé la main, mais c'est la grande qui a répondu avant moi.

— Quand il a dit que la dernière question des qualifications était sur la zoologie, j'ai eu peur pour toi, avoua Olivier.

— J'ai levé la main, j'ai bougé les lèvres, mais ce n'est pas moi qui a répondu.

— Ben ça alors, s'étonna Amandine, c'était qui ?

— C'était moi, j'étais derrière Mathilde, avoua Lucie. Mathilde avait dit qu'elle avait des faiblesses en SVT et moi j'aime ça. Je voulais simplement

lui souffler mais j'ai eu peur que quelqu'un d'autre soit plus rapide alors j'ai crié la réponse. Le présentateur n'a vu que Mathilde qui avait la main levée.

— Tu as donc bien participé au gain de cet argent pour ton cousin, bravo Lucie, félicita Gilles aussitôt remercié par un sourire radieux.

— Comment tu as fait Val pour trouver si rapidement la réponse à la question super banco ? demanda Pauline.

— C'était trop facile : trois, quatre, cinq ! C'est un truc des anciens maçons pour faire un triangle rectangle donc obtenir un angle droit, j'ai lu ça quelque part. La question donnait trois-cents, quatre-cents et l'angle droit donc la réponse était forcément cinq multiplié par cent.

— Comprend pas bien, dit Pauline avec une moue, mais l'essentiel est que vous ayez gagné. On est tous fiers de vous.

— Merci aussi Flo pour ton coup de main à propos du dernier vainqueur français du tour de France.

— Il fallait absolument que tu te qualifies, non ? Alors je me suis sacrifié, répondit Florian avec un large sourire qui démentait absolument l'idée de sacrifice.

— J'ai fait plein de photos de vous sur l'estrade, dit Bouboule en agitant son smartphone, je vous montrerai ça.

— Je propose qu'on aille tous chez Lucie et qu'on remette le chèque pour Arthur à sa maman, proposa Gilles, d'accord tout le monde ?

— Hé, ho, je suis à pied moi ! objecta Valentin.

— Prends mon VTC, je monte sur le porte bagage derrière toi, ça te rappellera quelque chose, sourit Pauline.

CHAPITRE 13

RENTRÉE

Florian aborda Valentin dès qu'ils furent sortis dans la vaste cour pour la première récréation de la journée et de l'année scolaire.

— Alors Val, ton impression sur la classe ?

— La première bonne nouvelle c'est que le principal ait tenu parole en inscrivant Margot en quatrième C et la seconde c'est que nous y soyons tous, donc à part la bande à Tony, tout est top.

— Oui, tu as vu comme Margot était rayonnante ce matin ? Regarde-la là-bas avec les copines et Olivier. Tu ne trouves pas qu'elle a embelli ?

— Elle était déjà plutôt jolie de figure mais son air revêché gâchait tout. Avec son sourire retrouvé et ses cheveux plus longs, elle est vraiment agréable à voir.

— Ce n'est pas Olivier qui va dire le contraire, non mais regarde-le, il la dévore des yeux !

— Il doit être amoureux.

— Je le crois aussi. Qu'est-ce que tu penses du nouveau ?

— Charles Henri Dubois de la Capelle ? Ouf, j'aurais dû mieux respirer avant, il faut prendre de l'élan pour dire son nom. Je n'en pense pas grand-chose. Où est-il ? Ah, oui, vers le deuxième peuplier, il est avec le Thénardier, Clébar, la grosse Morgane, et Romuald Michaud. On dirait qu'il a déjà choisi son camp.

— Es-tu au courant de l'affaire du ponton ?

— Oui, Quentin m'a raconté, il en rigolait encore. Vous ne vous êtes pas fait un ami.

— Effectivement, donc cela ne m'étonne pas qu'il fricote déjà avec la bande à Tony Thénard. Je vais d'urgence le mettre dans ma boîte à oublier.

— Oui, hum, pas si sûr qu'il te laisse faire, il vient de nous désigner du doigt, ils regardent tous vers nous.

— J'ai vu. Je me demande pourquoi ses parents l'ont inscrit dans notre petit collège. D'habitude les gens de la « haute » mettent plutôt leur progéniture dans de prestigieuses institutions privées.

— Peut-être qu'ils veulent faire « peuple ».

— Ouais. Allez viens Flo, je n'ai pas envie de gâcher ma journée avec ceux-là. Rejoignons plutôt nos copains.

— Attends, regarde Val, la jumelle là-bas, je ne sais pas laquelle c'est d'ailleurs car elles n'ont plus leurs rubans, elle a rejoint le groupe de Tony. Je crois qu'elle fait du charme au nouveau.

— Alors c'est probablement Océane, c'est bien son style. Tu es jaloux ?

— Bah, à supposer qu'elle m'intéresse, ce qui n'est pas le cas, il resterait toujours Marine sa sœur copie conforme.

— Oui, elle est plus effacée. Étonnant pour de vraies jumelles.

— Ça va être dur de les distinguer maintenant qu'elles ne mettent plus leurs rubans dans les cheveux.

— Tu te rappelles notre discussion de cet été sous la tente ?

— Oui, tu m'as expliqué qu'Océane avait essayé de te draguer.

— C'est ça. Mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est ce que j'ai appris au sujet d'elles deux. Sais-tu qu'elles échangeaient souvent leurs rubans et leurs places en classe ?

— Donc en fait on ne peut jamais vraiment savoir à qui on s'adresse.

— C'est ça, mais j'ai quand même fini par trouver une différence physique entre elles, une différence minime et difficile à voir avec leurs cheveux longs.

— Si je comprends bien, c'est quelque chose qui est caché par les cheveux, donc... une tache sur la peau dans le cou peut-être ? hasarda Florian.

— Non, à la différence d'Océane, Marine a le lobe de son oreille gauche légèrement aplati. C'est difficile à voir quand on ne le sait pas mais tu as remarqué que, comme beaucoup de filles aux cheveux longs, elles ont toutes les deux un tic qui consiste à renvoyer les cheveux vers l'arrière d'un mouvement de tête. Il n'y a qu'à ce moment-là qu'on peut être certain de leur véritable identité. Vérifie bien avant de tenter ta chance. Allez, je rejoins les autres.

Valentin se dirigea vers le groupe de ses autres amis tandis que Florian, après un temps d'hésitation, alla à la rencontre de celle qu'il supposait être Marine.

— Bonjour toi, tu as passé de bonnes vacances ? Vous êtes allées où ?

— Salut Marlin, ça t'intéresse ?

— Marlin ! Tu n'aimes pas mon prénom ?

— Je t'appelle par ton prénom si tu trouves le mien, dit-elle avec un mouvement de tête pour rejeter en arrière les cheveux qui lui venaient sur le visage.

Avant que les cheveux retombent, pendant une demi-seconde, Florian eut le temps d'entrevoir l'oreille gauche de la fille, oreille marquée par un léger à-plat de l'ourlet supérieur.

— Attends, pour te reconnaître à coup sûr, je sais comment faire. Il faut que je te regarde bien dans les yeux, sourit Florian en fixant les siens sur les prunelles de son vis-à-vis.

Celle-ci accepta le duel des regards d'un air amusé.

— Tu es Marine, tes yeux ne peuvent pas me tromper !

Le sourire moqueur de la fille se mua en une expression où se mêlaient l'interrogation, l'incrédulité et une certaine admiration.

— Pas de bol, se reprit-elle, Marine c'est ma sœur. Tente ta chance une autre fois. Allez, salut Marlin, dit la fille avec un rire haut perché en pirouettant pour rejoindre le groupe de Tony au milieu duquel paradait sa jumelle.

Florian la regarda s'éloigner avec un début de navrance dans le cœur tant était grand le pouvoir de séduction de cette fille.

— Alors Flo, tu t'es pris un râteau ? dit une voix moqueuse derrière lui.

— Quentin ! Re-salut mon vieux. Non, je ne crois pas, se reprit-il, au contraire, j'ai l'impression que je viens de marquer des points.

— C'était laquelle ?

— Marine.

— Moi je n'aimerais pas sortir avec une fille à propos de qui je me demanderais toujours si c'est la bonne. J'aurais l'impression...

— De te faire doubler, coupa Florian en rigolant. Deux pour le prix d'une, c'est une bonne affaire, non ?

— Je crois qu'elle aussi préfère la bande à Tony et Clébar. As-tu remarqué que Gilles est toujours avec Lucie, Bouboule avec Eva et que Olivier tourne autour de Margot ?

— On en parlait il y a un instant avec Val, ça crève les yeux. Et toi tu vises qui ?

— Bof, personne en particulier. Dis-moi, Valentin, il est avec Mathilde ou avec Pauline ?

— Avec personne, il aime bien tout le monde et tout le monde dans le groupe l'aime bien.

— Il n'aime pas une fille en particulier ?

— Écoute, fin juillet, quand nous étions en montagne ensemble sous la tente, il m'a confié qu'Océane a essayé de le draguer l'hiver dernier.

— Et ça n'a pas marché ?

— Au début si, mais elle a fait la bêtise de s'intéresser à d'autres types quand ils étaient en train de prendre un pot en ville à la brasserie des cinés. Valentin qui est si généreux, si sympa, si partageur n'a pas supporté de la partager, il a immédiatement coupé les ponts et Océane en est encore toute vexée. Regarde-là frayer avec nos ennemis et le nouveau.

— Marine est peut-être comme sa sœur !

— Non, je ne crois pas.

— Fais quand même attention mon vieux. Moi je serais plutôt comme Val, je ne partage pas. Quand je sortirais avec une fille, je voudrais l'exclusivité. Allez viens, rejoignons les autres.

Les amis avaient retrouvé leur banc près des peupliers que séparaient des bandes de pelouses soigneusement tondues pour la rentrée. Valentin, Florian et Quentin étaient assis sur l'étroit dossier, pieds sur l'assise normale face à Mathilde, Pauline et Amandine allongées dans l'herbe rase, coudes au sol, menton entre les mains. Ils discutaient vacances, emploi du temps, professeurs. Un peu à l'écart, Margot serrait précieusement son téléphone, cadeau d'anniversaire de son père, témoin du début de réussite professionnelle de ce dernier. Près d'elle, Olivier lui enseignait les subtilités de l'usage de l'appareil, lui montrait comment ajouter un nouveau contact, comment joindre une photo à un message, la façon d'utiliser le clavier virtuel pour les accents. Un peu plus loin, Bouboule et Eva expliquaient à Gilles et Lucie les événements ayant marqué leurs vacances à Châtel sans tarir d'éloges à propos de l'action décisive de Florian et Valentin.

Après un rapide coup d'œil vers le groupe de Tony, Valentin prit la parole.

— Écoutez-moi vous tous, rapprochez-vous les amis. Cet après-midi, c'est la rentrée des troisièmes et nos cours ne commencent que demain, donc nous sommes libres. Je propose que nous allions nous baigner au lac, l'eau est encore chaude et c'est probablement l'une des dernières fois que nous pourrons y aller cette année, qu'en pensez-vous ? Qui est pour ?

Dix bras se levèrent sans hésiter.

— Et toi Margot, tu n'as pas envie d'aller nager ?

— C'est que... je n'ai pas encore de maillot...

— Tu peux nager sans ! s'amusa Florian immédiatement foudroyé du regard par Olivier.

— Je plaisantais Margot, excuse-moi, comprit-il.

— Je suis plus grande que toi mais j'ai encore mon « une pièce » de l'an dernier, il devrait t'aller, si tu veux, je te le donne, d'accord ?

— Tu l'as sur toi ? insista lourdement Florian.

Pauline haussa les épaules tandis qu'un sourire radieux illuminait le visage de Margot qui, gorge serrée par l'émotion, acquiesça de la tête.

— On va à la plage municipale ? Elle est gratuite maintenant, proposa Bouboule.

— Je préfère que nous allions au ponton que certains ici connaissent, nous y serons plus au calme...

— Si Charles Hareng du Ponton des Demeurés et sa nouvelle bande nous laissent tranquilles, remarqua Amandine. Charles le noble ne va pas résister à l'envie de les inviter pour les éblouir de la réussite de son père.

— Pas d'inquiétude ma belle, nous saurons comment les traiter s'ils nous cherchent, rassura Florian.

— Au cas où. Tactiquement, il vaudrait mieux que nous occupions les lieux avant eux si toutefois ils viennent. Il est toujours plus facile de défendre une place que de l'envahir. Deux heures, est-ce que cela convient à tout le monde ? continua Valentin.

— Je serai en retard, comme d'habitude, fit remarquer Pauline, j'habite loin.

— Pas de problème, on te gardera un peu d'eau, s'amusa Quentin.

Pauline haussa encore les épaules en secouant la tête pour souligner la pauvreté de la remarque. Margot de nouveau leva la main.

— Je n'ai pas de vélo, s'excusa-t-elle.

— Je passerai chez toi pour te donner le maillot de bain et nous irons au lac sur mon VTC. Tu monteras sur le porte-bagages.

— Quand est-ce que vous allez arrêter d'être aussi gentils avec moi, tenta d'articuler Margot au bord des larmes.

— Jamais ! dit Olivier, n'est-ce pas vous autres ?

Tous opinèrent de la tête et de la voix.

— Et il est interdit de pleurer ! continua Olivier.

— Moi je ne peux jamais rien donner...

— Mais si ! intervint Valentin. Tu n'as pas proposé de me prêter le livre de tes vacances à... à ...

— Pisseleux. Oui, je te l'apporte dès cet après-midi se rassura Margot.

— Tu vois, c'est ça un groupe d'amis, on prête, on donne, on échange...

— Dis-donc Margot, Pisseleux, ça existe un nom de lieu pareil ? s'amusa encore Quentin.

— Ben oui, et ça n'a pas le sens que tu crois. Mon oncle m'a donné l'explication. Il y a une grande forêt près du village et dans le temps, dans cette forêt il y avait des loups. Le nom viendrait de l'endroit où passaient les loups, des leus en langage picard : « piste leus » la piste des loups qui serait devenu Pisseleux. Deuxième explication possible, il y a dans le hameau un endroit où une rivière prend sa source et les prés des alentours sont très humides, on dit qu'il « pissent l'eau ». Il y a même une troisième explication : il paraît qu'il y a longtemps le seigneur du coin était tellement cruel qu'on disait de lui qu'il était « pis que leu », pire que le loup.

— Alors Quentin, elle t'en bouche un coin cette fois, notre Margot, hein ? appuya Olivier.

— Là je dois reconnaître...

— Bon les amis, dès que possible au ponton. Florian, Quentin, Amandine, Mathilde et Pauline connaissent l'endroit, les autres mettez-vous d'accord avec eux.

— Regarde Val, regardez tous, le Thénardier et ses sbires nous matent en se marrant, fit observer Bouboule.

— S'ils espèrent nous impressionner ! Battons-les à leur propre jeu. Savez-vous rire sur commande ?

— Moi oui, s'amusa Florian, ah ah ah ah ah, éclata-t-il en désignant Tony Thénard du doigt, ah ah ah ah,ah.

Rien n'est plus contagieux que le rire et bientôt toute la petite troupe se trémoussa d'une joie sonore.

— Continuez, désignez-les du bras, ajouta Florian bon tacticien, ah ah ah ah ah.

Peu à peu un fou-rire gagna une bonne partie des élèves de la cour, remplissant de gêne la bande à Tony.

— Ça marche, ils s'en vont, gloussa Bouboule, bien joué Florian.

— Je sens que cette année on va bien se marrer, conclut Quentin ravi.

CHAPITRE 14

BAIGNADE

Il était près de quatorze heures, Valentin pédalait calmement sur le chemin du bord du lac, remerciait d'un sourire ou d'un geste de la main les promeneurs qui faisaient l'effort de se ranger pour le laisser passer, ce qui en retour lui attirait la sympathie de ceux-ci.

Pourquoi avait-il proposé ce rendez-vous au ponton au lieu de la plage ? Peut-être en réaction à l'attitude du nouveau venu dans la classe, Charles-Henri de la Particule qui avait vite compris l'animosité de Tony et de sa bande envers lui et s'était en réaction rapproché d'eux. Valentin eut un sourire de joie rétrospective en pensant à la façon dont il avait contré de père dans le bureau de la gendarmerie. « Le temps des privilèges est fini ? En fait, pas vraiment ! » se dit-il en regardant les splendides villas bordant le chemin du tour du lac. « Il vaut sûrement mieux vivre ici qu'à Pisseleux comme l'oncle de Margot ou dans le bled de Haute-Marne où Lucie a passé ses vacances. ».

Arrivé au niveau du ponton désert, Valentin jeta un regard rapide vers la villa de son nouvel adversaire. Personne non plus mais les fenêtres étaient ouvertes, signe que l'endroit était habité. « Apparemment, je suis le premier arrivé. » Il appuya son VTT contre le tronc de l'aulne voisin qui plongeait la moitié de ses racines dans le sable caillouteux du bord du lac, s'avança sur les planches de bois rendues grises par le temps. L'eau d'abord d'un léger jaune transparent, passait au bleu turquoise puis à l'émeraude profond à mesure qu'il avançait vers le bout du ponton. Il se déchaussa, ôta son tee-shirt qui, au contraire de ceux de ses amis, ne présentait aucune marque d'appartenance ni aucune publicité, mit le vêtement dans le petit sac à dos qu'il emmenait toujours avec lui et s'assit sur la dernière planche, pieds dans l'eau encore tiède en cette fin d'été.

« Ah, il est là » entendit-il venant du chemin. « C'est la voix de Mathilde » estima-t-il en pivotant sur les fesses pour vérifier. Il agita le bras en signe de reconnaissance. Mathilde, Gilles et Lucie, Pascal et Eva descendirent de leurs vélos. Mathilde, Gilles et Pascal possédaient chacun

un VTT mais Eva et Lucie roulaient sur d'anciens vélos de femmes à tubulure fine, pneus étroits et guidons en accolade. « Les vélos de leurs mères » pensa Valentin. Le petit groupe allait s'engager sur le ponton quand un second composé d'Olivier, Florian, Amandine et Quentin arriva. Valentin se leva et vint à la rencontre de ses amis.

— On a vraiment le droit de s'installer sur le ponton ? questionna Eva.

— Absolument. La gendarmerie l'a confirmé devant celui qui se croyait propriétaire, le panneau et l'inscription « privé » sont sans valeur, soyez sans crainte, venez vous installer. Qui plonge le premier ?

— Moi ! dirent ensemble Florian et Quentin.

— Délicieuse ! affirma Florian après un superbe plongeon carpé, venez-tous !

Bientôt, toute l'équipe, hormis Olivier, fut dans le bain, plongeant, sautant, nageant, s'éclaboussant. Sous le regard admiratif d'Amandine, Florian exécutait des plongeurs en canard techniquement parfaits, montant haut à la verticale ses jambes jointes et tendues dont le poids hors de l'eau l'enfonçait sans à-coup dans la limpidité du lac. Deux brasses supplémentaires le propulsaient au fond pour remonter ensuite en fusée, les mains pleines de cailloux dorés. Gilles expliquait à Lucie qui nageait mieux que lui les mouvements de jambes des brasseurs de compétition, Pascal montrait à Eva sa technique de planche en croix et Mathilde, à l'imitation de Valentin, s'essayait au dos crawlé.

— Olivier, tu ne nages pas avec nous ? cria Quentin.

— Si, je vais venir, j'attends simplement les deux dernières. Eh, regardez par-là, ajouta-t-il en tendant le bras vers la rive, regardez qui vient là, sur la pelouse de la grosse villa !

Autour de Charles-Henri, fils du propriétaire, se pressaient Tony Théнар, Clément Barilla, Romuald Michaud, Morgane Joly, les jumelles Marine et Océane Daucy ainsi que Benjamin Marchand qui s'affichait pour la première fois dans cette bande.

— Qu'est-ce qu'on fait Val ? s'inquiéta Gilles.

— Rien de spécial, restons dans l'eau, continuons à nager, ils ont le droit de venir, attendons de connaître leurs intentions, répondit Valentin.

Les amis continuèrent leurs évolutions tout en se rapprochant du ponton au cas où.

Les nouveaux arrivants s'avancèrent sur la jetée de bois et s'établirent à mi-chemin puisque le bout était déjà pris par les affaires du groupe de Valentin. Olivier, bras croisés, campé sur ses jambes écartées, défiait du regard Tony et ses acolytes.

— Vous venez nager avec nous, c'est sympa ça, lança Valentin.

Personne ne prit la peine de répondre à ce qu'ils considéraient comme un défi. Un bruit de frein de vélo détourna l'attention de tout le monde.

— Tiens, voilà gros nibards qui rapplique avec la pute, rigola Clément.

— Oulà fit Quentin, ça va mal se passer.

Il ne croyait pas être si bon prophète, le sang d'Olivier ne fit qu'un tour, il fonça tête baissée, bouscula au passage Tony et Charles-Henri et percuta la poitrine de Clébar qui suffoqué tituba sur les planches. Olivier accentua le déséquilibre de l'autre par un swing du droit à l'épaule de son adversaire lequel ne put reprendre ses appuis et chuta massivement dans l'eau profonde de deux mètres à cet endroit. Sans prendre le temps d'ôter son tee-shirt, Olivier sauta sur son adversaire et commença à le marteler de coups de poings heureusement un peu amortis par la résistance de l'eau. Quentin sprinta vers les combattants, saisit Olivier à bras le corps, tentant de lui immobiliser les bras et de le tirer en arrière.

— Arrête, arrête Olive, il en a eu assez comme ça !

Clément, semi-inconscient flottait entre deux eaux sous les yeux de ceux de sa bande qui pétrifiés ne prenaient aucune initiative. Florian qui se trouvait de l'autre côté du ponton inspira une grosse goulée d'air et, passant sous l'ouvrage en bois, nagea énergiquement vers Clément. Toujours sous l'eau, il se positionna derrière lui, glissa son bras gauche sous celui de l'autre, exécuta un vigoureux ciseau de jambes pour remonter et nagea vers la rive en remorquant son pourtant adversaire.

— Lâche moi, toi, lâche moi j'te dis ! J'ai pas besoin de toi ! éructa Clément qui avait repris sa pleine conscience au moment où Florian reprenait pied, je peux me débrouiller tout seul ! Et ton copain ne me fait pas peur.

Olivier était remonté sur le ponton, mine fermée, prêt à en découdre avec n'importe qui.

— Qu'est-ce qui lui a pris à celui-là ? s'étonna Charles-Henri.

— Il a insulté nos amies et ça nous ne le tolérons jamais, expliqua Quentin, qu'on se le dise !

— Mais c'est vrai que c'est une pute, déclara Océane en désignant Margot du menton, c'est un quatrième qui nous l'a dit.

Elle regarda Olivier avec un air de défi méprisant, certaine qu'elle était qu'aucun garçon n'oserait la frapper. Pauline s'avança et balança une gifle monumentale sur le haut de la joue gauche de la fille qui hurla puis éclata en sanglots.

— Tu as encore d'autres commérages aussi nazes à colporter ? demanda calmement Pauline en mettant le bras sur les épaules de sa protégée. Et avis aux autres filles, la boîte à gifles n'est pas vide !

— Elle t'a aplati l'oreille gauche, se moqua cruellement Florian, comme ça tu ressembleras encore plus à ta sœur !

Valentin, discret jusque-là, était remonté sur le ponton. Il désigna Charles-Henri du doigt :

— Tu vois, toi, si l'autre jour tu avais simplement et gentiment accepté le partage des lieux comme je te le proposais, nous n'en serions pas là. Et toi, enchaîna-t-il en pointant Benjamin Marchand, à mon avis, tu n'as pas bien choisi ton camp, comme les jumelles, mais c'est comme vous voulez.

— Venez, on retourne à la villa, décida Charles-Henri en s'adressant à Tony, laissons ces minables prétentieux barboter, je vous paie à boire.

— Non Flo, non Olive, non Quentin, dit Valentin à ses amis qui s'avançaient pour à nouveau en découdre, ça suffit comme ça. Défendons-nous mais n'attaquons pas.

— Salut Charles-Hareng, se moqua Amandine, salut les boloss !

— Calme, Amandine, nous sommes venus là pour une bonne séance de baignade, tempéra Mathilde. Tu sais nager Margot ?

— Un peu, pas bien, répondit-elle, mais j'ai un beau maillot maintenant.

— Alors tout va bien. Olivier est un excellent nageur, il va se faire un plaisir de t'aider à devenir une vraie sirène.

— Allez tout le monde à l'eau, s'écria Gilles en s'élançant pour un salto avant qui s'acheva par un retentissant plat du dos dans un énorme éclat de rire.

CHAPITRE 15

LE BOIS D'AMONT

À la fin des cours de ce vendredi de septembre, Gilles s'approcha de Valentin avec une idée derrière la tête.

— Tu as des projets pour demain, Val ?

— Rien qui ne puisse être remis à plus tard. Quelque chose me dit que tu as une proposition à me faire.

— Ben oui. Ça te plairait d'aller demain dans les bois chercher des champignons ?

— Pourquoi pas. Mais je ne m'y connais pas plus que l'an dernier. Qu'est-ce qu'on peut trouver en ce moment ?

— De tout ! C'est la meilleure période pour les chanterelles et les cèpes. On pourra peut-être aussi ramasser les premières châtaignes.

— Tu envisages un endroit en particulier ?

— Je pensais au bois d'amont, le bois où nous avons sauvé mon chien Zoreille.

— Il va bien Zoreille ?

— En pleine forme, toujours partant pour jouer ou se promener.

— Je suppose qu'il ne sait pas encore faire du vélo ?

— Hein ? Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que le bois d'amont est à sept ou huit kilomètres et je te rappelle que la dernière fois c'est mon grand-père qui nous y a conduit en voiture. Cette fois si tu veux que nous y allions, ce sera à la force du jarret et donc nous ne pourrons pas emmener ton chien. De plus je pense que retourner dans ce bois serait une épreuve pour lui.

— J'avais bien l'intention d'y aller en vélo et même de partir tôt parce que pour les champignons, premier arrivé, premier servi. Huit heures demain, ça te convient ?

— Bon, si les côtes à bicyclette ne te font plus peur, passe me prendre.

Il était huit heures trente quand les deux adolescents arrivèrent au confluent de la route forestière desservant le bois d'amont.

— Elle est... toujours... aussi rude... cette montée... souffla Gilles en posant pied à terre.

— Cinq pour cent de moyenne, quelques passages à sept, ce n'est pas le Galibier quand même ! répondit son ami un peu moqueur.

— La dernière fois que je suis monté ici en vélo, c'était quand l'Anton et le Hugo t'avaient kidnappé, sept on était !

— Oui, et encore merci. Et l'avant-dernière fois c'est quand nous avons pu sauver ce pauvre chien à l'oreille coupée.

— Oh oui, mon brave Zoreille ! J'ai encore envie de pleurer quand j'y pense.

— Dans le fond, pour lui, c'est un mal pour un bien, il était maltraité par son vigile de maître, mais maintenant avec toi, il est heureux.

Tout en échangeant leurs souvenirs, les deux amis attachèrent leurs VTT autour du tronc d'un frêne du bord de la route, roue avant de l'un à la roue arrière de l'autre.

— Tu ne penses pas qu'on ferait mieux de les cacher dans le bois plutôt que de les laisser en bordure de prairie ?

— Réfléchis Gilles, si nos VTT étaient cachés, un éventuel voleur le serait aussi pour opérer tandis que là, il serait obligé de sectionner les antivols à la vue de ceux qui passent. C'est tout de même un peu dissuasif, non ?

— Tu as peut-être raison. Allons-y.

La prairie humide de rosée qui séparait le bois de la route offrait au premier soleil de la journée, çà et là, contrastant avec le vert profond de l'herbe le mauve délicat des colchiques de fin d'été.

— C'est vraiment joli toutes ces fleurs, observa Valentin en se penchant pour en cueillir une.

— Stop Val, ne mets surtout pas ce colchique à ta bouche, c'est du poison, ça te détraque le cœur et les reins, même les vaches le savent, elles ne les mangent pas.

— Merci pour la comparaison mais tu as raison, les animaux ont des connaissances que nous n'avons pas. Ils sont souvent meilleurs que nous pour savoir ce qui est bon ou pas pour eux. Et toi tu es comme notre Lucie, enfin ta Lucie ajouta Valentin avec un sourire et un clin d'œil complice : bon en sciences naturelles. Les champignons, les fleurs, les arbres, tout ça... Allons dans le bois.

*« Allons dans le bois, ma mignonnelle
Allons dans le bois du Roi
Nous y cueillerons la jolie chanterelle... »*

improvisa Gilles, heureux d'être pour une fois supérieur à son ami.

Dans le bois d'Amont partiellement paré des premières couleurs de l'automne, les deux adolescents, bâtons en main, tapaient depuis dix minutes sur les bogues hérissées des châtaignes jonchant le sol, remplissaient un sac de supermarché des plus gros fruits luisants.

— C'est un bon coin pour les châtaignes, mais on en a assez maintenant. On va aux champis ?

— Je te suis Gilles.

— Marchons plutôt côte à côte, on ratissera plus large... Stop Val ! Tiens, regarde à tes pieds.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu allais écraser ces petites chanterelles, regarde là, sous ces brindilles de bouleau, expliqua Gilles en s'accroupissant, on appelle ça des boutons de guêtres. Tu n'en as jamais ramassé ?

— Non mais parce que je n'en ai jamais cherché je suppose. Donne voir... hum ils sentent bon ces champignons ! Ils sont faciles à reconnaître.

— Attends, chut ! Tu n'entends rien ? dit Gilles en baissant la voix.

— Pas encore un chien qui pleure quand même !

— Chuttt !

Un bruit étrange tenant du grondement sourd et du souffle puissant émanait d'un fourré distant d'une vingtaine de mètres.

— Oui, j'entends, cela vient d'un buisson par là à droite, confirma Valentin.

— Qu'est-ce que c'est ? Une bête tu crois ?

— Ne bougeons pas, ne faisons pas de bruit, murmura Valentin, nous allons peut-être avoir la chance de l'apercevoir.

— Qu'est-ce que ça peut être à ton avis ? Un renard, un blaireau ?

Un craquement plus sonore se manifesta puis un froissement de feuilles. Quelques branches d'arbrisseau bougèrent, un « hronk hronk » suivit. Une forme trapue, sombre et massive apparut.

— C'est un sanglier Val ! hurla Gilles, vite, sauvons-nous, il va nous charger ! Joignant l'action à la parole Gilles fonça en zigzags à travers les arbres. La poche plastique qu'il n'avait pas lâchée accrocha une basse

branche et se déchira, éparpillant leur récolte de châtaignes. L'animal fonça tout droit faisant fi des branches mortes, des ronces et des buissons. N'écoulant que sa peur, Gilles agrippa la basse branche d'un épicéa et, après un rétablissement, se hissa à toute vitesse en utilisant l'espallier naturel de l'arbre. Valentin n'avait pas bougé. La bête noire s'arrêta au pied du tronc de l'arbre de Gilles, émit quelques « hronk hronk » supplémentaires puis retourna au petit trot vers son buisson. Hure au niveau du sol. Elle s'arrêta au niveau des châtaignes éparpillées et les absorba avec des cric-croc de puissante mastication.

— Val, qu'est-ce que tu fais ? Sauve-toi, il va revenir vers toi ! Il va te charger dès qu'il aura fini nos châtaignes ! Bouge-toi Val, cours ! cria Gilles.

Pour toute réponse, Valentin se mit à chanter d'une voix haut perchée :

Colchiques dans les prés, fleurissent, fleurissent,

Colchiques dans les prés, c'est la fin de l'été.

Châtaignes dans les bois, éclatent, éclatent,

Châtaignes dans les bois, éclatent sous les pas...

A court de paroles, ne connaissant pas le refrain, Valentin reprit la mélodie en sifflant et commença doucement à s'éloigner perpendiculairement au chemin emprunté par l'animal qui semblait ne pas se soucier de sa présence. La dernière châtaigne avalée, le sanglier revint vers sa bauge en fouillant le sol de son boutoir, soulevant l'humus à la recherche des vers et insectes de son dessert. Valentin, toujours sifflant, avait décrit un arc de cercle en marchant doucement vers l'épicéa refuge de son ami.

« *Descends-en calmement, descends-en calmement...* » chantonna-t-il sur l'air de sa chanson d'automne, « *il n'y a plus rien à craindre, il n'y a plus rien à craindre...* »

Subjugué par le calme et le sang froid de son ami, tout pâle et toujours tremblant, Gilles descendit. Dès qu'il fut au sol, Valentin lui attrapa le bras pour l'empêcher de courir.

— Chante ! Chante doucement ordonna-t-il. Gilles, un instant hébété, continua d'une voix mal assurée le refrain de la chanson sifflée par son ami.

« *La feuille d'automne emportée par le vent*

En ronde monotone tombe en tourbillonnant. »

— Je ne connais pas la suite...

— Cela ne fait rien, reprends au début, le sanglier se moque des paroles, il ressent simplement que nous ne sommes pas agressifs. Il a perçu que nous n'étions pas des concurrents pour lui, ni sur le plan alimentaire, ni pour son territoire, ni à propos de ses congénères, donc si nous n'étions pas agressifs envers lui, il n'allait pas l'être envers nous. Notre seule erreur a été ta fuite, elle a déclenché chez lui le réflexe du plus fort : la poursuite. Il s'est intéressé à toi parce que tu fuyais et pas à moi parce que je n'ai pas bougé.

— Tu savais que c'était un sanglier et tu n'as pas eu peur ?

— J'ai eu aussi peur que toi, simplement je sais que se sauver devant un animal sauvage n'est pas forcément la bonne solution.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de chanter comme ça ?

— Les colchiques me trottaient dans la tête.

— Oui pour la chanson, mais pourquoi chanter ?

— La chanson est rarement agressive et les animaux s'en rendent compte. Les cris de guerre sont rarement mélodieux. Mes parents m'ont appris que tous les animaux aiment la musique.

— Mais s'il t'avait quand même chargé ?

— Je me serais mis derrière le tronc d'un arbre et j'aurais tourné en même temps que la bête. Ces animaux courent vite mais ne sont pas très agiles Gilles !

— Ah ah ah ! Je pense qu'il ne t'a pas vu en fait ! répondit Gilles sans tenir compte du clin d'œil ironique.

— Peut-être ! Le sanglier a une mauvaise vue mais en revanche il a de très bonnes oreilles et surtout un excellent odorat, sois sûr qu'il a parfaitement senti ma présence. Il a aussi ressenti que je n'étais pas agressif, donc que je n'étais pas un concurrent pour lui. Je me suis mis à chanter pour le rassurer sur ce point. Bon nous sommes venus pour ramasser des châtaignes et cueillir des champignons. Pour les châtaignes, c'est râpé puisque tu en as gentiment fait cadeau à notre ami mais pour les chanterelles, tu connais un autre coin ?

— Oui, dans le bois d'Aval, de l'autre côté de la route, mais...

— Et bien « *Allons-y mon vieux, allons-y mon vieux !* » chantonna Valentin en souriant.

CHAPITRE 16

LE BOIS D'AVAL

Les VTT étaient toujours contre le tronc du frêne où les deux amis les avaient fixés. Encore un peu tremblant de la violente peur qu'il venait d'avoir, Gilles, en connaisseur des lieux, menait la marche à travers les prés en direction du bois d'aval. Une légère brume montait de l'herbe mouillée chauffée par le soleil du matin. Les deux amis empruntèrent le chemin qui de la prairie s'enfonçait sous le couvert des arbres. Le bois d'aval était plus fourni, plus sombre que le bois d'amont. Au fur et à mesure qu'ils marchaient, le chemin forestier se ramifiait en sentes qui elles-mêmes se perdaient dans les fougères, les ronces, les herbes et les mousses.

— Tu penses trouver quelque chose là-dedans ? demanda Valentin fortement sceptique.

— Ben oui, il suffit d'écartier les herbes, les brindilles ou les feuilles mortes avec un bâton. Les champignons que tout le monde peut voir sont tout de suite ramassés. Quand on n'est pas le premier, il faut chercher mieux que les autres.

— Pas mal ta maxime, je la retiens.

— Tiens, regarde au pied de cet arbre-là, ces champignons qui soulèvent les feuilles mortes : je crois que ce sont des petits cèpes, on dirait des bouchons de champagne.... Oui, c'en sont.

— Et Dalila.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Rien, juste une association de mots dans ma tête. C'est bon ces champignons-là ?

— Délicieux dans une omelette.

— Je trouve ceux-ci plus jolis, répondit Valentin et désignant de gros chapeaux rouges mouchetés de blanc.

— Si tu veux passer la nuit sur le trône des WC, tu n'as qu'à les déguster ce soir, mais ce sera sans moi, s'amusa Gilles.

— OK, compris, je vais me contenter de chercher des chanterelles. Nous pourrions nous séparer pour ratisser plus large, non ?

— D'accord mais ne t'éloigne pas trop, on perd vite le sens de l'orientation dans ce bois vallonné.

— Pas d'inquiétude, la route est au sud et j'ai la boussole de mon smartphone.

— C'est ce que tu crois, en réalité, la route décrit une très grande boucle autour de ce bois et tu ne pourrais pas retrouver les vélos aussi facilement que tu crois.

— OK, alors les grands moyens, je relève les coordonnées de cet endroit-ci avec mon téléphone, comme cela je saurais me retrouver par la suite. A tout à l'heure, que le meilleur glaneur gagne !

— Oui, mais ne ramasse pas n'importe quoi, moi je vais draguer ce coin-ci, il y a peut-être d'autres cèpes.

En sifflotant la chanson d'automne qui ne quittait pas sa tête, Valentin s'éloigna, monta un flanc de coteau, descendit dans une ravine, brisant volontairement quelques fines branches pour marquer son itinéraire, suivit en le remontant un filet d'eau qui cascada en direction du torrent. Près de la berge, une ligne de points jaunes capta son attention. Il se pencha et, tout satisfait se mit à cueillir une petite série d'odorantes chanterelles.

Il était encore accroupi quand il lui sembla entendre une voix qui jurait « *...et merde...* » en même temps qu'un bruit de feuilles froissées, puis un énorme souffle se prolongea plus de dix secondes au-dessus de lui. Il leva les yeux, aperçut comme un éclair rouge mais ne put rien distinguer sous le couvert des feuilles. « Les arbres ne bougent pas, ce ne peut pas être le vent, raisonna-t-il, est-ce qu'un oiseau est capable d'émettre ce bruit ? » À court de solution, il haussa les épaules et continua la remontée du ruisseau sur le côté exposé à l'est. Une plaque de petits champignons aux pieds d'un jaune orangé et aux chapeaux marron clair le fit s'accroupir. Il en cueillit un et le porta à ses narines. « Hum, il sent bon la tarte aux prunes, celui-ci ! » À nouveau le rugissement se fit entendre, un « vrrroufff » qui dura plusieurs secondes. Valentin releva la tête mais ne vit rien. De plus en plus intrigué, il fourra machinalement le champignon qu'il tenait dans la poche en plastique qui contenait ses chanterelles et décida de rebrousser chemin pour rejoindre son ami. Il redescendit le fil du ru, escalada la ravine en suivant ses brisées, descendit le flanc du coteau boisé, retrouva son point de séparation d'avec Gilles, mais celui-ci n'était plus là.

— Gilles ! Ohé Gilles !

Sa voix mourut sans recevoir d'écho. Il sortit son smartphone, décidé à appeler son ami.

— Flûte, pas de réseau ! pesta-t-il.

— Oh oh, Gilles, hou hou ! Gilles, où es-tu ?

« Vrraouffff ! », à nouveau cet énorme souffle inquiétant et inexplicable.

— Val, Valentin, où es-tu ? fit une voix lointaine.

— Gilles, je suis revenu ! cria Valentin le plus fort qu'il put.

— Où ?

— A notre point de séparation.

— Viens vers moi !

— D'accord, mais parle-moi je ne te vois pas. Parle sans t'arrêter pour me guider. Chante si tu veux !

— Je n'ai pas le cœur à chanter.

— Pourquoi ? Tu n'as pas trouvé de champignons ?

— Non, si, mais il y a autre chose...

La voix de Gilles allait crescendo à mesure que la distance les séparant s'amenuisait.

— Val, ça y est, je te vois, par ici ! dit-il en agitant fortement les bras, viens vite !

— Alors, que t'arrive-t-il ? questionna Valentin d'un ton rassurant en arrivant près de son ami, tu es encore tout pâle, tu as vu un autre sanglier ?

— Non, non, répondit Gilles d'une voix qui ne passait pas, j'ai vu... j'ai vu... j'ai vu...

— Calme-toi mon vieux, tout va bien, qu'est-ce que tu as vu ?

— Un un un... un pendu, s'étrangla-t-il.

— Où ?

— Dans... dans un arbre.

— C'est évident ! À quel endroit ?

— Pas loin d'où on était. Il soufflait encore, une sorte de « voufff » terrifiant !

— Hum, retournons-y.

— Val, j'ai peur. Revoir ce pendu au sommet d'un arbre, c'est au-dessus de mes forces.

Valentin se mit à rire :

— Un pendu au sommet d'un arbre, c'est un acrobate ton pendu !

— Tu ne me crois pas ?

— Je crois que tu as vu quelque chose au sommet d'un arbre, mais...

— Il pendait je te dis, il avait les deux jambes qui bougeaient encore, s'énerma Gilles vexé.

— Tu te calmes, tu te rassures, tu te raisonnes et puisque tu connais bien le bois, tu nous conduis. Il y a une explication logique à tout.

— J'ai vu un pendu, et j'ai entendu le bruit, je te jure !

— Si c'est vraiment un pendu, il ne peut plus faire de bruit voyons ! Mais je ne mets pas ta parole en doute. Que tu aies vu quelque chose, que tu aies entendu du bruit ; c'est certain, mais je ne suis pas d'accord avec ton interprétation.

— Tiens, c'est là-haut, regarde !

— Effectivement, ça ressemble à une silhouette humaine.

— Ah, tu en conviens... J'ai peur Val, qu'est-ce qu'on fait ? On appelle les gendarmes ?

Valentin hochait négativement la tête, sortit son smartphone, toucha une icône de son écran puis dirigea l'appareil vers le sommet de l'arbre.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je prends une photo souvenir, s'amusa-t-il.

— Tu es complètement fou !

— Attends un peu.

Valentin zooma au maximum, déclencha la prise de vue, puis amena l'instantané sur l'écran et avec deux doigts agrandit au maximum le centre de la photo.

— Ton pendu a un corps, deux bras et deux jambes mais pas de pieds, pas de mains et pas de tête, comme toi en ce moment ! rigola Valentin.

— Ben alors, qu'est-ce que c'est ?

— Un habit ! Une combinaison tout bêtement.

— Mais comment serait-elle venue là ? Tombée d'un avion ?

— Les avions qui volent portes ouvertes sont rares ! se moqua encore Valentin.

— Comment tu expliques le bruit le « vraoufff » que j'ai entendu ?

— Comme les combinaisons ne parlent pas, je ne vois que la présence d'un lion.

— Hein ? sursauta Gilles qui se reprit en voyant la mine hilare de son ami, arrête de te ficher de moi. Alors, c'est quoi ton explication ?

— Je n'en ai pas pour l'instant. J'aimerais récupérer cette combinaison mais je ne suis pas assez agile et je dois avouer que j'ai parfois le vertige.

— Message reçu, sourit à son tour son ami, fais-moi la courte-échelle pour atteindre la première branche de ce hêtre.

— Ne prends pas de risques, hein mon vieux ?

— T'inquiète, le vieux plus jeune que toi est agile lui ! Appuie-toi contre le tronc et présente tes mains en étrier. Je vais ensuite quand même devoir monter un peu sur tes épaules.

Gilles, avec la souplesse qui était sa principale qualité physique attrapa à deux mains la plus basse branche, réussit à engager une jambe jusqu'au creux du genou et, à l'aide du balancier de l'autre se rétablit en appui sur le ventre puis à califourchon. La suite ne fut qu'une escalade facile de branche horizontale en branche horizontale.

— Sois prudent Gilles, je t'en prie. Rien qu'à te voir, j'ai plein de sensations bizarres sous les pieds et j'ai la tête qui tourne, j'ai le vertige pour toi.

— J'y suis presque. Voilà, je tiens une jambe du pendu. Flûte, elle est accrochée la combi, elle résiste, je risque de la déchirer.

— Aucune importance, tire un coup sec mais tiens-toi bien !

— Ça y est, elle vient. Voilà je l'ai, je vais essayer de la rouler et de te la lancer. D'une main ce n'est pas facile. Tu es prêt ? Attrape !

La boule de tissu fit une chute de quelques mètres puis se déplia et s'accrocha de nouveau au bout d'une branche à cinq mètres du sol.

— P... ! Euh je veux dire flûte ! Elle est hors de portée maintenant, je ne peux pas aller au bout de cette branche, elle est trop fine.

— Essaie de la secouer !

Gilles posa ses deux pieds sur la branche au bout de laquelle s'accrochait le vêtement, se tint des deux mains à une branche supérieure parallèle à la première comme sur une tyrolienne double et donna de violentes secousses avec ses jambes. Le vêtement s'agita, glissa de quelques centimètres mais ne tomba pas. Gilles s'avança un peu plus, secoua plus violemment. Le tissu ondula, se déplia comme un drapeau vertical mais resta tenu par le tissu d'une jambe. Gilles s'agita frénétiquement ; de la combinaison un objet s'échappa, tomba en feuille morte sur la mousse et les brindilles du sol.

— Je ne peux rien faire de plus, déplora Gilles.

— Descends va, ne prends pas de risques, tu en as déjà assez fait, répondit Valentin en ramassant l'objet qui s'avéra être une pochette en plastique transparent avec une fermeture à glissières, présentant d'un côté une carte détaillée de la région et de l'autre un bulletin météorologique.

— Hé Val, tu m'aides à descendre ou quoi ? s'énerva Gilles.

— Euh oui, excuse-moi, je réfléchissais...

Valentin se remit en position d'échelle contre le tronc et permit à son ami de reprendre pied.

— C'est quoi ce truc, demanda-t-il en désignant la pochette posée au sol.

Sans répondre, Valentin fit jouer la fermeture à glissière et sortit les papiers que la poche contenait. Outre les deux feuillets, il saisit une carte marquée du sigle FFA ainsi que deux billets de cinquante euros.

— Waouh ! Cent euros, on est riche !

— Sauf que cet argent ne nous appartient pas, voyons !

— Euh oui, c'est vrai, mais on ne connaît pas le propriétaire... C'est quoi cette carte ? FFA, ça veut dire quoi ? Fédération de Football Amateur ? Fédération Française d'Athlétisme ? Ou bien... ?

Le visage de Valentin un instant soucieux s'éclaira. Il leva un index en direction du ciel.

— Je crois que j'ai compris, le pseudo pendu, le froissement des feuilles, les rugissements.

— Ben explique !

— FFA veut dire Fédération Française d'Aéronautique : la combinaison est tombée d'un ballon.

— Un ballon dirigeable ?

— Non, une montgolfière ! Le souffle que nous avons pris pour un rugissement, c'était le bruit du brûleur qui chauffait l'air du ballon pour le faire remonter. Je peux te dire que le ballon venait du lac et allait dans la direction du col, qu'il était rouge et qu'il avait du mal à s'élever.

— Comment tu peux dire ça ?

— Parce l'aérostier, le pilote si tu préfères, activait souvent son brûleur. Sûrement qu'avec le soleil, l'air extérieur s'est fortement radouci et donc qu'il fallait chauffer plus l'air dans le ballon pour faire la différence de température qui lui permet de s'élever. La nacelle a frotté la cime d'un arbre et l'habit qui devait être posé sur le rebord du panier s'est accroché à une branche avant de tomber et de se fixer sur une autre.

— Pourquoi dis-tu que ce ballon est rouge ?

— J'étais dans le bas d'un vallon et je ramassais quelques chanterelles quand j'ai entendu un juron. J'ai cru un court instant que c'était toi, mais ce n'est pas ton habitude de sortir des gros mots. Aussitôt après il y a eu un

froissement de feuilles, le bruit venait d'en haut, j'ai vite levé les yeux et j'ai aperçu comme un éclair rouge et en même temps, j'ai entendu le premier souffle, le plus long. L'aérostier a évidemment choisi la sécurité et a remis les gaz si l'on peut dire, pour reprendre de l'altitude.

— Comment peux-tu dire qu'il venait du lac ?

— Parce que le lac reste plus longtemps à l'ombre que le versant de montagne sur lequel nous sommes qui est chauffé par le soleil. La pression atmosphérique est plus forte en bas qu'en haut et l'air se déplace vers la moindre pression.

— Où diable as-tu appris cela ?

— Un jour j'ai demandé à mes parents comment se formait le vent. J'ai bien écouté les explications, c'est tout.

— Tu crois qu'on va pouvoir rendre la pochette et l'argent à son propriétaire ?

— Peut-être. Examinons la carte FFA. Il y a un nom, regarde : « Brevet d'aérostier décerné à monsieur Alain Munoz, Albertville 73 » Avec ça nous allons pouvoir faire une recherche, lui rendre ses papiers, son argent et lui dire où est sa combinaison. Peut-être que pour notre peine il nous offrira un baptême de l'air

— Et si on portait tout ça à l'adjudant-chef, il n'aura pas de difficulté pour retrouver cet homme.

— Comme tu veux, après tout c'est toi qui a repéré le pendu, sourit Valentin.

— Au fait tu as trouvé des champignons ?

— Regarde dans la poche en plastique.

— Ouais, ce n'est pas la récolte du siècle. Tiens, c'est quoi celui-ci ?

— Oh, c'est ce que j'examinais quand j'ai entendu le premier bruit, jette-le !

— Tu n'y penses pas ! Il y en avait d'autres ?

— Oui, tout un champ.

— Tu saurais retrouver l'endroit ?

— Oui, sans problème, pourquoi ?

— Tu as trouvé un coin à craterelles, c'est un de mes champignons préférés, un des meilleurs champignons de montagne à l'automne, délicieux !

CHAPITRE 17

LES CHASSEURS

Valentin, écouteurs aux oreilles, assis chez lui au soleil sur le banc du jardin, se régalait nonchalamment de la musique enregistrée sur son smartphone quand l'intensité du son baissa et son écran s'alluma. « Pauline appelle » lut-il tandis que la photo de la jeune fille s'affichait. « Tiens Pauline... Elle n'a pas l'habitude de m'appeler, que peut-elle me vouloir ? » Valentin accepta immédiatement la communication.

— Oh Valentin, merci de me répondre, peux-tu venir tout de suite jusque chez moi, je suis seule à la maison et il y a tous ces hommes dehors avec leurs fusils et ils veulent...

— J'arrive ! coupa Valentin sans demander plus d'explications.

Il sauta sur son VTT et avala les trois kilomètres séparant la maison de ses grands-parents de celle de Pauline à la vitesse d'un poursuiveur de vélodrome. Moins de dix minutes après malgré le faux plat montant de la route, il arrivait au petit portail de la maison de son amie au milieu d'un concert d'aboiements. Un homme, grand et maigre, en tenue camouflée, fusil cassé dans le creux du bras gauche, l'arrêta d'un geste de l'autre main.

— Stop jeune homme, on ne reste pas ici, c'est dangereux.

— Comment, pourquoi, que se passe-t-il ?

— Battue de chasse en cours, tu dois partir.

— Dis-donc machin, j'ai le droit de rentrer dans cette maison quand même ! Et en quel honneur te permets-tu de me tutoyer et de m'interdire de visiter mes amis ?

— Bon rentre vite et montre-toi plus respectueux envers les adultes.

— Je respecte les gens respectables et toi avec ton fusil tu me parais...

— Oh, Lucien, qu'est-ce qui se passe ? fit un petit gros vêtu d'un treillis vert et également armé d'un fusil à deux coups. Fais vite partir ce gamin et qu'on en finisse !

— Vous êtes combien de tueurs comme ça autour de la maison ?

— Toi, ou tu rentres ou tu te tires vite fait, tu as compris, morveux ?

— Sinon ?

— Sinon je t'en colle une et tu partiras quand même, s'énerva le premier chasseur.

Valentin estima en avoir assez fait sans prendre trop de risques, jeta un regard de défi aux deux chasseurs qui s'étaient regroupés, ouvrit le petit portail et pénétra dans le jardin de la maison de son amie. Pauline devait guetter car la porte s'ouvrit dès qu'il se présenta.

— Pauline, qu'est-ce qui se passe, pourquoi ces deux hommes armés sont-ils là ? questionna immédiatement Valentin.

Émue aux larmes, Pauline avala plusieurs fois sa salive avant de pouvoir répondre.

— Dans le jardin... un cerf... ils veulent le tuer... lâcher les chiens pour le déloger...

— Attends Pauline, du calme. Tu veux dire qu'un cerf poursuivi par des chiens a trouvé refuge dans ton jardin en sautant la barrière et que les chasseurs là dehors veulent l'abattre ?

Pauline renifla et acquiesça de la tête.

— Mais je n'ai pas vu de cerf dans le jardin !

— Dans le verger derrière la maison, il s'est réfugié. Le verger est clos par trois murs et devant il y a la maison avec juste un passage le long du garage, viens voir par la fenêtre de ma chambre.

— Qu'il est beau ! Comment peut-on vouloir tuer un si bel animal qui ne demande rien à personne et ne cause pas de dégâts. Si je comprends bien, les chasseurs attendent sa sortie pour le descendre.

De nouveau, Pauline hocha la tête, les larmes lui revenaient aux yeux.

— Qu'est-ce qu'on peut faire Valentin ? hoqueta-t-elle.

— A quelle heure rentrent tes parents ?

— Pas avant sept heures.

— Donc ça va être à nous de jouer. Voyons... D'abord les chasseurs n'ont pas le droit de tirer en direction d'une maison donc tant que le cerf reste là dans ton verger, il ne craint rien.

— Oui mais s'ils lâchent les chiens, il va prendre peur et essayer de s'enfuir et là...

— C'est le risque. Il va falloir neutraliser les chiens. Combien y a-t-il de chasseurs, je n'en ai vu que deux ?

— Ils sont cinq et autant de chiens.

— OK Pauline, je peux te demander d'appeler tous les copains et copines pour qu'ils viennent le plus vite possible. Ne perds pas de temps à donner des explications. Appelles-en deux et demande de relayer. Nous avons un quart d'heure avant qu'ils arrivent. J'ai vu que vous avez une haie de noisetiers, je peux couper quelques branches ?

— Oui, vas-y, il y a des outils dans le garage.

— Tu as de la ficelle solide ?

— Dans le garage également, sur l'établi. Que veux-tu faire ?

— Des arcs et des flèches.

— Mais pourquoi ?

— Pour chasser les chiens des chasseurs s'ils entrent dans la propriété, répondit Valentin en ouvrant la porte de la maison pour se diriger vers le garage attenant.

— Hep toi là, laisse-nous entrer, répéta le grand maigre, personne n'a le droit de détenir un animal sauvage, nous allons faire sortir cette bête.

Valentin fit celui qui n'entendait pas.

— Oh ! Tu es sourd ? Tu n'as pas le droit d'héberger un animal sauvage ! C'est la loi.

Sans répondre, Valentin sortit son smartphone et photographia le chasseur qui peinait à retenir son chien, puis il ouvrit la porte du garage. Une scie égoïne électrique à batterie se trouvait sur l'établi au milieu d'autres outils. Valentin pressa la gâchette de l'outil qui chantonna immédiatement. À nouveau dehors, muni de la scie, il fut derechef interpellé par le même chasseur épaulé par un de ses confrères.

— Hé toi, tu n'as toujours pas compris ? Va dans ton verger et oblige ce cerf à sortir !

— C'est facile, dit l'autre, il suffit de lui faire peur en faisant de grands gestes avec le bras, comme ça...

Pour toute réponse, Valentin posa la scie au sol et fit une nouvelle photo de l'homme gesticulant, puis s'accroupit au pied des noisetiers et sectionna cinq baguettes du diamètre d'un pouce de main. Il ramassa ensuite sa cueillette et repartit vers le garage resté ouvert.

— Il se fout de nous ! s'énerva le petit gros. Tu nous écoutes oui ou non ? Fais sortir ce cerf, c'est notre chasse, c'est notre gibier, il est à nous !

Valentin s'arrêta une seconde, le regarda droit dans les yeux, sans sourire, sans manifester non plus d'énervement. Le grand maigre fit claquer son

fusil en le refermant. Prestement Valentin posa scie et baguettes, reprit son appareil qu'il avait volontairement laissé en position photo et mitrailla le chasseur de plus en plus énervé.

— Tu effaces ces photos et tu vas faire repartir ce cerf !

Les chiens aboyaient furieusement et tiraient sur leurs laisses. Calmement, sans répondre, Valentin entra dans le garage dont il laissa la porte entrebâillée. À l'aide de la scie égoïne, il sectionna les tiges de noisetier à un mètre vingt de longueur, entailla les deux extrémités de chaque bâton. Une pelote de ficelle en nylon tressé se trouvait dans la rainure de l'établi. Il en coupa cinq brins d'un mètre cinquante et en ligatura les extrémités aux bouts des bâtons sans cintrer ces derniers. Il tailla ensuite les scions restants et confectionna dix flèches bien droites dont il effila pour chacune l'extrémité la plus grosse et tailla des encoches à l'autre bout au calibre de la ficelle. Il avait à peine fini que Florian se présenta. Le grand maigre à nouveau tenta de s'interposer :

— On ne passe pas, on ne rentre pas...

Valentin ouvrit grand la porte du garage et articula d'une voix forte :

— Entre Florian !

— Qu'est-ce qui se passe, Val ?

— Je vais t'expliquer mais on attend les autres. Tiens voici Olivier et Quentin. Par ici ! cria-t-il avant que les chasseurs aient pu dire quoi que ce soit, posez vos vélos contre la barrière, entrez dans le jardin.

Valentin remarqua que trois autres chasseurs s'étaient regroupés derrière les deux premiers.

— Voici Amandine, Mathilde et Bouboule, dit encore Florian.

— Donne-leur les mêmes instructions, s'il te plaît, les vélos en file contre la barrière.

— OK, et voici Gilles qui arrive.

— Rassemblement dans le garage pour les explications.

Pauline sortit de la maison et annonça que ni Lucie ni Eva ne pouvaient venir et qu'elle n'avait pu joindre Margot.

— Tant pis, je pense qu'on sera assez. Pauline, raconte le début de l'histoire si tu veux bien. Je ressors surveiller les chasseurs.

Ceux-ci s'étaient éloignés. Regroupés en rond, ils semblaient discuter ferme avec de grands gestes impérieux. Les amis sortirent du garage.

— Ils veulent voir le cerf, expliqua Pauline, je les emmène à la fenêtre de ma chambre pour ne pas l'effaroucher davantage.

Les chasseurs jetaient de fréquents coups d'œil vers la maison et ne semblaient pas disposés à lever le siège. L'un d'eux, le grand maigre qui semblait être le meneur se détacha du groupe et s'avança vers la barrière du jardin. Valentin, smartphone opérationnel à la main, solidement campé sur ses jambes écartées, visage inexpressif, attendait l'initiative de ses adversaires.

— Écoute mon garçon, je crois que nous sommes partis sur de mauvaises bases. Alors voilà, on te donne cinquante euros et tu fais partir l'animal qui est sûrement en train de saccager ton verger.

— Cinquante euros ! C'est la valeur que tu donnes à la vie de ce splendide animal. À combien estimes-tu la valeur de ton chien aboyeur qui pèse dix fois moins, cinq euros ?

— Ça n'a rien à voir, un chien n'est pas un gibier. Alors, c'est d'accord ? Si tu as peur de le faire, laisse-moi rentrer.

Valentin s'approcha de la porte restée entrebâillée et cria :

— Les gars, les filles, venez tous !

Quelques secondes après le chasseur faisait face à huit adolescents à l'air déterminé.

— Écoutez moi, reprit Valentin, l'homme au fusil qui est là nous propose cinquante euros pour qu'on le laisse tuer le cerf !

— Il est malade ce mec ! s'exclama Florian. Pas question pour moi, appuya Pauline, moi non plus, hors de question, je ne veux pas, jamais, rien à faire, il peut toujours se brosser... Aucun des amis ne voulut donner suite à la tentative de corruption du chasseur.

— C'est non ! signifia Valentin à l'intention du grand maigre. En aucun cas nous ne laisserons cet animal mourir, en aucun cas ! Nous vous demandons de partir d'ici tous les cinq !

L'homme pinça les lèvres et agita un index menaçant en direction des jeunes.

— Ah c'est comme ça, alors vous allez voir... dit-il et sans finir sa phrase, il retourna vers le groupe des quatre autres chasseurs.

Valentin d'un geste attira l'attention de ses amis qui firent cercle autour de lui.

— Ils ne vont pas abandonner, ils vont revenir et cela pour deux raisons, un, ce sont des mecs qui se sentent plus forts que les autres parce qu'ils sont armés et parce que c'est leur abominable nature de tueurs d'animaux. Ils n'accepteront jamais de s'être laissé dominer par des jeunes comme nous et deux, ils considèrent que le cerf leur appartient. Comme ils n'ont pas le droit de tirer des coups de feu en direction d'une habitation donc ils vont essayer de déloger l'animal pour l'abattre ensuite.

— Ils vont escalader le mur du clos ? s'inquiéta Pauline.

— Non, cela serait une violation de propriété privée. Je pense plutôt qu'ils vont lâcher leurs chiens et les inciter à sauter la barrière. Si les chiens entrent, avec leur flair, ils vont inmanquablement aller dans le verger et faire fuir le cerf. C'est un peu pour contrer cette possibilité que je vous ai demandé d'aligner vos vélos contre le muret de clôture mais les chasseurs peuvent les déplacer et leurs chiens de toutes façons peuvent sauter.

— Tu es sûr de ce que tu dis ? interrogea Quentin. Ils peuvent se contenter de faire le siège et attendre.

— Non Quentin, il faut qu'ils agissent avant ce soir car la chasse de nuit est interdite.

— Alors ils vont réussir ? déplora Mathilde.

— Non car ils n'aiment pas les animaux mais ils tiennent à leurs chiens. En vous attendant, j'ai fabriqué des arcs et des flèches. Il y en a cinq donc pour Flo, Gilles, Olivier Quentin et moi.

— Et moi, et nous dit Bouboule en désignant les filles, on compte pour du beurre ?

— Non Pascal. Tu es le meilleur cinéaste de nous tous, maintenant que tu as un bon smartphone, je te demande de filmer tout ce qui va se passer et toi Mathilde, fais de même avec le tien, il vaut toujours mieux doubler les preuves. Amandine, je te confie la réserve de flèches, si nous devons nous servir de nos arcs, tu devras nous réapprovisionner.

— Et moi ? demanda Pauline.

— Écoute Pauline, comme il s'agit de ta maison et pour éviter toute vengeance contre toi, je préfère que tu n'interviennes pas. Notre problème est l'inverse de celui des chasseurs. Il faut que nous tenions jusqu'au retour de tes parents...

— Vers dix-neuf heures, précisa Pauline.

— Il fera presque nuit à ce moment-là, observa Gilles.

— Oui et je compte là-dessus car en France je le répète on n'a pas le droit de chasser de nuit

— Attention, ils s'approchent, prenez vos arcs, tiens Amandine voici le stock de flèches, reste derrière nous. Mettons-nous en ligne face à la clôture.

Les chasseurs tirés par leurs chiens avançaient, également en ligne.

— Halte ! cria Valentin, je sais ce que vous avez l'intention de faire avec vos chiens. Je vous préviens que le premier qui saute la clôture ressemblera à une pelote d'épingles !

— Comme Saint Sébastien, dit Pascal qui ne manquait pas de culture. Souriez, vous êtes filmés !

— Cela va faire une belle séquence de film qui fera le buzz sur internet, ajouta finement Mathilde.

Les chasseurs s'étaient encore rapprochés, le chien de l'un d'eux, encore tenu en laisse, tenta de sauter le petit portail. Aussitôt les cinq garçons bandèrent leurs arcs.

— Alors ? nargua Valentin, vous vous décidez ? Qui est prêt à sacrifier son chien ?

Le chasseur grand et maigre qui semblait être le meneur de l'équipe fit de la main un geste d'arrêt en direction de l'homme au chien excité.

— Repli, dit-il en faisant un geste circulaire cette fois.

Les garçons baissèrent leurs arcs et désencochèrent les flèches.

— On a gagné ! triompha Florian, ils battent en retraite.

— Oui mais restons quand même sur nos gardes, se méfia Valentin, ce sont des buses, des têtus ces gens-là.

— Comment allons-nous organiser la suite ? s'inquiéta Pauline, on ne peut pas rester indéfiniment dans cette situation.

— On reste tous là et on attend tes parents, rappela Gilles

— Il y a une autre possibilité, décida Valentin, je ne voulais pas aller jusque-là mais comme ils semblent vouloir nous avoir à la patience, je vais me résoudre à appeler Lemoine et lui demander de faire une patrouille en voiture jusqu'ici.

— Qu'est-ce qu'il peut faire ? demanda Olivier.

— Rien, sauf si je lui montre une photo du grand maigre avec son fusil fermé près d'une habitation et, sauf si nous lui montrons les films de Mathilde et Pascal.

— S'il nous dit que les chasseurs ont raison et qu'on n'a pas le droit de garder un cerf ?

— Nous lui feront remarquer que nous ne maîtrisons pas l'animal.

— Que va-t-il devenir ? s'inquiéta encore Pauline avec son bon cœur.

— Dès qu'il fera nuit, et donc que les chasseurs seront partis, tu laisseras ton portail ouvert, le cerf se rassurera et regagnera tout naturellement sa forêt. Vous êtes d'accord ? Alors j'appelle.

CHAPITRE 18

CANOË

Quand Olivier proposa un tour en canoë à Valentin, la première réaction de ce dernier fut l'étonnement.

— Tu possèdes un canoë, toi ? Première nouvelle.

— Non, en fait il appartient à des amis de mes parents. On peut l'emprunter quand ils ne l'utilisent pas. Alors, ça te dit ?

— J'aurais plutôt imaginé que tu invites Margot.

Olivier rougit sous ses taches de rousseur.

— Je lui ai proposé mais elle n'a pas pu se libérer, une visite de famille ou je ne sais quoi.

— Tu n'as pas eu envie d'inviter Amandine ou Mathilde ?

— Margot préfère que ce soit un garçon. Elle a même suggéré ton nom car elle s' imagine que tu as une bonne influence sur moi.

— Tiens tiens... Bon, c'est d'accord, même si je n'arrive qu'en troisième position dans l'ordre des préférences. Où et à quelle heure ?

— Où ? Au lac ! Dans les prés ça va beaucoup moins bien.

— Ha ha ha, trop drôle !

— Au ponton du club de voile à quatorze heures, c'est bon ?

— Excellent, quelle tenue ?

— Je ne prévois pas de baignade, les jours ont bien raccourci et l'eau a nettement fraîchi donc tee-shirt et short plus de vieilles chaussures de sport pour patauger.

— OK, je profiterai de la promenade sur le lac pour prendre tout un tas de photos.

— Pas de problème, il y a une boîte étanche pour mettre les smartphones et tout ce qui craint l'eau.

Valentin partit à deux heures moins le quart et pédala en mode promenade en direction du lac. Quand il passa au niveau de l'embarcadère des bateaux navettes, la vedette de la gendarmerie fluviale était amarrée à un des énormes pilotis de soutènement du ponton. Deux plongeurs, combinaisons, palmes, masques et bouteilles, étaient en action de recherche

semblait-il. Sur le quai un ruban rouge et blanc de sécurité tenait les badauds à l'écart. Valentin aperçut l'adjutant-chef Lemoine assis dans une Mégane de la gendarmerie, portières ouvertes. Il lui fit un discret signe de la main en guise de bonjour. L'adjutant répondit par un mouvement du menton avant de se lever et de lui faire signe d'approcher. Valentin coucha son VTT au sol, passa sous le ruban limitant la zone interdite et s'approcha, tout sourire.

— Ah, Valentin, je ne t'ai pas reconnu tout de suite. Tu pourras passer à la gendarmerie demain ?

— Après les cours. Je finis à seize heures donc disons vers dix-sept heures.

— Je compte sur toi.

— Rien de grave ?

— Te concernant, non. Bon, j'ai du travail, bonne journée, à demain.

Valentin reprit sa promenade sur le chemin entre lac et villas de luxe. Posées sur la pelouse de l'une des plus grandes bâtisses se trouvaient érigées trois grandes tentes en toile cirée blanche. La pelouse restante était parsemée de débris. « On dirait qu'ils n'ont pas eu assez de place à l'intérieur ceux-là » songea-t-il, « elle est pourtant immense cette villa. C'était probablement un mariage » conclut-il.

Arrivé au niveau du club de voile, cinq cents mètres plus loin, il avisa Olivier vêtu d'un bermuda de bain, d'un gilet de sécurité rouge sur un tee-shirt blanc qui pataugeait dans l'eau en maintenant un canoë de type canadien en matériau plastique moderne. Dans celui-ci deux pagaies simples et un autre gilet de sécurité.

— Ah te voilà, tiens enfile-ça, c'est obligatoire, dit-il en lui tendant le gilet.

— Salut Olive, chouette ton canoë. Attends, j'attache d'abord mon VTT. Où allons-nous ?

— Allons voir la falaise du roc de l'autre côté du lac. Tu sais pagayer ?

— Je n'ai jamais pratiqué.

— Je vais te montrer. Tu préfères être bordé à bâbord ou à tribord ?

— Que veux-tu dire ?

— Veux-tu pagayer du côté gauche ou du côté droit ?

— Je ne sais pas, je suis droitier.

— Bon, le plus simple, c'est que tu pagaies côté tribord donc à droite. Pour tenir ta pagaie, tu mets ta main gauche sur l'olive, non, je n'ai pas inventé le

mot, et ta main droite près de la pale, comme ça, ajouta Olivier en exécutant les mouvements à sec, moi je me borderai à bâbord. Tu connais les techniques de pagayage ?

— Ce n'est pas sorcier de ramer.

— Sais-tu appeler, écarter, se déborder, dénager ?

— Tu grilles d'envie de m'expliquer, répondit Valentin avec un sourire, alors vas-y.

— Il vaut mieux savoir avant. D'abord nager veut dire pagayer droit pour avancer, le coup de pagaie parallèle à la longueur du canoë.

— Donc dénager c'est pagayer en arrière ?

— Tout juste, c'est pour reculer, mais on dit « culer » dans ce cas. Appeler, faire un appel, ce n'est pas crier « ohé », c'est aller chercher l'eau avec la pale sur le côté, loin du bord du canoë, et la ramener vers soi, ce qui a pour effet de faire tourner vers la droite si tu es à l'avant et bordé à tribord. On fait comme ça, ajouta Olivier en mimant le geste. Écarter, c'est le contraire, tu cales ta pagaie contre le bord et tu cherches à éloigner l'eau, tu piges ?

— Ce qui a pour action de faire tourner dans le sens contraire de l'appel.

— Tu comprends vite. Si un des deux équipiers appelle et l'autre fait la même chose de l'autre côté, le canoë tourne sur place.

— Et « se déborder » ?

— C'est pagayer sur l'autre bord sans changer ses prises de mains, mais tu ne devrais pas avoir à le faire, c'est plutôt pour la rivière rapide comme faire un bac, prendre de la quille, esquimauter et... dessaler.

— Comment connais-tu tout cela ?

— J'ai fait un stage en Ardèche il y a un an.

— Bon, alors capitaine, nous y allons ?

— C'est parti, monte devant. Fais gaffe, le slip-way est glissant.

— Comme son nom l'indique !

— Pour naviguer en compé, tu devrais être à genoux sur des mousses, les fesses sur le traversin, mais là on est cool, pagayons assis. C'est l'équipier arrière qui commande les manœuvres et l'homme à l'avant qui donne la cadence. Ah, j'allais oublier de te dire : sur le lac, les bateaux qui arborent un drapeau rouge sont prioritaires sur tous les autres. Il faut savoir aussi que les voiliers ont priorité sur nous et enfin il est interdit d'aller dans les roselières.

— Dis donc, tu en connais un rayon dans ce domaine, tu m'épates !

— A ta pagaie matelot, tais-toi et nage !

Sous l'œil tolérant mais tout de même circonspect d'un couple de cygnes, les deux adolescents s'éloignèrent sur le calme miroir de l'eau du lac. Les foulques au front blanc, à peine effrayés, s'écartaient au dernier moment ; devant eux, un grèbe huppé plongea pour ressortir quinze mètres plus loin, un petit poisson argenté frétilant dans le bec.

— Waouh ! Qu'est-ce que c'est beau tout ça !

— Attends d'être en face, le paysage des Bauges vu du roc c'est fabuleux !

— J'aime bien le lac en cette saison parce qu'il n'y a quasiment plus de bateaux. Pas de vagues, pas de vent, on se sent glisser, s'émerveilla Valentin.

— Content que ça te plaise !

— Nous avançons à quelle vitesse ?

— Quatre nœuds environ.

— En français ça donne quoi ?

— C'est français. Un peu moins de huit kilomètres à l'heure.

— Quelle est la largeur du lac par ici ?

— Un kilomètre et demi.

— Donc nous allons mettre environ... un petit quart d'heure pour traverser.

— Pour le calcul, je ne discuterais pas avec toi tu serais trop sûr de gagner !

— Il est profond le lac ?

— Une quarantaine de mètres en moyenne, soixante au plus profond et même quatre-vingts mètres au niveau de l'entonnoir de la source sous-lacustre.

— Dis donc, je te découvre, tu connais vraiment beaucoup de choses. Il y a de gros poissons ?

— Le plus gros qui ait été attrapé était un brochet de près d'un mètre quarante de long, plus de vingt kilos, c'est ce que m'a dit un pêcheur professionnel du lac. Attends Val, arrête de pagayer, dénage un peu, il va falloir laisser passer ce bateau de promenade. Attention hein, ça va bouger dans son sillage ! Si nous dessalons, reste accroché au canoë, mais c'est bon, à cette distance, il va juste nous faire de la houle. Lève ta pagaie, les touristes nous font « coucou ».

— Nous pouvons repartir ?

— Oui, top ! Nous allons longer le roc, attention aux rochers à peine immergés, je ne voudrais pas abîmer la coque du canoë. Tiens, on va faire

un 180 pour admirer le paysage, appel, appel appel, stop. OK, qu'est-ce que tu en dis ?

— Magnifique, je vais faire un panoramique répondit Valentin en sortant son smartphone du conteneur étanche. Donc en face, ce sont les Bauges ?

— Oui, c'est dans ce massif que nous avons fait notre stage découverte à la fin du mois de mai dernier. On retraverse ?

— Allez.

Valentin glissa le smartphone dans la poche pectorale de son tee-shirt sous le gilet de sauvetage. Avec une belle synchronisation, les deux adolescents se dirigèrent à cadence soutenue vers le port de Saint Thomas du lac. Ils venaient de doubler une grosse bouée jaune quand un puissant hors-bord tractant un skieur nautique passa près d'eux, soulevant d'importantes vagues crêtées de blanc.

— Au large ! hurla Olivier à l'adresse du conducteur du hors-bord. Mets ta pagaie à plat Val, perpendiculaire au canoë et tiens la bien, ajouta-t-il, ça fera balancier pour nous stabiliser.

— OK. Tu as vu qui est le skieur ?

— Non, mais lui et le pilote sont de dangereux inconscients !

— J'ai cru reconnaître Charles-Henri.

— Monsieur Dubois de la Haute ?

— Oui, et il m'a semblé que le pilote était sa sœur, Anne-Sophie je crois. Bon, on continue ?

Le hors-bord, toujours tirant son skieur, après une large boucle revint à grande vitesse dans un rugissement de son puissant moteur et cette fois passa entre la rive et le canoë, rasant celui-ci. La grosse vague du sillage déferla exactement au niveau de la petite embarcation qui malgré le réflexe d'Olivier de tendre sa pagaie latéralement prit de la gîte et se retourna. Les deux amis se retrouvèrent à barboter dans l'eau fraîche du lac. Le canoë heureusement insubmersible ne sombra pas.

— Salauds, inconscients ! hurla Olivier en dressant hors de l'eau un poing vengeur. Val, va prendre l'avant, moi je vais à l'arrière. On va tenter de tourner ensemble pour le remettre d'aplomb. Main droite au-dessus, tourne vers ta droite, allez, encore, allez, encore.

Après deux oscillations, le canoë se rétablit mais resta rempli d'eau.

— Qu'est-ce que nous faisons maintenant, nous ne pouvons pas le vider ?

— Mettons nos pagaies dedans et poussons le jusqu'à la rive, un peu plus de cent mètres, on devrait y arriver. Qu'est-ce que c'est encore ?

Une vedette de la gendarmerie arrivait plein moteur et stoppa à quelques mètres des deux amis.

— Ça va les jeunes, besoin d'aide ?

— Non, ça devrait aller, répondit Olivier, on n'est pas loin, on peut rentrer à la nage avec le canoë.

— OK, ne lâchez pas votre embarcation.

Le moteur de la vedette rugit à nouveau. Quelques secondes après, une voix amplifiée par un mégaphone articula : « Stop ! Gendarmerie nationale. Coupez votre moteur. Le skieur, remonte dans le bateau. Suivez-nous ! »

La vedette se dirigea au ralenti vers le port, suivie par le hors-bord. « Amarrez-vous à ce mouillage et stoppez le moteur. Accostez ! ». Anne-Sophie et Charles-Henri, têtes basses, sautèrent sur la jetée flottante.

— Présentez les papiers du bateau : carte de circulation, permis de conduire, licence de plaisance sportive. Quel âge avez-vous, vous mademoiselle ?

— Seize ans et demi.

— Et vous ? ajouta le gendarme en se tournant vers Charles-Henri.

— Bientôt quatorze.

— Qu'est-ce qu'on a fait de mal, monsieur l'agent ? demanda la jeune fille.

— Activité sportive de ski nautique dans la bande de rive, vitesse excessive estimée à plus de vingt nœuds dans ladite bande où elle est limitée à cinq kilomètres heure et dans laquelle on ne peut naviguer que perpendiculairement à la côte. De plus, vous avez fait chavirer ce canoë qui revient là, avec deux jeunes à bord.

— Ils n'ont rien ceux-là, juste un peu mouillés, se défendit Charles-Henri avec un drôle de rictus.

Pendant ce temps, Olivier et Valentin avaient accosté au slip-way du port. Olivier tira au maximum dans la pente le canoë qui se vida de l'essentiel de l'eau embarquée. Ils entendirent le gendarme de la brigade fluviale dire :

— ...donc quadruple infraction :

- activité nautique sportive dans un endroit non autorisé.

- vitesse excessive dans la zone de rive.

- non-respect du sens de navigation.

- mise en danger de la vie d'autrui.

En conséquence votre permis est confisqué mademoiselle et ce hors-bord est mis sous séquestre.

— Ne faites pas ça, monsieur l'agent, je vais me faire tuer.

— Vous êtes mineure, qui est votre responsable ? Où habitez-vous ?

— Nous habitons dans une villa par là à cinq cents mètres mais mon père n'est pas là en ce moment. Il est en voyage pour ses affaires.

— Ce n'est pas tout mademoiselle, attendez ici vous deux.

Le gendarme fit les dix mètres qui le séparaient d'Olivier et Valentin.

— Ça va les jeunes ? Venez un instant avec moi. Voici les personnes qui ont fait chavirer votre embarcation, désirez-vous porter plainte ?

Valentin devint tout pâle, il porta rapidement la main au niveau de son cœur.

— Vous êtes sûr que ça va jeune homme ?

Valentin glissa la main sous son gilet et retira le smartphone de sa poche pectorale de tee-shirt.

— Mon smartphone, il a pris l'eau ! Aïe aïe aïe, il est fichu, et avec tout ce qu'il y a dedans...

— Donc je vous redemande, désirez-vous porter plainte contre ces personnes ?

Valentin réfléchit à toute vitesse : la classe avec dedans Charles- Henri, les copains, la guerre des bandes possible, sa réputation, les représailles contre lui et ses amis...

— Monsieur le gendarme, excusez-moi, je ne connais pas votre grade...

— Lieutenant.

— Mon lieutenant, un bain forcé ce n'est pas si grave, le canoë n'est pas endommagé et nous ne sommes pas blessés, en revanche mon smartphone est hors d'usage, ajouta-t-il en présentant l'appareil tout mouillé à la vitre embuée par l'intérieur. Personnellement, je veux bien passer l'éponge si j'ose dire mais à condition que je puisse récupérer rapidement un appareil équivalent ou supérieur.

— Alors ? reprit le lieutenant en s'adressant à Charles-Henri et Anne-Sophie qui attendaient têtes baissées.

— Combien vaut un truc comme ça d'occasion ? osa dire la jeune fille.

— Je l'ai eu neuf en cadeau de Noël de mes parents il y a deux étés.

— Hein ? Tu es sûr que ça va mon garçon ? redemanda le lieutenant.

— Mais oui, très bien... Ah oui, je comprends votre étonnement : j'habitais avec mes parents en Australie avant de venir en France pour mes études. Noël là-bas, c'est au début de l'été...

Le lieutenant eut de la tête un geste de compréhension. Valentin poursuivit : ...si mon appareil n'est pas remplacé, je serai obligé de demander à mes grands-parents qui sont responsables de moi de porter plainte.

— Il nous en veut parce qu'on a une belle villa au bord du lac, deux belles voitures, un beau bateau. C'est un jaloux et son copain aussi, objecta Charles-Henri.

— Vous vous connaissez ? Qui répond ?

— Nous sommes dans la même classe que Charles-Henri Dubois de la Capelle ici présent, déclara Olivier.

— Donc vous vous connaissez, en déduisit le lieutenant, j'ai l'impression que cette affaire ressemble à une vengeance entre vous, je me trompe ?

Charles-Henri baissa de nouveau la tête.

— Vous êtes obligé de tout dire à mon père monsieur le lieutenant ? minauda Anne-Sophie.

— Le bateau est sous séquestre, il ne pourra être récupéré par le légitime propriétaire qu'après paiement des trois amendes pour infractions, sans préjudice d'une plainte éventuelle en dommages et intérêts qui pourrait être déposée par les responsables de ces deux-là.

— Mon lieutenant, je puis-je vous entretenir à part ? demanda Valentin.

— Viens par ici, répondit l'officier en avançant vers le bout du ponton flottant d'amarrage, qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Je m'appelle Valmont, j'ai rendez-vous demain à dix-sept heures avec l'adjudant-chef Lemoine qui était avec vous à l'embarcadère vers quatorze heures. Vous nous avez peut-être vus ensemble. Discutez avec lui, il vous dira les raisons du contentieux entre eux et nous, moi surtout. Vous verrez que nous ne sommes pas du tout en tort. Si je peux récupérer un iPhone 5S, ou supérieur car peut-être mon modèle n'est plus commercialisé, mon grand-père qui est au courant de tout ne portera pas plainte bien que ce soit la seconde fois que nous sommes agressés. Si vous persuadez ces nouveaux riches de réparer mon préjudice, j'en reste là.

— Et ton ami ?

— Il sera d'accord avec moi. Pouvons-nous partir et remettre le canoë à son point d'attache au club nautique ?

— Vous pouvez. Je vais en finir avec ces cervelles d'oiseaux et leur signifier votre décision.

CHAPITRE 19

LE NOYÉ DU PORT

A la sortie des cours de ce lundi après-midi, Valentin envoya des doigts un baiser à ses copines, tapa la main de ses copains puis avisa Gilles.

— Nous faisons quelques pas ensemble ?

— Avec plaisir mon vieux.

— Euh, oui, bon... répliqua Valentin, est-ce que Olivier t'a raconté notre odyssée d'hier ?

— Votre aventure sur le lac ? Oui, nous sommes au courant. Charles-Hareng, comme dit Amandine, faisait une drôle de tête ce matin.

— J'ai remarqué ! Donc tu sais que mon smartphone a pris l'eau hier. Il est resté au moins un quart d'heure dans ma poche sous l'eau pendant qu'on ramenait le canoë à la nage. La micro diode qui teste l'humidité interne était rouge. J'ai enlevé la carte Sim puis j'ai mis l'appareil dans une boîte pleine de riz pour tenter d'absorber l'humidité. Il faut maintenant attendre deux jours mais j'ai peu d'espoir. J'ai demandé à Olivier s'il pouvait me prêter le sien pour ce soir mais il a tellement peur de manquer un appel de Margot...

— Donc tu as besoin d'un téléphone ? Tiens, prends le mien.

— Tu n'as pas peur de manquer un message de Lucie ?

— On se voit tous les jours. Si je ne suis pas trop indiscret, pourquoi en as-tu absolument besoin ?

— Je dois voir Lemoine à cinq heures.

— Il t'a convoqué ? Pourquoi ? Le pilote de la montgolfière ? Les chasseurs ? Votre bain forcé ?

— Une de tes deux premières hypothèses probablement. Je veux disposer d'un moyen de contacter rapidement Pauline et les copains s'il s'agit des chasseurs.

— Avertir les copains... sauf moi, lança malicieusement Gilles.

— Je te rendrai ton appareil ce soir et je te ferai un compte rendu complet, patate !

— Tu as peur d'être pris en flagrant délit d'ingratitude, hein mon salaud.

— Tu es un frère mon Gilles.

— A quoi ça sert un ami, hein ? Heu, si j'ai une communication...

— Je laisse courir jusqu'au message, bien entendu. A ce soir Gilles

Quand Valentin sonna au portail sécurisé de la gendarmerie, ce fut la voix du brigadier Dufournet qui retentit à l'interphone.

— C'est pourquoi ?

— Valentin Valmont, brigadier.

Le grésillement de la serrure électrique indiqua à Valentin que l'entrée lui était permise. En connaisseur des lieux, il entra dans la première pièce où le brigadier finissait d'enregistrer la plainte d'un homme pour vol des quatre roues de sa voiture sur le parking de son immeuble. Valentin désigna le bureau de l'adjudant-chef, le brigadier Dufournet d'un signe affirmatif de la tête lui donna la permission de frapper à la porte.

— Oui ? fit la voix forte de l'adjudant-chef Lemoine.

— Valentin.

— Entre !

— Bonsoir mon adjudant-chef.

— Bonsoir Valentin. Assieds-toi et patiente quelques minutes, je suis sur une enquête, j'ai juste un procès-verbal à relire, dit le sous-officier en levant une feuille de papier marquée d'un drapeau bleu-blanc-rouge. Il pinça les lèvres, se gratta la tête, signe chez lui d'une intense réflexion. Au bout d'une minute, il reposa le papier. Son visage prit une expression amicale.

— Ah, Valentin, je t'ai demandé de venir pour...

À ce moment précis, un crissement de pneus se fit entendre suivi immédiatement du gros bang d'une collision. L'adjudant se leva d'un bond :

— Reste là Valentin, je reviens bientôt.

Quand Lemoine fut sorti, Valentin se leva, alla à la fenêtre donnant sur la grande départementale. Un motard était assis sur le bas-côté, tenant sa tête casquée entre ses mains, en train de reprendre ses esprits, sa moto était couchée sur la route, guidon et roue avant tordus, une Citroën C4 grise avec le phare gauche cassé et la tôle autour enfoncée. « Plus de peur que de mal semble-t-il » se dit Valentin en regagnant son siège.

Il allait se poser sur la chaise quand son œil fut attiré par une photo couleur grand format posée sur le bureau de l'adjudant. Elle représentait un homme au teint livide, allongé sur le dos sur un sol goudronné mouillé autour de lui. Valentin eut une drôle de réaction. Profitant de la solitude du bureau, il sortit de sa poche le smartphone de Gilles, activa l'application photo, zooma

sur le cliché posé sur le bureau. Il fit ensuite de même avec le procès-verbal qu'étudiait l'adjudant au moment de son arrivée puis remisa l'appareil dans sa poche de pantalon et retourna s'asseoir. Il dut attendre plus de cinq minutes le retour de Lemoine. Dehors la sirène deux tons d'une ambulance montait crescendo, impérative, dérangeante.

— Excuse Valentin, le métier impose des obligations. Tu as, je suppose, regardé ? dit l'adjudant-chef en rangeant le dossier de son bureau.

— Oui, je suis allé voir à la fenêtre : une moto contre une voiture. J'ai entendu l'ambulance, y a-t-il des blessés ?

— Apparemment non mais nous appelons systématiquement l'ambulance pour contrôle ainsi que pour les tests d'alcoolémie et de prise de drogue. Si un test s'avère positif, la personne en question est automatiquement en tort. Bon, je t'ai fait venir pour que tu me donnes ta version de votre altercation avec un groupe de chasseurs au hameau du Villard.

Valentin raconta fidèlement la chronologie des faits qui s'étaient déroulés dans la propriété des parents de Pauline, la protection du cerf, l'insistance des chasseurs, la menace implicite de celui qui avait refermé ostensiblement son fusil, les arcs, la menace des chiens.

— Vous auriez tiré ?

— J'étais sûr que ce ne serait pas la peine.

— Le fusil refermé, c'était évidemment pour t'intimider, c'est à la limite répréhensible mais difficile à prouver.

— J'avais une preuve photo mais malheureusement, elle est à l'eau.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Hier en faisant un tour sur le lac, j'ai pris un bain forcé avec mon copain Olivier, j'avais mon smartphone dans la poche là, dit Valentin en se touchant le côté gauche de la poitrine, il a nagé avec moi. J'ai bien peur qu'il soit irréparable.

— Ah oui, le lieutenant de la brigade fluviale m'a parlé de cet incident, une altercation avec le conducteur d'un hors-bord et le skieur nautique qu'il tractait dans la bande de rive et deux jeunes qui faisaient du canoë. Il devait contacter les parents des deux inconscients. Attends, je l'appelle.

L'adjudant-chef décrocha le combiné du poste fixe, appuya sur un basculeur puis sur une touche numérotée.

« Bonjour lieutenant, ici Lemoine, qu'en est-il de l'affaire du hors-bord et du canoë ? Oui... oui, le père était furieux ? ...Je connais le personnage... Il

veut calmer le jeu... Oui, c'est son intérêt... Et pratiquement ? Oui... Oui... D'accord, merci lieutenant. »

Ça s'arrange pour toi Valentin, le père Machin de la Capelle après avoir savonné ses inconscients d'enfants s'est engagé à te fournir un appareil neuf. Tu devras simplement dire la marque et le modèle à son fils demain matin. Valentin eut une mimique voulant signifier « je n'ai pas voulu cela mais je ne peux pas faire autrement ».

— C'est tout mon adjudant-chef ?

— C'est tout. Les chasseurs se verront signifier un rappel au bon usage du droit de chasse. Ah, et puis aussi, le pilote de la montgolfière a laissé cinquante euros pour ceux qui ont retrouvé ses papiers et eu l'honnêteté de nous les remettre avec l'argent contenu dans la pochette. Vu ton âge, ces cinquante euros seront remis à tes grands-parents, à charge pour eux de faire le partage.

— Merci beaucoup. Dites mon adjudant-chef, si je ne suis pas trop indiscret, c'était quoi l'entraînement des plongeurs à l'embarcadère ?

— Tu n'es pas au courant ? Nous avons repêché un homme d'environ quarante ans, mort noyé. Suicide, accident ou homicide ? C'est là-dessus que je travaillais quand tu es arrivé. Je penche pour un homicide car cet homme que l'on cherche à identifier présentait un gros hématome derrière la tête. Il a probablement été assommé puis jeté à l'eau. Mais tout ceci n'est pas de ton âge ! Pour le cerf et les chasseurs, ton témoignage conforte celui de mademoiselle Pauline Fresnoy, donc l'affaire est close. Pour information, le cerf est reparti tout naturellement vers sa forêt. Tu peux rentrer chez toi, Valentin.

Valentin récupéra son VTT et, tout songeur, pédala jusqu'à chez lui. Six heures sonnaient quand il poussa la porte de la maison.

— Ah, te voilà Valentin, je commençais à m'inquiéter.

— Excuse-moi Za, j'étais avec l'adjudant Lemoine. Il voulait ma version de l'histoire du cerf chez Pauline. ?

Valentin monta dans sa chambre, alluma sa tablette, sortit le smartphone de Gilles, retrouva les deux clichés pris dans le bureau de la gendarmerie et se les expédia en pièces jointes d'e-mail. Il effaça ensuite les deux photos, supprima le courriel de la boîte d'envoi du smartphone et redescendit voir sa grand-mère.

— Za, je file chez Gilles et je reviens, un quart d'heure en tout grand maximum.

— C'est bon Valentin, tu peux y aller.

Après le repas du soir, devoirs faits, Valentin demanda la permission d'utiliser l'ordinateur familial.

— Dix heures, dernière limite, n'est-ce pas ?

— OK Yanco mais j'aurai fini bien avant.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Oh des recherches.

Il attendit cependant que ses grands-parents soient installés devant la télévision pour ouvrir sa messagerie et ressortir les photos volées. Il jeta d'abord un regard rapide sur le macabre cliché puis, agrandissant la seconde épreuve, entreprit la lecture du procès-verbal de la gendarmerie.

...le dimanche 15 octobre 2017, nous, lieutenant de gendarmerie attaché à la brigade fluviale du lac, avons été avisés par l'appel téléphonique d'un pêcheur amateur, de la présence d'un corps humain reposant par environ six mètres de fond au niveau de l'embarcadère de Saint Thomas du lac. Rapidement sur place, après avoir avisé la brigade de gendarmerie locale, avons procédé à la remontée du corps. Il était quatorze heures et douze minutes. Le corps s'est avéré être celui d'un individu de sexe masculin âgé d'environ trente-cinq ans, vêtu d'un pantalon de toile beige, d'un sweat-shirt bleu marine et de chaussures de sport de couleur marron. L'homme ne respirait plus, son cœur ne battait plus, ses lèvres étaient violette et sa tête présentait un important hématome au niveau de l'occiput. Premières constatations faites, avons demandé une ambulance pour conduire le corps à l'institut médico-légal. Le pêcheur ayant fait la découverte se nomme...

Valentin interrompit sa lecture et avec un peu d'appréhension, fit revenir à l'écran la photo du mort. Celle-ci, très nette, montrait effectivement le corps d'un homme vêtu de beige et de bleu, allongé sur le dos, visage livide, joues creusées, lèvres bleues, les yeux vitreux grands ouverts. La photo prise en surplomb ne permettait pas de voir l'hématome cité dans le procès-verbal.

Valentin agrandit l'image au maximum tout en gardant une bonne lisibilité. Il fit lentement défiler la photo des baskets à la tête puis revint doucement en arrière. Il agrandit encore un peu plus l'image puis stoppa sur une partie de vêtement du mort. Le visage de l'adolescent, soucieux et concentré,

s'éclaira soudain : « j'ai trouvé ! » ne put-il s'empêcher de dire avec un sourire peu d'actualité.

Il effaça les deux photos, ferma la fenêtre de visualisation d'image, réactiva son logiciel de courrier et supprima son propre e-mail. Ayant effacé toute trace de ses manipulations, avec un sourire de satisfaction, il adressa un courriel à l'adjutant-chef Lemoine : *Votre noyé de l'embarcadère, c'était un accident !*

CHAPITRE 20

COURS DE MATH

Lorsque Valentin passa le portail du collège ce mardi à huit heures moins dix, Charles-Henri Dubois de la Capelle était déjà dans la cour, surveillant de loin les arrivées. Il se dirigea vers son ennemi, visage fermé et lui intima : « Mets-toi à côté de moi en cours de maths ».

— Bonjour à toi aussi, répondit Valentin avec un petit sourire ironique.

Imaginant très bien le pourquoi de cette requête et de cette mine revêche, dès la rentrée en classe, Valentin s'installa dans la seconde rangée à droite de celle de Charles-Henri, place habituellement occupée par Tony Thénard au grand étonnement de ce dernier ainsi que de celui de Gilles et de ses amis. Devant Valentin se trouvait Océane et à sa droite Morgane Joly. Avant que le professeur de mathématiques, monsieur Eric Derrien fasse l'appel, profitant du brouhaha de l'installation des autres élèves, Charles -Henri sortit de son luxueux sac d'école une poche en plastique aux couleurs de la FNAC et la balança sur la table de Valentin.

— Mon père m'a obligé à t'acheter ça, fit-il, tout mon argent du mois ! Je suppose que tu es content de toi !

Sans merci, sans regarder à l'intérieur, sans palper ni soupeser, à l'étonnement du donneur, Valentin fourra le « cadeau » dans son propre sac duquel il sortit trousse et classeur de math.

Monsieur Derrien, surnommé « air de rien » depuis plusieurs générations d'élèves acheva son appel « ...et enfin Valentin Valmont. Ses yeux se portèrent à la place habituelle de celui-ci. Valentin n'est pas là ? »

— Si, ici monsieur, répondit-il en levant le bras.

— Bon, là, pourquoi pas, commenta le professeur. Aujourd'hui nous abordons le théorème de Pythagore. Deux questions, qu'est-ce qu'un théorème ? Qui est Pythagore ? Qui veut répondre ?

Tony et Mathilde levèrent la main immédiatement.

— Tony ?

— Ça ne fait pas deux mais trois questions m'sieur.

— Voilà une remarque bien constructive, Tony, Merci d'avoir participé. Mathilde ?

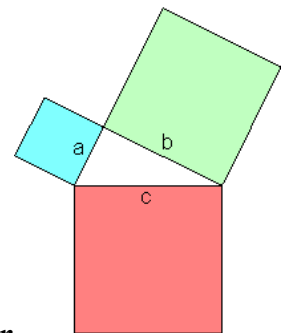
— Pythagore était un philosophe et mathématicien grec qui vivait il y a plus de deux mille ans.

— Bon Mathilde, disons plus précisément deux mille six cents ans. Il y avait des bons en math à cette époque. Et un théorème ? Oui Gilles.

— Un théorème est une vérité mathématique.

— Ce n'est pas faux mais incomplet. Un théorème est une affirmation mathématique ou logique qui peut être démontrée, c'est à dire un énoncé qui peut être prouvé par un raisonnement logique. Donc ce monsieur Pythagore a énoncé l'affirmation suivante : écoutez bien et regardez le tableau. Dans un triangle rectangle a, b, c , le carré de la longueur de l'hypoténuse que voici, est égal à la somme des carrés des longueurs des deux autres côtés, celui-ci et celui-là. On écrit $a^2=b^2+c^2$. Ceci est l'affirmation. Comment le démontrer, comment le prouver ? C'est ce que nous allons voir en faisant un puzzle :

Je reprends notre triangle rectangle et je dessine les carrés appuyés sur les trois côtés comme ça :



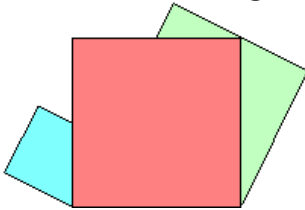
Je vous laisse faire le même dessin sur une feuille de papier

Canson, avec soin Clément, la suite en dépend. Peu importe la longueur des côtés du triangle pourvu qu'il soit rectangle. Utilisez la règle et le compas.

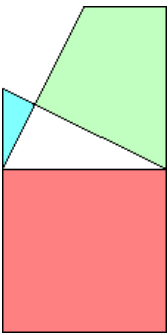
Studieuse la classe s'appliqua pendant que le professeur passait dans les travées.

— Bien maintenant il faut prouver que la surface du petit carré bleu plus celle du carré vert égale la surface du grand carré rouge. Pour ce faire, vous allez découper la figure en suivant les contours avec précision, allez-y. Tu n'as pas de ciseaux Marion ?

— J'en ai deux paires, tiens Marion, dit Amandine en lui tendant une paire de ciseaux à ongles.



— Maintenant, continua le professeur, vous allez plier votre carton en suivant l'hypoténuse, oui, la ligne c, en laissant les parties colorées à l'extérieur. Arrête de souffler Benjamin, ce n'est pas compliqué. Maintenant découpez la partie bleue et les morceaux verts qui débordent puis dépliez la figure, voici ce que vous obtenez :



— Découpez maintenant toutes les parties colorées qui restent. Ce qui est rouge, c'est le carré de l'hypoténuse, tout ce qui est vert, c'est le grand carré, les deux pièces bleues constituent le petit carré.

Maintenant, jouez au puzzle, reconstituez le carré bleu : deux pièces, tout le monde devrait y parvenir. Ensuite le carré vert, trois pièces, tu sauras faire Océane ?

La jolie jeune fille haussa les épaules avec une moue hautaine.

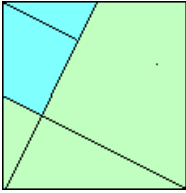
— Vous avez donc reconstitué les carrés des côtés. Voici le plus difficile, et c'est là le but de toutes ces manipulations, si vous réussissez à faire coïncider en les disposant correctement toutes les pièces vertes et bleues sur le carré rouge, vous aurez prouvé le théorème de Pythagore. Carré vert plus carré bleu égale carré rouge. Allez-y, solution dans cinq minutes. Levez la main dès que vous avez réussi...

— Bien Mathilde.

— Bien Valentin. Arrête de te retourner Océane.

— Bien Charles-Henri. Morgane, cherche par toi-même, cesse de te lever sans cesse pour jeter des coups d’œil de mouche. Ça te fait rire Valentin ?

Bon, voici la solution, regardez au tableau !



Vous pouvez voir que toutes les pièces du puzzle occupent exactement la surface du carré rouge, donc le carré du petit côté plus le carré du grand côté égale le carré de l’hypoténuse de notre triangle rectangle, CQFD.

Quelqu'un a des questions ?

— Moi, m'sieur, intervint Tony, à quoi ça sert ?

— A faire des puzzles ! s'écria Morgane.

— Très drôle Morgane. Sinon, qui a une idée ?

— Ben à rien ! s'aventura Clément.

— À part l'avis circonstancié de Clément ?

Valentin et Mathilde levèrent la main en même temps.

— Mathilde ?

— Je ne sais pas si c'est à moi de le dire car cette proposition vient en fait de Valentin.

— Vas-y, dit Valentin en baissant le bras.

— Les bâtisseurs du moyen âge utilisaient un cas particulier de ce théorème pour tracer des angles droits.

— C'est exact Mathilde. Peux-tu développer l'idée ?

— Je préfère laisser Valentin.

— Alors, Valentin nous t'écoutons.

— Si je dessine un triangle avec des côtés de 3, 4 et 5 centimètres, j'obtiens obligatoirement un triangle rectangle.

— Peux-tu le démontrer ?

Les carrés des petits côtés de 3 et 4 centimètres font 9 et 16, leur somme fait 25 et 25 c'est le carré de 5, la dimension du plus grand côté, l’hypoténuse. Donc le triangle est obligatoirement rectangle. Les bâtisseurs se servaient

d'équerres 3, 4, 5 pour tracer leurs angles droits pour que leurs murs soient évidemment d'équerre.

— Excellent Valentin. Quelqu'un pense-t-il à d'autres applications de ce théorème ? Personne ? Alors, imaginez une pièce rectangulaire, votre chambre par exemple. Vous désirez en connaître la surface...

— Pourquoi faire ? interrompit Clément.

— Décidément, tu es bien négatif aujourd'hui, Clément. Pour en connaître le prix par exemple ! Tu veux que je te donne le problème à faire ? Donc pour connaître la surface de votre chambre, il faut connaître sa longueur et sa largeur, ça vous le savez. Si vous pouvez mesurer la largeur « l », par exemple trois mètres mais pas sa longueur « L » à cause des meubles, vous mesurez la diagonale « D » de la pièce donc l'hypoténuse puisque les angles des murs de votre chambre sont des angles droits. Vous trouvez cinq mètres. La longueur pourra alors être calculée par la formule $L^2 = D^2 - l^2$. L^2 donc dans notre cas 5^2 moins 3^2 , soit 25 moins 9, donc 16. La longueur de la chambre est donc la racine carrée de 16 donc 4 mètres car $16 = 4$ fois 4.

— Là c'est facile parce que ça tombe juste, remarqua Amandine futée, mais si on avait obtenu par exemple 19 avec nos mesures, comment aurait-on fait ?

— C'est aussi facile, tu sors ta calculette de téléphone et tu cherches la racine carrée de 19, expliqua Gilles.

— Effectivement Gilles, c'est la solution moderne, la plus simple, la plus rapide, approuva le professeur.

— Et si on n'a pas de smartphome, hein ? objecta Tony prenant le relais de Clément.

— Avant les smartphones et les calculettes, il existait ce qu'on appelle une règle à calcul qui permettait de le faire. Il est également possible par une opération arithmétique de calculer soi-même, cela s'appelle extraire une racine carrée. Nous verrons cela dans une prochaine leçon. Les ordinateurs utilisent entre autres cette formule pour modéliser des pièces dans l'industrie.

— C'est bien ce que disait Clément, intervint Morgane, pour nous, ça ne sert à rien !

— Cette formule a eu un grand intérêt pour vous aujourd'hui, Morgane, elle a servi à quelque chose, elle vous a obligé à réfléchir donc à développer

votre cerveau et certains d'entre vous en ont grand besoin. C'est l'heure, rangez vos affaires et sortez dans le calme.

— Je préfère sortir dans le couloir, s'amusa Olivier qui s'était rapproché de Valentin. Alors, qu'est-ce qu'il t'a filé comme nouveau téléphone le prétentieux ?

— Je ne sais pas. Je regarderai ce soir chez moi, je ne veux pas lui donner la joie de me précipiter dessus, je suis sûr qu'il m'observe !

— Bien vu, il regarde vers nous. Je te signale que pour le puzzle, il a tout pompé sur toi.

— Je m'en doutais. Bah, ça lui a fait une petite compensation. Quel cours avons-nous maintenant ?

— Permanence, Radissel est absent et ensuite deux heures de gym avec Filedoux.

CHAPITRE 21

TÉLÉPHONE

Valentin attendit d'avoir fini le goûter préparé par sa grand-mère pour monter dans sa chambre et sortir son iPhone 5S de la boîte en carton pleine de riz. Les grains semblaient avoir rempli leur office d'absorption de l'humidité. La petite diode rouge qui était apparue au niveau du chariot de carte Sim avait disparu ainsi que la buée de la vitre mais il lui fut impossible d'allumer l'appareil. Pensant la batterie vide, il brancha le chargeur de l'appareil mais rien ne se passa, la charge ne se faisait pas. Il attendit cependant un quart d'heure qu'il mit à profit pour réviser la leçon de SVT sur la dynamique de la terre et les séismes, thème qui l'intéressait fortement.

Le quart d'heure écoulé, il tenta de nouveau la mise sous tension de son smartphone qui ne répondit pas. « Je vais être obligé d'accepter le *cadeau* de Charles-Henri » soupira-t-il intérieurement. J'aurais pourtant bien aimé le lui rendre non déballé. Il sortit de son cartable-sac à dos la poche de la FNAC délicatement offerte par son nouveau meilleur ennemi. Il eut une petite grimace de satisfaction en découvrant la boîte en épais carton blanc marqué d'une pomme stylisée. La boîte contenait, outre un chargeur nouvelle forme et un kit mains libres, un large appareil très mince aux bords arrondis et à l'écran surdimensionné.

« Un iPhone 6, j'en rêvais... mais pas de cette façon. L'autre me suffisait bien mais bon, celui-là de toute façon je ne l'ai pas volé ! » Il ôta de la prise le chargeur et l'ancien appareil hors d'usage et lui substitua son nouveau bijou. Constatant que la batterie était à cinquante pour cent de charge, il le débrancha, l'éteignit, sortit avec précaution le chariot et inséra sa carte micro-Sim qui fut immédiatement reconnue à la remise sous tension. En connaisseur des techniques propres à ce type d'appareil, Valentin activa les connexions WIFI et Bluetooth, se connecta à son Cloud et réintégra tous ses paramètres : sonneries, contacts, agenda, photos, vidéos et notes diverses. Il se mit ensuite à télécharger ses applications favorites : jeux, cartes connectées, altimètre, radio. Il allait s'atteler à la personnalisation des

diverses sonneries et messages d'alerte quand l'appareil vibra et l'écran afficha : « Lemoine appelle ». Il accepta immédiatement la communication.

— Ah, mon petit Valentin, tu es enfin disponible.

— J'ai toujours été disponible, c'est mon appareil qui ne l'était pas.

— J'en déduis que tu as reçu ton nouveau téléphone.

— Oui, les Dupont de la Haute se sont montrés réglos, pour une fois.

— Tu sais pourquoi je t'appelle ?

— J'ai bien ma petite idée. Mon dernier mail, c'est ça ?

— Tout juste. Avant de rendre mes conclusions au procureur sur la possibilité d'un crime, j'aimerais savoir ce qui t'a amené à penser que la noyade de cet homme - qu'on n'a d'ailleurs pas pu identifier pour l'heure car il n'avait pas de papiers - était accidentelle.

— La photo, mon adjudant-chef.

— Tu as vu une photo du noyé ?

— Sur votre bureau.

— Tu n'as pas fouillé j'espère. Si même toi Valentin tu te permets des indiscretions...

— Je suis plus curieux qu'indiscret. La photo était en évidence.

— Alors, d'où tires-tu ton affirmation ?

— Les noyés d'Amsterdam.

— Hein ? Que veux-tu dire ? Quel rapport avec les Pays-Bas ?

— J'ai lu quelque part que dans les canaux d'Amsterdam, qui sont nombreux, on repêche quelques fois des noyés, surtout le dimanche matin et que ces noyés présentent pour beaucoup une particularité.

Valentin marqua volontairement un silence stratégique.

— Bon, alors ?

— Beaucoup de ces noyés ont la braguette ouverte ! mon adjudant-chef.

— Hein ?

— La braguette ouverte, comme votre client.

— La braguette ouverte, donc c'est un accident ! Tu te moques de moi ?

— Pas du tout mon adjudant-chef, imaginez la scène suivante : samedi, une soirée alcoolisée, ivresse, besoin de prendre l'air, quelques pas en titubant, vessie pleine, envie de se soulager, il choisit de faire dans le lac, ce qu'entre parenthèses je désapprouve totalement. Le ponton est humide, l'homme vacille, glisse et chute. Sa tête heurte les planches et plouf ! Vous verrez que les rapports médicaux indiqueront un fort taux d'alcool dans son sang.

— Il y a quand même une faille dans ton raisonnement, Valentin, aucune disparition n'a été signalée dans le village.

— Écoutez, dimanche matin, après vous avoir parlé à l'embarcadère, un peu plus loin sur le chemin, j'ai remarqué trois très grandes tentes blanches sur la pelouse d'une villa du bord du lac, des tréteaux, de la vaisselle sale. Il a dû y avoir une noce ou un vin d'honneur ou une fête quelconque samedi, avec beaucoup d'invités, pas forcément du village. Il est fort probable que vous allez bientôt remarquer une voiture tampon dans un parking voisin de l'embarcadère ou du port ou même de la plage avec, dans la boîte à gants, les papiers de cet homme.

— Valentin, Valentin, tu m'impressionnes, je crois que je vais démissionner de la gendarmerie et te faire nommer à ma place !

CHAPITRE 22

CAGOULES

Que se passe-t-il Valentin ? Tu tournes en rond aujourd'hui. Tu ne sais pas quoi faire ? lui demanda sa grand-mère.

— C'est un peu ça. Depuis que je suis arrivé en France, il y a un an maintenant, je me suis fait une douzaine d'amis et aujourd'hui, aucun n'est disponible. De plus ce ciel gris n'incite pas à sortir.

— Profites-en pour te mettre à jour dans ton travail.

— Je suis à jour, Za, complètement.

— Tous ceux de ton âge jouent avec leur portable, ça ne t'intéresse pas ?

— J'en ai fait le tour de ces jeux. Ou ce sont des trucs de guerre ou ils sont infantiles donc ne m'intéressent pas trop.

— Prends un livre, avec un bon livre on ne s'ennuie jamais.

— Je viens de finir « Les trois mousquetaires » que m'a prêté Margot.

— Regarde la télévision.

— Je n'aime pas trop les émissions du dimanche. En fait, je crois que je n'aime pas le dimanche, le village est mort, les magasins sont fermés, personne dans les rues, les copains occupés...

— Va au cinéma, au ciné-village, je t'offre le billet.

— Quel est le film ?

— Je ne sais pas au juste, regarde la feuille des programmes, elle se trouve sur la table basse du salon... Tu as trouvé ?

— Oui, le film au programme s'appelle « le sens de la fête ». C'est bien pour moi ça ?

— Je ne sais pas mais les voisins ont vu le film et ils ont beaucoup ri m'ont-ils dit. Il y a une séance à dix-sept heures, vas-y et tu nous diras.

Un petit kilomètre, dix minutes de marche... Valentin décida de se rendre à pied au ciné-village. Sur le chemin, il eut fugacement une impression bizarre, comme s'il était suivi. Il se retourna et n'aperçut qu'une personne, de dos, silhouette grise avec une casquette américaine à une cinquantaine de mètres de lui. Il marcha encore deux minutes et se retourna à nouveau. Il vit ce qui lui sembla être la même personne, toujours de dos

mais la distance entre eux n'avait pas augmenté. Cela lui sembla étrange mais sans plus. Qui pouvait s'intéresser à lui ? Il tourna à droite vers la passerelle enjambant la rivière, s'arrêta quelques secondes pour tenter d'apercevoir une truite en chasse. Un coup d'œil vers l'arrière lui montra la même silhouette que dans la rue précédente, toujours de dos. « Je me fais du cinéma » pensa-t-il en haussant les épaules. Il longea le cimetière, passa devant le parking presque désert du supermarché, se dirigea vers l'église près de laquelle se trouvait la petite salle de projection.

Le guichet n'était pas encore ouvert et une cinquantaine de personnes attendaient. « J'ai bien fait de partir tôt, on dirait que le film a du succès ». Il sortit son nouveau smartphone et, après consultation de l'écran, le mit sur vibreur, acte indispensable selon lui quand on entre dans un lieu public puis le glissa dans une poche zippée de son blouson. Les gens continuaient d'arriver, derrière lui la queue s'allongeait. Valentin jeta un coup d'œil circulaire : dans le parking du super marché, près d'une des rares voitures stationnées, une silhouette grise qui lui sembla être encore la même, la main collée à une oreille, semblait téléphoner. Le guichet maintenant était ouvert, la queue avançait. Valentin prit son billet et choisit une place assez éloignée de l'écran près d'un mur latéral.

Contrairement à ses voisins et à beaucoup de gens dans la salle, il ne se mit pas à pianoter sur son smartphone mais s'amusa à dévisager les derniers entrants. Il eut la surprise de voir Amandine accompagnée de son père. Il tenta bien de lui faire signe mais celle-ci ne regardait pas dans sa direction.

Le film était drôle, sans prétention. Les spectateurs riaient de bon cœur, Valentin se laissa prendre par l'ambiance joyeuse et rit à l'unisson de la salle.

Quand la séance fut terminée, quand, mine réjouie comme tous les sortants il se retrouva dehors, le soleil quittait le sommet de la plus haute montagne, la pénombre gagnait déjà le bas de la vallée, la brise du soir descendait du col. Il avait totalement oublié la silhouette qui semblait le suivre à l'aller. Regrettant toujours sa solitude, il tenta de retrouver Amandine pour échanger quelques mots mais il ne la vit pas.

Valentin décida de changer de parcours pour son retour. Il se dirigea vers la proche passerelle des peupliers qu'il emprunta pour tourner à droite dans le chemin des morilles qui longeait la rivière. Il eut à nouveau le sentiment d'une présence derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner

complètement, un violent coup derrière les genoux l'obligea à plier les jambes tandis qu'une main l'attrapa par le col de son blouson et le précipita à terre. Il eut le temps de voir un sweat gris sans marques distinctives, une casquette grise également, des yeux clairs sans être bleus et un foulard bordeaux masquant le visage. Deux ombres sortirent des buissons alentour et les coups se mirent à pleuvoir.

— Arrêtez, arrêtez, qu'est-ce que vous voulez ?

— Te faire les poches, connard ! répliqua une des ombres à tête capuchonnée et au visage masqué d'un foulard sombre en lui lançant un coup de poing au visage. Il n'eut pas le temps d'esquiver, son œil gauche lui sembla exploser en une multitude d'étoiles.

Roulé en boule, avant-bras protégeant sa tête, il essaya de prendre appui sur ses genoux pour se relever et tenter de fuir mais un violent coup de chaussure à semelle crantée sur l'épaule le renvoya au sol et un second coup de pied du pointu porté sur son flanc gauche par le même individu le fit hurler de douleur. Il sentit un craquement en bas de sa poitrine avec l'impression de recevoir un coup de poignard. Paralysé par un paroxysme de souffrance, étendu au sol, il ne bougea plus. Des larmes incoercibles mouillèrent instantanément ses joues tant la douleur était intense.

Un violent coup sur la cuisse droite puis un autre sur l'arête du tibia déclencha un réflexe de protection de la jambe avec ses mains mais le mouvement brutal exacerba la douleur dans sa poitrine. Souffle coupé, Valentin allongé sur le sol gravillonné ne fit plus aucun mouvement. Tête inclinée sur le côté, ses yeux accommodèrent sur une paire de baskets aux lacets dépareillés, un vert et un orange. Au milieu d'un océan de douleur, cela lui sembla bizarre. Le frappeur vint se placer vers sa tête et lui bloqua le cou avec son bâton. Ses habits exhalaient une odeur aromatique douceâtre, odeur que Valentin dans sa semi-conscience reconnut. L'autre, celui qui avait porté les coups de pieds et coups de poings se pencha sur lui, une forte odeur de tabac froid imprégnait ses vêtements.

— Vas-y, fouille-le ! ordonna le gars au bâton à celui qui sentait le tabac.

— J'peux pas, il est couché sur ses poches ce connard, râla l'interpellé, aide-moi à le retourner, toi dit-il à celui qui avait fait tomber Valentin et qui se contentait d'assister à la scène.

Valentin hurla à nouveau quand les jeunes voyous le manipulèrent mais il ne put s'opposer. C'est au moment où l'un d'eux tentait de dézipper la poche

abritant son smartphone que les lampadaires du chemin s'allumèrent. Celui qui l'immobilisait avec le bâton fut éclairé de face. Malgré la douleur, Valentin nota les yeux bleus et un grain de beauté situé exactement au milieu de son front, le reste du visage, comme ceux des deux autres, était masqué par un foulard noué dans le cou. Ils tournèrent tous la tête dans toutes les directions pour détecter la présence d'éventuels intrus. Valentin put voir les yeux noirs de l'un et ceux plus clairs de l'autre. Il cria à nouveau quand celui qui lui faisait les poches toucha son flanc, puis il articula faiblement : « je n'oublie jamais un regard... je peux reconnaître quelqu'un rien qu'à ses yeux... »

— Quel connard ! se moqua le garçon aux yeux sombres qui semblait ne connaître qu'un mot, il chouine comme une meuf.

— Holà, qu'est-ce qui se passe ici ? fit la voix grave d'un homme sur la passerelle.

Les trois voyous se figèrent, puis avec un bel ensemble se dressèrent pour fuir. Valentin banda ses forces et lança un coup de pied de sa jambe valide vers son adversaire le plus proche. Il toucha quelque chose, il lui sembla entendre un craquement puis un corps tomber et glisser sur les gravillons pendant que les pas précipités des autres s'éloignaient.

— Aïe ! Laissa échapper le garçon au sol. Connard ! lança-t-il encore avant de se relever. Le rythme asymétrique de ses foulées laissait penser qu'il avait été touché à une cheville.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda le nouvel arrivant à la voix grave en arrivant vers Valentin.

Incapable de se lever, les yeux fermés, Valentin restait allongé sur le gravier, concentré sur ses cinq douleurs : à l'œil, à la cuisse, au tibia, au cou et au flanc, cette dernière de loin la plus vive. Il entendit à nouveau la voix de l'homme qui se penchait sur lui.

— Est-ce que tu peux te mettre debout ?

Valentin fit un signe négatif de l'index de sa main droite. L'homme se positionna derrière lui, glissa ses mains sous ses aisselles et tenta de le relever. Il hurla de nouveau et l'homme le reposa avec délicatesse.

— Mais c'est toi, Valentin ? fit une jeune voix féminine.

Valentin se força à ouvrir les yeux, surtout le droit car l'autre commençait à se fermer par l'enflure des paupières et du haut de la joue. Des cheveux

longs et roux, un visage familier penché sur lui. « Amandine ? » murmura-t-il du bout des lèvres, pour ménager sa gorge meurtrie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Attaqué.

— Par qui ?

— Sais pas.

— Pourquoi ?

— Sais pas.

— Il ne peut pas rester ici comme ça, dit le père d'Amandine, j'appelle les pompiers.

Valentin regarda Amandine au visage marqué par l'inquiétude. De l'index, il lui fit signe d'approcher son visage.

— Dans ma poche... téléphone... préviens mes grands-parents, chuchota-t-il

— D'accord, quelle poche ?

Valentin posa la main sur le bas de son blouson côté droit et tapota.

Amandine réussit à dézipper la poche et sortit le téléphone.

— Il est bloqué !

— 8.2.5.8.

— Oui, compris, ensuite ?

— Icône verte... Étoile... YancoZa...

— D'accord, qu'est-ce que je leur dis ?

— Ton nom... amie... entorse pas grave... pompiers quand même... Merci Amandine.

Valentin sentit qu'on déposait délicatement quelque chose de tiède sur son corps, il ferma les yeux et se laissa aller tandis que dans le lointain retentissait la sirène des pompiers.

CHAPITRE 23

À L'HÔPITAL

Valentin avait les yeux fermés, chaque inspiration déclenchait une douleur au niveau de son flanc gauche. Il s'efforçait de ne pas gonfler la poitrine en respirant rapidement avec un minimum d'amplitude. Par nécessité de son corps en manque d'oxygène, il eut une forte inspiration réflexe. La vive douleur le transperça, il ne put s'empêcher de laisser échapper un nouveau cri. L'enflure de son œil tuméfié lui tirait le visage, des élancements douloureux partaient de son tibia, irradiant dans toute sa jambe, sa gorge meurtrie avait du mal à avaler la salive. Tout son corps tremblait, une nausée l'envahit, un instant il perdit conscience avec l'impression de tomber dans un puits sans fond.

Quand son esprit refit surface, il sentit que quelqu'un lui tenait la main, son œil valide lui montra le visage inquiet d'Amandine, seule près de lui. Il eut le sentiment que des éclairs bleus passaient dans sa tête. Une voix grave disait : « c'est un jeune du village qui s'est fait tabasser par trois autres jeunes qui ont pris la fuite ». Plus près de lui une autre voix : « écarterez-vous mademoiselle » puis « est-ce que vous m'entendez ? »

— Il s'appelle Valentin, dit Amandine.

— Valentin, est-ce que vous m'entendez ?

Valentin bougea légèrement la tête, ses dents claquaient. La voix reprit :

— Vous avez froid ?

Il répondit non avec le doigt, ses lèvres bougèrent : « ...envie de vomir... »

— Pouvez-vous bouger les jambes ?

Valentin avec effort remua les pieds.

— Où avez-vous le plus mal ?

Il leva lentement le bras droit et se toucha le flanc gauche.

— Nous allons vous mettre sur un brancard, ne bougez pas.

Deux mains le saisirent aux épaules, deux autres au bassin et deux aux genoux. Il sentit qu'on le soulevait, un cri lui échappa. Avant de sombrer à nouveau dans un état de semi-conscience, il vit le visage mouillé de larmes d'Amandine. Il eut encore le temps d'entendre :

— Ses parents sont-ils prévenus ?

— Nous avons téléphoné à ses grands-parents, ma fille les connaît.

— Dans ce cas, avertissez-les qu'il va être conduit au centre hospitalier pour contrôles.

Puis la voix d'Amandine « je viendrai te voir Valentin ».

Deux portes claquèrent puis deux autres, il se rendit compte qu'il était allongé dans un véhicule et qu'il roulait. Bien qu'il s'efforçât de ne pas se contracter et de respirer au minimum, à chaque cahot il avait l'impression qu'une aiguille lui transperçait le flanc. Quelqu'un lui posa un masque sur le visage, il sentit une légère piqûre au creux de son coude droit avant de sombrer dans une sorte de léthargie.

La sirène deux tons très forte... Ralentissement... Accélération... À nouveau la sirène... Un stop puis une accélération... Une très longue ligne droite... L'arrêt... De l'air plus frais... Des lumières... Un chariot qui roule... Encore la douleur au flanc, moins forte... Un plafond vert qui défile... Ses habits qu'on enlève... Une voix autoritaire qui dit : « au scanner tout de suite »... Encore la douleur... Une lumière vive... puis plus rien.

Quand Valentin reprit conscience, il était dans une chambre aux murs vert pâle, le soleil entrant par une large baie, ses grands-parents étaient auprès de lui.

— Valentin, tu es réveillé ! constata Isabelle sa grand-mère avec son bon sourire rassurant.

Il voulut sourire en retour mais celui-ci se transforma en grimace quand il essaya de bouger.

— Za, Yanco, je suis content de vous voir... aïe !

— Tu as très mal ?

— Moins maintenant. Où suis-je ? Pourquoi ce tuyau ? S'enquit -t-il en regardant son poignet gauche.

— Tu es au centre hospitalier où l'ambulance t'a amené pour faire les contrôles de santé. Tu as été endormi pour les examens. La perfusion c'est pour pouvoir te donner des calmants, des anti-douleurs, des médicaments pour empêcher l'enflure. Tu te rappelles ce qui s'est passé ? demanda Jean-Claude le grand-père.

— J'ai été attaqué par trois types, des jeunes je crois mais je ne sais absolument pas pourquoi. Qui vous a prévenus ?

— Ton amie Amandine Fontaine. Elle nous a rendu ton téléphone.

— Vous l'avez apporté ?

— Oui mais je ne suis pas sûr que tu aies le droit de t'en servir ici, objecta Isabelle.

— Donne-le moi, un smartphone ne sert pas qu'à téléphoner, répondit Valentin en saisissant l'objet de sa main droite. Après l'avoir allumé d'une main et positionné sur vibreur, il le mit sous le drap.

— Vous avez pensé au chargeur ?

— Oui, fit son grand-père en hochant la tête avec un clin d'œil complice.

— Qu'est-ce j'ai comme blessures ?

— Deux côtes cassées, un œil au beurre noir, un énorme bleu à la cuisse, un hématome ouvert au tibia et une contusion à la gorge. J'étais hors de moi quand j'ai appris ça, répondit Jean-Claude. J'ai prévenu l'adjudant Lemoine et déposé une plainte qu'il va faire suivre au procureur.

— Il va tout faire pour retrouver ces voyous et les punir, ajouta sa grand-mère les larmes aux yeux.

— Combien de temps pour réparer les fractures ? Je vais rester longtemps ici ?

— Pour consolider une fracture, à ton âge, il faut au moins trois semaines mais tu ne vas pas rester trois semaines ici, simplement deux ou trois jours en observation parce que tu as eu paraît-il un évanouissement avant de monter dans l'ambulance, les médecins ont peur que tu aies un traumatisme crânien en plus de tes côtes cassées qui peuvent causer des dégâts aux autres organes. Pour l'instant ce n'est pas le cas mais il ne faut pas que tu te démènes, expliqua le grand-père.

— Je n'ai pas trop envie de bouger tu sais.

— Nous allons te laisser, tu dois te reposer d'après le médecin, mais nous reviendrons te voir dans l'après-midi. Je crois aussi qu'Amandine a convaincu son père de l'amener ici après les cours. En attendant j'espère que tu ne vas pas trop t'ennuyer. Dors si tu peux, n'hésite pas à appeler l'infirmière si tu as mal, le bouton d'appel est là à ta droite. A tout à l'heure mon petit garçon.

— A tout à l'heure Valentin, sourit sa grand-mère.

Valentin fit un petit signe de la main droite puis ferma les yeux. Il sentait son cerveau encore un peu engourdi mais il n'avait pas sommeil. Il tenta de reconstituer le déroulement de sa soirée de la veille, repensa à cette

silhouette grise qui semblait le suivre. Un jeune sans conteste vu la taille, à peine plus grande que la sienne, estima-t-il. Un jeune qui s'est mis à téléphoner quand lui était dans la file d'attente. Pourquoi téléphonait-il en regardant vers le cinéma ? Cela avait-il un rapport avec sa présence dans la queue ? Si oui, que pouvait-il dire au téléphone ? « Il va au ciné ». Plausible. A qui téléphonait-il ? A ses complices s'il faisait partie de la bande. Avait-il attendu sa sortie ? S'était-il simplement renseigné sur l'heure de la fin de la séance. Il faudra demander à la dame qui tenait la caisse. Qui est cette dame ? Comment la retrouver ? Mes amis peut-être la connaissent...

Valentin se concentra un peu plus, il se revit sur la passerelle des peupliers, passage couvert enjambant le torrent. C'est là qu'il avait cessé de penser au film pour se souvenir de la silhouette qui le suivait. Il était en train de se retourner pour vérifier au moment du coup porté derrière ses genoux, un pressentiment. Oui, c'est cela, un pressentiment. Il avait eu le temps de voir la silhouette grise avec capuche sur la tête... non, pas une capuche, ce n'était pas la même couleur, une casquette à l'envers... oui, c'est ça, une casquette bleu foncé. C'est cet individu qui lui avait donné le coup dans le creux des genoux, obligatoirement lui puisque le coup venait de derrière, puis lui encore qui l'avait tiré par le col de son blouson pour le mettre à terre. Je ne suis pas tombé sur le dos mais sur le côté puisque j'étais en train de me retourner, donc je l'ai vu ce type, je l'ai vu... Une casquette bleu-foncé avec des lettres brodées sur le devant, non pas sur le devant, il avait mis sa casquette à l'envers donc derrière. Quelles lettres ? NY comme sur beaucoup de casquettes américaines ? Non, pas de N, un Y peut-être... et un foulard, non, une écharpe mauve sur le visage, plus foncée que mauve, couleur bordeaux, oui, c'est ça... Ses yeux, je les ai vus ses yeux, clairs mais pas bleus, pas verts non plus, noisette clair peut-être. C'est fou la somme d'informations que l'on est capable d'enregistrer en une fraction de seconde.

La porte de sa chambre s'ouvrit. Sans bouger il regarda à travers ses cils. Une femme, une infirmière d'après sa tenue, s'avança jusqu'au lit, l'observa quelques secondes en hochant positivement la tête puis repartit en fermant la porte sans bruit. Valentin reprit le film de son analyse.

Que savait-il des deux autres ?

Celui qui avait donné le coup de poing et les coups de pied, avait des grosses chaussures, de type rangers probablement. Son cerveau avait fait un flash sur une semelle fortement crantée, mais ses habits, de quelle couleur étaient-ils ? Valentin n'arrivait pas à le définir. Verts, marrons, beiges ? Et son vocabulaire ! Un seul mot, une insulte ! Pauvre type ! Mais de cela, Valentin se moquait. Ah oui, l'âcre odeur de tabac froid, ce type est un fumeur. Ah aussi, il a les yeux noirs ou très sombres. Mais ses habits, je les ai vus également pourtant... Beiges ? Non, plus foncés, marron ? Non, plus clairs... Verts, non, pas franchement. Ça y est, j'y suis ! Les trois à la fois, une tenue camouflée, comme les militaires, comme aiment en mettre certains jeunes, adeptes de jeux vidéos de guerre, un mec qui se croit viril parce qu'il regarde de la violence...

Et le troisième, le type au bâton ?

Il sentait la fumée lui aussi, la fumée de shit, cette odeur douceâtre un peu écœurante qui imprégnait ses habits. Il était également masqué d'un foulard bleu, plus clair, comme ses yeux. Le grain de beauté au milieu de son front devrait faciliter sa reconnaissance. Pas si costaud que ça puisqu'il avait besoin d'un bâton pour se battre. Comment était-il habillé ? Un sweat bleu marine, oui, il avait remarqué le contraste foulard bleu clair, sweat plus foncé. Et cette mode ridicule des lacets différents, orange et vert, presque une carte d'identité du mec.

Au fait, que lui voulaient-ils ces trois zozos ? Je n'ai presque jamais d'argent sur moi, rien que mon iPhone... Mon nouvel iPhone ! C'est cela qu'ils voulaient ! Qui savait que je possède un smartphone presque dernier cri ? Les copains bien sûr mais aucun d'eux n'était soupçonnable. La solution lui parut évidente : Charles-Hareng du Truc de la Chose, comme aime à dire Amandine.

Amandine, elle s'est montrée formidable, réactive, gentille, malheureuse pour lui. Et elle va venir le voir !

Une vibration contre son torse le tira de cette agréable pensée, il sortit son appareil de dessous le drap. « Gilles appelle » lui indiqua l'écran. Il accepta maladroitement la communication. Avec la main qui tenait le téléphone il releva le drap de lit jusqu'à ses yeux pour dissimuler l'appareil puis chuchota « salut Gilles, content de t'entendre »

— Alors Val, tu as trouvé le moyen de sécher les cours ?

— Article un, interdiction de me faire rire, j'ai deux côtes cassées et ça, je ne le souhaite à personne, pas même à mes ennemis, quoi que...

— Tu peux parler plus fort ?

— Non, je ne peux pas gonfler la poitrine et puis j'ai peur qu'on m'enlève le portable, murmura-t-il.

— D'accord, je monte le son du mien. Deux côtes et puis ?

— Un œil poché, un tibia en dents de scie, des bleus à droite à gauche.

— Tu as une idée de ceux qui ont fait ça ?

— J'ai quelques idées et je vais avoir besoin de ton aide, de l'aide de tous les copains.

— Veux-tu qu'on vienne te voir ?

— C'est gentil mais compliqué pour vous. Je pense qu'il est préférable de communiquer par textos, ainsi il est possible de mettre tout le monde au courant avec un seul message. Où es-tu en ce moment ?

— C'est la récré, tous les copains sont autour de moi, ils veulent des nouvelles, je mets le son.

— Attends, pas d'oreilles indiscretes autour de vous ?

— Non, on est sur l'herbe près de notre banc.

— Je vous envie. Vas-y, mets le haut-parleur.

Valentin força un peu la voix « Salut tout le monde ! Aïe ! »

— Ce n'est pas la peine de parler fort, on t'entend très bien, dit Pauline, bonjour Valentin.

— Oui, salut, bonjour, salut, salut Val, bonjour Valentin, salut toi...

— Voici ce qui m'est arrivé hier en revenant du ciné...

Quand il eut fini son exposé, il reconnut la voix pleine d'énergie de Florian :

— Tu as une idée de qui t'a fait ça ?

— Je pense que dans cette affaire, il y a un commanditaire aidé par deux types qui se prennent pour des durs.

— Qui ? Encore le Thénardier ? demanda Pascal.

— Non Bouboule, enfin pas directement, je penche plutôt pour Machin du Truc de la Chose.

— Qu'est-ce qui te fait penser que c'est lui ?

— Ils ont voulu me faire les poches. Je n'avais rien de valeur sur moi hormis quelques euros mais tout le monde sait que quand on possède un

téléphone portable, on l'a toujours avec soi. Donc j'avais mon nouvel iPhone et c'est ça qu'ils voulaient. Heureusement Amandine et son père sont arrivés à temps, merci encore Amandine.

— Machin Truc n'est pas à un téléphone près, vu la fortune de ses parents, fit remarquer Mathilde.

— Non, mais il m'en veut terriblement, surtout après l'histoire du canoë, et à mon avis il avait promis à ses gros bras de leur laisser l'iPhone en échange de leurs services. Il voulait se venger en me privant de son cadeau forcé et en me faisant donner une bonne raclée. Mais je ne veux pas accuser sans preuve, il va falloir que nous enquêtions.

— Il était là le Truc-machin-chose ? questionna Olivier.

— Comme ils étaient tous masqués, je ne peux pas l'affirmer catégoriquement mais j'ai trois indices : la casquette, le foulard écharpe cache-nez, je ne sais pas trop et la couleur des yeux. Si quelqu'un peut obtenir ces renseignements sur lui de façon discrète, je suis preneur.

— Les deux autres, tu penses qu'ils sont du collègue ? demanda Lucie.

— Je ne peux rien certifier. Un des deux peut-être. Un peu plus grand que moi, les yeux bleus, un grain de beauté pile au milieu du front, foulard bleu pâle, sweat bleu foncé ou noir mais surtout, des lacets de couleurs différentes à ses baskets, un orange et un vert et pour toi qui a le nez fin, Eva, il sent la fumée de shit.

— Ça, je saurais toujours reconnaître ! répondit Eva.

— Et l'autre, tu penses qu'il est du bahut ? voulut savoir Olivier.

— Sûrement pas de notre collègue. Je crois qu'il était habillé comme un militaire en tenue camouflée avec des croquenots et il puait le tabac froid. Il m'a traité plusieurs fois de connard, ce qui m'aurait fait bien rire si je n'avais pas eu aussi mal.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? demanda Quentin.

— Que vous laissiez traîner vos yeux et vos oreilles. Que vous preniez discrètement des initiatives en posant des questions sans avoir l'air d'en poser. Je vous laisse les amis, il y a du bruit dans le couloir, ce doit être l'heure du toubib. Ne m'appellez pas, textos uniquement et envoyés à tout le groupe. Salut à vous tous.

Un toc toc sans timidité résonna à la porte de sa chambre qui s'ouvrit immédiatement sans attendre la permission d'entrer. Valentin s'attendait à

voir un personnel médical mais ce fut l'adjudant-chef Lemoine qui entra, une poche plastique de librairie à la main, un grand sourire adoucissant son visage viril de baroudeur.

— Bonjour Valentin. Alors tu as encore fait parler de toi ? Comment vas-tu ?

— Bien dans ma tête, pas trop bien ailleurs. Asseyez-vous mon adjudant-chef.

— Tu sais que ton grand-père, responsable légal en l'absence de tes parents a porté plainte contre X pour coups et blessures volontaires ?

— Plainte contre X, c'est à dire ?

— Contre un ou des individus dont on ne connaît pas l'identité. J'espère que tu vas m'aider à les retrouver par ton témoignage.

— J'aimerais bien mon adjudant-chef mais malheureusement je ne sais pas grand-chose. La nuit tombait vous comprenez et ils étaient masqués et puis comme vous voyez, j'ai tout de suite pris un coup de poing dans l'œil !

— Effectivement, et à part ça ?

— Deux côtes cassées à gauche et la jambe droite contusionnée à coups de bâton. Un peu mal à la gorge aussi car le mec au bâton m'a maintenu au sol en m'appuyant sur le cou.

— Qu'est-ce que tu peux me dire sur eux, je connais ton sens de l'observation.

— Il y en avait un qui sentait le tabac et un autre la fumée de cannabis.

— Comment connais-tu ça, toi ?

— Grâce à vous et à votre conférence au collège l'an dernier.

— Ah oui, c'est vrai. Et sur le plan description physique ?

— Ils étaient trois. Deux d'entre eux étaient plus grands que moi donc probablement plus vieux mais comme j'étais au sol, difficile d'être plus affirmatif. Il y en a un qui m'a fait tomber, un autre m'a frappé du poing et du pied et le troisième m'a cogné avec un bâton.

— Il était quelle heure ?

— La séance de cinéma venait de se terminer... Je dirais dix-neuf heures, dix-neuf heures quinze. L'éclairage public s'est allumé quand j'étais à terre, si ça peut vous guider. Ah oui aussi, quand monsieur Fontaine, le père d'Amandine - une copine de classe -, est arrivé et a provoqué leur fuite, j'ai réussi à balancer un coup de pied au hasard et je crois que j'en ai touché un,

possiblement à la cheville car je l'ai entendu courir et se sauver comme s'il boitait.

— Dommage que tu n'aies pas fait marcher tes yeux comme ton nez et tes oreilles, l'enquête va être difficile. Je n'ai pas à te recommander de ne pas t'en mêler vu l'endroit où tu es. Bon, il faut que j'y aille, laisse-toi bien soigner mon petit Valentin. Ah, j'oubliais, voici un petit cadeau pour t'aider à passer le temps. Si tu l'as déjà lu, tu pourras faire l'échange à la librairie du village quand tu sortiras.

— Qu'est-ce que c'est ? Pouvez-vous le déballer car je suis gauche sans ma main gauche. Si je bouge le bras, cela fait mal. Ah, un Titeuf :« Bienvenue en adolescence ». Merci mon adjudant-chef, je ne l'ai pas lu celui-là. C'est vraiment sympa de votre part. Je pense que c'est amusant et de circonstance mais il faut que je m'empêche de rire à cause de mes côtes.

Avant de refermer la porte, l'adjudant-chef se retourna et lança :

— Au fait, tu avais raison pour le noyé du port, nous avons localisé son véhicule sur le parking de la plage. L'homme était un vague copain du marié. Il semble bien que ce soit une noyade accidentelle due à un excès d'alcool. Encore bravo à toi.

Le premier texto arriva vers treize heures quarante-cinq, la vibration de l'appareil contre sa cuisse le tira de sa torpeur, il émanait de Bouboule et disait « g vu que chdc a 1 cap bleu avec LA. Utile ? »

Il répondit aussitôt un peu laborieusement « merci je réfléchis »

« LA, j'aurais plutôt vu une casquette NY. À quel moment ai-je aperçu cette inscription sur sa casquette ? J'étais déjà au sol, quand il s'est mis en retrait pour jouir du spectacle, il m'a tourné le dos un bref instant, j'ai vu l'arrière de sa tête, mais je voyais tout à l'envers... J'ai peut-être pris le A pour un Y, oui c'est sûrement ça. » Il tapa à la suite de son message précédent « LA utile ».

A quinze heures il reçut un autre message, de Gilles cette fois : « Lucie a repéré deux types avec des lacets dépareillés ». Valentin répondit « Yeux ? Cheveux ? »

A seize heures, un nouveau texto de Bouboule fit vibrer son smartphone : « *coup de bigo ?* »

Valentin lança immédiatement l'appel :

— Pascal ?

— Yes, écoute, à la fin du cours de Radissel, je suis sorti derrière qui tu sais et le Thénardier. Je n'ai pas tout entendu mais j'ai noté des bouts de phrases. Le Tony disait « ...dois payer... pas des tendres... cinquante » L'autre a répliqué « ...avec le phone... » et enfin le Tony a dit « ...toi qui vois »

— Merci Bouboule, ça se confirme, dis-le aux autres.

— Attends, ce n'est pas tout, à la sortie du cours de math, l'heure d'avant, Margot a mis son écharpe jaune par terre juste après le passage de machin, elle lui a tapé dans le dos pour lui demander, c'est à toi, ça ? Et cet idiot a répondu, non, la mienne est bordeaux !

— Super ! Peux-tu demander aux copains si quelqu'un connaît la dame du guichet au ciné-village ?

— Ils sont tous là sauf Amandine et Florian, je leur demande... Oui, Mathilde la connaît bien, c'est une amie de sa mère, je te la passe.

— Allô Valentin, ça va ?

— Oui, quand j'entends mes amis ça va tout de suite mieux. Peux-tu aller voir cette dame et lui demander si un jeune l'a questionnée hier après-midi au début de la séance et si oui, quelle était sa question et aussi la description du type.

— D'accord, je vais la voir aussitôt après être rentrée chez moi.

— Arrange-toi pour avoir une photo de « Dubois de » pour la lui montrer.

— Comment je fais ? Il ne va pas vouloir.

— Arrange-toi avec Pauline. Par exemple, elle va se placer non loin de lui et toi, après avoir réglé ton zoom au maximum, tu fais semblant de prendre Pauline alors que tu le photographies, lui, en gros plan. Si la dame du guichet le reconnaît, ce sera presque une preuve.

— Excellente idée, je vais faire comme tu dis, ensuite je te rappelle.

— Je préfère par texto, je vais avoir les soins et peut-être une visite puis le repas. Je raccroche, merci ma belle.

Après la seconde visite de ses grands-parents, Valentin ouvrit l'album cadeau de Lemoine et commença à se régaler des problèmes existentiels du héros. Il avait feuilleté une dizaine de pages quand on frappa discrètement à la porte de sa chambre.

— Oui, entrez, autorisa-t-il d'une voix encore enrouée.

La porte s'entrebâilla et la tête expressive d'Amandine passa par l'interstice.

— Valentin ?

— Oui, c'est ici. Entre Amandine.

— Je ne suis pas seule, sourit-elle en ouvrant la porte en grand, laissant apparaître la carrure athlétique de Florian.

— Salut Flo, sympa de venir me voir.

Amandine s'avança pour appuyer deux bises sur les joues encore bronzées de son ami. Ce faisant, ses lèvres effleurèrent celles de Valentin. Il ne s'y attendait pas et se demanda si l'acte de sa copine était volontaire. Pour masquer le trouble qui l'avait saisi, il leva son poing droit fermé vers Florian qui le toucha du sien.

— Amandine, qui est presque une voisine, m'a proposé de partager la voiture de son père, tu penses que j'ai dit oui ! Comment vont tes blessures ?

— Plutôt mieux sauf les côtes. J'ai des difficultés à bouger, je ne peux ni me retourner ni respirer à fond, ni rire...

— Ça tombe bien, nous nous sommes tous cotisés pour t'offrir un livre de blagues... Non, je plaisante.

— Comment avance l'enquête ?

— Tout le monde s'implique, répondit Amandine. En ce qui concerne le mec aux lacets, il y en a un des deux qui semble être hors de cause. Il est en troisième A, un peu déjanté dans sa façon de s'habiller mais il paraît qu'il est sympa. Il n'est pas plus grand que toi et Quentin qui le connaît dit que ce n'est pas un méchant et plus il n'est pas blond mais châtain.

— Et l'autre ?

— Il est en troisième D mais on ne l'a pas approché pour le détailler, expliqua Florian. Il est assez grand, c'est un mordu du basket. Je crois qu'il fréquente le terrain junior vers la montagne aux buis. Avec Quentin et Olivier, nous allons y aller demain après les cours pour tirer quelques paniers, peut-être qu'il y sera. Je t'en dirai plus après.

— OK, sympa, et chez les filles ?

— J'ai eu un coup de phone de Mathilde quand j'étais dans la voiture. Je lui ai dit que je venais te voir ajouta Amandine en rougissant un peu. Donc elle m'a dit qu'elle est allée discuter avec la dame du cinéma. Effectivement, un jeune qu'elle n'avait jamais vu est venu lui demander à quelle heure finissait la séance de l'après-midi. Elle a dit que c'est un beau garçon aux yeux noisette. Un beau garçon, ça ne peut pas être Charles-Hareng.

— Hum, la beauté d'un gars, c'est une question de goût. On peut être laid comme un pou et plaire quand même.

— Comme toi avec ton œil au beurre noir, s'amusa Florian, plus fin qu'il n'y paraît.

— Pour nous, Valentin sera toujours beau, objecta Amandine, avant de rougir à nouveau.

Voyant la conversation prendre une tournure délicate, Valentin relança :

— Pour l'instigateur, quatre indices confirmés, il n'y a plus de doute. Pour le type au bâton, il faut attendre que vous le voyiez de plus près. Vous n'avez rien au sujet de l'autre type ?

— Rien de rien, répondit Florian, mais je peux coincer le prétentieux et lui faire cracher le morceau, il ne me résistera pas longtemps, fais-moi confiance.

— Non Flo, pas de brutalités. Cherchons, observons, déduisons. Les deux gros bras de Dubois machin sont probablement copains entre eux, si vous réussissez à avoir une certitude pour le premier, vous pourrez repérer l'autre facilement, ils ont probablement des activités en commun autres que le fait de me tabasser.

— Quand tu auras les noms, qu'est-ce que tu feras ? s'inquiéta Amandine.

— Je ne peux pas encore te répondre mais tout le monde à un point faible, même un gros dur, il faut le trouver et s'en servir.

— C'est quoi le tien ? essaya Amandine mi-sérieuse mi-amusée.

— Visiblement je ne suis pas assez athlétique pour résister à des brutes, éluda Valentin.

— Son point faible, c'est les filles, il ne sait pas résister, surtout quand elles sont mignonnes ! appuya Florian avec ses gros sabots.

— Oui, hum, demande à Océane, elle te confirmera, riposta Valentin. Plus sérieusement, Flo, je te suggère d'emmener Bouboule au terrain junior.

— Mais il est nul au basket !

— S'il y avait des catégories de taille, tu verrais qu'il n'est pas si nul que ça ! Non, il faut qu'il y aille avec ses oreilles, ses lunettes et son smartphone, il saura sûrement capter des informations utiles. Dis aussi à Eva de venir si elle peut.

— Pour doubler les oreilles et les yeux ?

— Non, pour le nez qu'elle a très fin dans les deux sens.

— On va devoir y aller Valentin, dit Amandine, mon père doit nous reprendre au parking. Tu dois rester encore longtemps ici ?

— Le toubib m'a dit que mercredi matin, donc après-demain, je pourrais rentrer chez moi. Au revoir les amis.

— Tu ne lui fais pas la bise Amandine ? insista Florian.

— Pouf pouf ! fit Valentin d'un air las en levant les yeux au plafond.

CHAPITRE 24

AU TERRAIN JUNIOR

À la sortie des cours, Florian glissa un mot dans l'oreille de Bouboule : « attends-moi au portail » puis il alla rejoindre Quentin et Olivier.

— Comme prévu les gars, on va se le faire ce petit basket ?

C'était moins une question que l'affirmation d'une décision prise et acceptée ensemble par les trois compères sportifs.

— Sur les terrains derrière le collège ? demanda Quentin.

— Non, au terrain junior près de la montagne aux buis.

— Pas trop longtemps quand même car mes parents veulent que je bosse plus. C'est vrai que mes notes... A six heures il faut que je sois rentré.

— C'est bon, tu le seras. Allez-y, moi il faut que je passe à la maison récupérer mon ballon de basket, je vous retrouve là-bas.

Florian laissa partir ses deux complices puis avisa Bouboule près du portail.

— Tu as besoin de moi grand sportif ?

— J'ai besoin de tes oreilles, de tes yeux et de ta perspicacité mon vieux. Je vais au terrain junior avec Olive et Quentin pour tenter de débusquer les agresseurs de Val. Il pense que ton sens de l'observation peut être précieux et il désire que tu viennes avec nous.

— Ah d'accord. OK, j'arriverai après vous et je ferai comme si je ne vous connaissais pas.

— Pourquoi ?

— Oh, une idée comme ça. À toute...

Contrairement à ce qu'il avait laissé entendre à Florian, Pascal, après un bref coup de téléphone à ses parents, partit à toutes pédales sur la piste cyclable. Au lieu de s'arrêter au terrain junior qui regroupait dans un même espace limité par une petite barrière en bois plusieurs panneaux de basket-ball et deux buts de hand-ball, il continua sur quelques dizaines de mètres, cadenassa son VTT au garde-fou d'un petit pont et fit semblant de s'intéresser aux varappeurs qui, ventousés à la paroi grimpaient au ralenti la roche d'escalade. Il ressortit son téléphone et passa deux brefs appels. Se

retournant pour jeter un œil sur le terrain de sport, il constata d'abord que Quentin et Olivier étaient déjà sur place. Il vit ensuite arriver Florian muni d'un sac à dos rebondi. Les trois sportifs se mirent à se faire des passes et déclencher des tirs au panier. Même de loin, il pouvait admirer l'incontestable adresse de Florian. Un autre jeune arriva muni de son propre ballon et commença à s'exercer sur un autre panneau. Quelques minutes après, il fut rejoint par quelqu'un qu'il semblait connaître car ils firent quelques grigris avec leurs poings en se retrouvant. Pascal crut reconnaître Dylan Thénard, le frère du Tony de leur classe. Une pétarade d'échappement libre occupa un instant l'espace sonore : venait d'arriver un cyclomoteur fumant conduit par un jeune en tenue paramilitaire. Pascal attendait toujours et scrutait la piste du regard.

« Elles arrivent oui ou non ! » bougonna-t-il. « Tant pis, j'y vais quand même ! » Il était à quelques mètres du terrain quand Mathilde et Amandine arrivèrent en causant et pédalant sur la petite route en contrebas de la piste cyclable. Les sportifs venaient de s'accorder sur un match à trois contre trois sur un seul panier et commençaient la partie. Les filles s'appuyèrent contre la barrière pour regarder. En passant derrière elles, Pascal leur dit à voix basse « applaudissez leurs adversaires », s'éloigna de quelques mètres, sortit son smartphone et lança l'application vidéo. Il filma en plan d'ensemble pendant quelques secondes puis se rapprocha, zooma au maximum et fit un gros plan sur les baskets puis sur le visage du grand blond. Négligeant Dylan, il s'intéressa ensuite à la tenue vestimentaire du troisième larron qu'il filma de bas en haut. Flattés, les joueurs tentaient des gestes spéciaux, des tirs acrobatiques comme vus à la télé.

La partie était acharnée, les deux équipes se valaient.

Le grand blond marqua un panier supplémentaire :

— Dix à huit, on garde la balle, à toi Enzo. Ce dernier passa à Dylan qui lui remit immédiatement. Enzo tira à trois points et réussit un panier remarquable. Mathilde et Amandine applaudirent avec un enthousiasme presque réel. « Treize à huit les mecs, encore à nous. A toi l'engagement Lucas. » « Démarque-toi Dylan ! » lança Lucas. Florian anticipa la feinte verbale, coupa la trajectoire de la balle vers Enzo, intercepta la balle, passa à Olivier qui lui remisa instantanément. Florian sauta très haut, retarda son geste pour éviter le contre de Lucas et tira au rebond. « Treize dix » dit-il en récupérant la balle. Engage Quentin. Ce dernier lança la balle vers Olivier

que chargeait Enzo. Olivier après une feinte de passe vers Florian partit en dribble en s'appuyant de l'épaule sur Enzo qui trébucha et s'écroula au sol. Olivier marqua à deux points et Quentin se saisit de la balle.

Florian se retourna vers Bouboule et lui fit un signe de moulinette près de l'œil. Pascal put lire sur ses lèvres « filmez tout ! ». Mathilde et Amandine sortirent également leurs smartphones prêtes à relayer Pascal.

— Putain Enzo, bouge-toi un peu les miches, invectiva le blond Lucas.

— Tu sais bien que j'ai une cheville niquée avec le coup de pied de ce con. Bouge-toi le cul toi-même connard ! répliqua Enzo vexé d'être en mauvaise posture devant des filles.

— Treize à douze ! Toujours à nous, dit Quentin qui relança Olivier lequel refit exactement les mêmes actions avec le même succès.

— Treize à quatorze, mec, tu veux continuer ou plutôt jouer à la balle assise ? triompha Florian.

Furieux, Enzo se releva et lança un violent coup de poing vers le visage de Florian qui, conscient de sa provocation et donc sur ses gardes esquiva, saisit prestement le bras de son agresseur et lui retourna dans le dos.

— Aïe, putain tu m'fais mal connard ! fit Enzo en tentant de balancer un coup de pied. Putain, Lucas, Dylan, qu'est que vous attendez pour m'aider ? Sautez-lui dessus.

— Tu sais bien qu'il faut payer pour ça, comme l'autre soir contre mon copain, fit Florian.

— Le minable qui choune au premier gnon, c'est ton copain ?

— Ta gueule Enzo ! fit Lucas, un peu plus clairvoyant que son triste ami.

— Toi, sans ton bâton, il n'y a plus personne, provoqua Olivier qui avec Quentin faisait écran entre Florian et les deux autres.

— Qu'est-ce que tu racontes minable ? J'y étais pas moi !

— Où est-ce que tu n'étais pas ? s'amusa Quentin satisfait de son petit piège.

— Bon, ça suffit maintenant, s'énerva Florian, vous me dites tout de suite qui vous commandé cette expédition sinon au choix ou j'envoie une lettre anonyme à la gendarmerie ou...

— Connard de balance !

— Ou nous réglons ça ici tout de suite, continua Florian en forçant sur le bras immobilisé de son adversaire.

— Aïe putain tu m'fais mal, arrête, tu vas me péter le bras.

— Tu as bien cassé deux côtes à mon copain, donc tes pleurnicheries, je m'en fous... Alors, ce nom, ça vient ? ajouta Florian en forçant un peu plus.

— Aïe ! Dis-y toi, moi j'l'le connais pas. Dis-y Lucas, on en a rien a foutre de ce minable. Aïe !

— Il s'appelle Charles, c'est tout ce qu'on sait, avoua Lucas.

— Qu'est-ce qu'il vous a promis ?

— Tout ce qu'il avait dans les poches du mec.

— Comme quoi ?

— Un portable tout neuf à six cents euros.

— Comment vous a-t-il contacté ?

— C'est le frangin de Dylan qui me l'a envoyé, avoua Lucas.

— Hé, ho, je n'y suis pour rien dans vos histoires, s'énerva Dylan, moi je suis venu jouer au basket, c'est tout.

— OK pour toi Dylan, alors prends ta bécane et dégage ! Toi t'es dans quel bahut ? ajouta Florian en pesant sur le bras d'Enzo.

— Au LEP.

— Ton nom ?

— Enzo Dubreuil.

— Tu habites où ?

— En ville.

— Enzo Dubreuil d'en ville, si tu cherches encore à t'en prendre à mes copains, ton bras, tu le récupéreras en pièces détachées. Saute sur ton engin qui pue et taille la route. Attends encore, cinquante euros, c'est le prix d'une dérouillée, alors donne !

— J'ai rien sur moi.

— Quentin, récupère son sac et regarde dedans.

— Putain, si tu fais ça... Aïe !

— Tu trouves ? questionna Florian.

— Deux paquets de clopes, une casquette militaire, une petite sacoche en toile kaki.

— Regarde dedans, il y a de l'argent ?

— Oui, un billet de cinquante, deux billets de vingt.

— Prends les cinquante Quentin mais laisse le reste, on n'est pas des voleurs. Toi, tu as payé, casse-toi maintenant. Je ne veux plus te voir dans le village, compris ?

Vaincu, Enzo encore bravache se dirigea en marchant vers son cyclomoteur.
« Connards » dit-il encore avant de s'éloigner.

— A nous maintenant, fit Florian et se tournant vers Lucas.

— Oh, doucement, c'est lui qui a tabassé ton copain, pas moi.

— Toi, tu étais là comme figurant, hein ?

— Exactement, juste pour faire nombre.

— Comme vous n'avez pas pu récupérer le smartphone de mon copain, toi aussi tu as été payé.

— Il nous a donné cinquante euros.

— A chacun ? Attention à ce que tu vas dire, je connais la vérité.

— Heu... Oui.

— Spontanément ?

— Ben oui !

— Cet argent, nous allons le lui rendre, intervint Olivier, alors donne !

Florian et Quentin opinèrent de la tête. Lucas tira un léger portefeuille en toile de la poche arrière de son jean et en sortit un billet rose saumon qu'il tendit sans un mot à Quentin. Florian enchaîna :

— Lucas Ferrand de troisième D - tu vois que je te connais - tu es un menteur et un lâche. Tu as agressé mon copain, tu avais un gourdin. Tu lui as esquiné la jambe et le cou et ça uniquement pour du fric.

— Je l'ai à peine touché !

Florian fit signe à Bouboule, Mathilde et Amandine d'arrêter de filmer.

— Tu l'as à peine touché, comme ça ? fit Florian en balançant un énergique coup de semelle sur le tibia droit de son vis-à-vis.

— Aïe, houla houla houla, cria Lucas en dansant sur l'autre pied.

— Pas de quoi pleurnicher machin, je t'ai à peine touché. Moi quand je me bas, c'est toujours à la loyale. Tu es plus vieux et plus grand que moi, je t'attends, ajouta Florian en se mettant en garde.

Lucas, tête basse, grimaçant et toujours sautillant récupéra son sac à dos et se dirigea vers son VTT qu'il enfourcha péniblement.

— Ton ballon ! fit Olivier en le balançant contre le vélo.

— Tu n'es pas obligé de dire merci, ajouta Quentin.

— Vous avez été formidables tous les trois, admira Amandine.

— Un peu brutes quand même, nuança Mathilde, je déteste la brutalité.

— Si tu avais vu comme ils ont arrangé Valentin, tu n'aurais aucune pitié pour ces deux...

— Connards ? s'amusa Bouboule.

— Tu as pu tout filmer ?

— J'ai là-dedans quelques séquences inoubliables, répondit Bouboule en levant son smartphone, l'image et le son, le tout doublé par Mathilde et Amandine.

— C'est toi qui leur as dit de venir ? s'étonna Olivier, pourquoi ?

— Parce qu'un mec, c'est comme un coq, ça veut toujours parader et se vanter devant les poules, surtout quand elles sont jolies comme nos copines.

— Merci pour la comparaison, et merci pour le reste, fit Mathilde en souriant, donc affaire résolue ?

— Presque, répondit Florian, les deux soi-disant gros bras sont neutralisés. Je vais faire le compte-rendu à Valentin et le laisser décider ce qu'il convient de faire avec Charles-Hareng, hein Amandine ! Je pense, comme a dit Olive, qu'il va décider de rendre l'argent et de s'expliquer une fois pour toutes avec cet illustre représentant de la noblesse...

— ...noblesse du fric ! compléta Bouboule.

— Au fait, Valentin souhaitait que Eva vienne avec toi pour confirmer l'odeur de...

— Sa mère avait besoin du vélo, comme elles n'en ont qu'un... Pour l'odeur du mec, je confirme, c'est bien celle du shit.

— OK. Dis donc Olive, fonce travailler maintenant, il est six heures moins le quart ! conclut Florian en souriant. Qui veut jouer au ballon ? Bouboule ?

CHAPITRE 25

TRAITÉ DE PAIX

« Asseyez-vous ! »

Madame Blanchin, debout à côté du bureau professoral situé dans l'angle de la classe côté fenêtres, attendit patiemment que le brouhaha habituel des rentrées en classe se calme et que le silence se fasse. Elle prolongea ce silence une bonne minute pour donner plus de relief à sa parole.

— Votre camarade Valentin Valmont...

— C'est pas not' camarade !

— Merci pour lui, Clément. Pour ta gouverne, camarade ne veux pas toujours dire ami mais personne avec qui on partage certaines activités comme l'école, l'armée, le travail, le bureau, l'usine. Ceci dit, garde tes réflexions pour toi.

Valentin a eu récemment disons... un accident qui lui a valu de se briser deux côtes. Pour avoir personnellement subi la même fracture il y a quelques années, je peux vous certifier que ce type de blessure, qu'on ne peut évidemment pas plâtrer pour l'immobiliser, est particulièrement douloureuse et handicapante. Il devient impossible d'exécuter certains mouvements du bras correspondant, de se plier en avant ou en arrière, de respirer à fond, de rire, de tousser et si malgré tout cela se produit, c'est au prix d'une grande souffrance.

En dépit de cela, Valentin a tenu à revenir en cours. C'est tout à son honneur et pour le préserver, je vais vous demander d'éviter toute bousculade près de lui. Nous allons lui réserver la table au fond de la classe à l'opposé de la porte. Oui, ta place Olivier si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Aucun madame, je la lui laisse avec plaisir.

— Bien. De plus pour diminuer les risques, il entrera le dernier en classe et repartira également le dernier. C'est valable aussi pour les autres cours, mes collègues sont prévenus. Ceci restera d'actualité pendant trois semaines.

— Madame, qu'est-ce qu'il a eu comme accident ? demanda Océane.

— Il te le dira lui-même s'il le juge bon.

— On s'en fout, murmura Charles-Henri depuis l'avant-dernier rang.

Madame Blanchin se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit.

— Entre Valentin.

Celui-ci, encore bien pâle de visage, portant de la main droite un sac à dos allégé de ses livres et de ses cahiers, pénétra dans la classe avec un sourire crispé.

— Olivier t'a laissé la place la moins exposée. En cours fais ce que tu peux, ne sois pas pressé, ménage-toi.

— Merci madame, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je prendrai des notes sur ma tablette.

— Fais à ta convenance.

A la récréation de dix heures qui suivit, Valentin s'approcha du groupe de ses copains qui riaient.

— Qu'est-ce qui vous amuse autant ? demanda-t-il à Gilles.

— Comme tu n'as pas le droit de rire, en ton absence, on se raconte des histoires drôles.

— Par exemple ?

— Heu... « Deux fous sortent de l'asile avec chacun une hache à la main. Un troisième leur demande : Où allez-vous avec vos haches ? On va se fendre la gueule ! »

— Et vous trouvez ça drôle ?

— Désopilant ! De quoi se tenir les côtes ! répondit Florian, hilare.

— Je vous laisse, vous êtes fichus d'en sortir une bonne et je ne veux pas l'entendre.

Valentin s'éloigna de la bande et se dirigea vers Charles-Henri qui discutait avec une jumelle. Ce dernier eut un mouvement de recul voyant son ennemi approcher mais Valentin leva une main en signe d'apaisement puis du doigt lui fit signe de le rejoindre. Sans dire un mot, il sortit une enveloppe de sa poche, la lui tendit puis tourna le dos.

Gilles qui de loin l'avait observé, intrigué, vint le rejoindre.

— Qu'est-ce que tu lui as donné ?

— Une assurance tranquillité.

— Ben explique.

— Tiens, je t'en ai imprimé un double, tu vas comprendre en le lisant. Tu pourras le communiquer aux copains et aux copines.

Gilles se dirigea vers un banc libre, s'assit sur le dossier comme à son habitude et se mit à lire.

Dubois,

Je sais que tu es à l'origine de ce qui m'est arrivé.

Je n'avais rien contre toi et pourtant par deux fois tu m'as agressé, verbalement sur le ponton, puis tu nous as fait couler Olivier et moi quand nous faisons du canoë, tu es la cause de la destruction de mon iPhone 5S. Un lieutenant de gendarmerie t'ayant vu, tu as dû remplacer mon smartphone et ce n'était que justice.

Pourtant tu as voulu te venger. Tu m'as suivi, tu t'es renseigné sur l'heure de la fin de séance du cinéma où j'étais. Mes amis en ont obtenu la preuve en questionnant la caissière et en lui montrant ta photo. Tu as recruté deux complices pour me déroutier et récupérer incognito le smartphone qui devait servir de rémunération à tes acolytes. Ta récompense à toi, c'était ma souffrance.

Tu vois, je sais tout.

Grâce aux indices que j'ai pu noter quand vous m'avez roué de coup, mes amis ont pu reconnaître et localiser ces deux fiers-à bras. L'un, le grand, l'homme au bâton s'appelle Thomas et l'autre le plus râblé en tenue paramilitaire se nomme Enzo. Ils se sont fait piéger et nous avons enregistré leurs déclarations en vidéo. J'ai également pu observer divers éléments qui t'accusent : ta casquette « Los Angeles », ton foulard bordeaux, la couleur de tes yeux. Je peux reconnaître quelqu'un rien qu'à ses yeux, je vous l'ai dit.

A tes complices, tu avais promis mon téléphone en guise de paiement mais comme vous avez été délogés avant de vous servir, tes petits copains ont exigé chacun cinquante euros et tu les as payés. Tu as été entendu en train de discuter du prix. Là aussi j'ai un témoin.

Ces cent euros que j'ai récupérés grâce à mes amis, ce prix de ma douleur, je te le rends et ne t'avise pas de repayer tes deux complices, je le saurais et te tiendrais pour responsable.

Car nous ne sommes pas quittes, je te dois une bonne correction et cette raclée, tu l'auras au prochain acte d'hostilité envers mes amis ou moi, qu'il provienne de toi ou de tes sbires.

Les preuves que nous avons accumulées sont dupliquées, placées en lieu sûr et je n'hésiterai pas à m'en servir, et alors même ton père, qui pourtant ne m'aime pas beaucoup, ne pourra rien pour te défendre.

Le salut appartient au bon entendeur !

Valentin Valmont

Lecture faite, Gilles se rapprocha de son ami en agitant la tête en signe d'approbation.

— Je suis d'accord à cent pour cent !

CHAPITRE 26

IDÉES

Les amis étaient regroupés une fois de plus autour de leur banc quand Valentin, sorti après les bousculades des couloirs, les rejoignit. C'est Gilles qui au nom du groupe prit la parole.

— Val, nous sommes tous d'accord avec le contenu de ta lettre sachant que tu es le premier concerné, mais nous estimons qu'il manque quelque chose. Valentin leva des sourcils interrogateurs mais ne dit rien, certain qu'il était que la suite allait venir.

— Oui, nous pensons que les deux qui t'ont tabassé méritent une sanction exemplaire. Avoir récupéré l'argent ne suffit pas, il faut les décourager de recommencer, affirma Quentin.

— Je suis pour qu'on leur tombe tous dessus, trancha Florian.

— Non, pas de brutalités, ne devenons pas comme eux, tempéra Mathilde.

— Ils ont quand même démoli notre meilleur copain, on n'a pas le droit de laisser passer ça ! contra Margot.

— Absolument Margot, appuya Gilles.

— Les punir, d'accord mais en restant dans la légalité quand même, limita Pauline.

— Ça serait mieux, accorda Gilles. Commençons par Enzo, pour commencer, il faut savoir où il habite, quelqu'un le sait ? ... Apparemment personne... Ça se complique.

— Son pote Thomas doit le savoir, pensa tout haut Quentin.

— Il doit avoir tout ça dans son portable, au moins son numéro en tout cas, ajouta Olivier.

— Oui, mais comment consulter son répertoire ? objecta Amandine.

— Il faut qu'une d'entre-vous essaye de le séduire, triompha Florian comme s'il venait d'avoir l'idée du siècle.

Un grand sourire illumina le visage de Valentin qui se régala de voir ses amis se démener pour lui.

— C'est un grand sacrifice que tu demandes là Florian, répondit Mathilde. Personnellement je ne peux pas et Amandine non plus car nous étions au terrain de sport et il nous connaît de vue, il ne marcherait pas.

— Je vais essayer, dit timidement Margot.

— Ne fait pas cette tête-là, Olive, tu sais bien que Margot est à fond avec « nous », elle « nous » restera fidèle, dit Quentin en appuyant sur le « nous ». Ça sonne ! Tu essaies quand Margot ?

— Demain à la récré de dix heures, ça me laisse le temps de penser à la façon de m'y prendre, mais il faut me le montrer car je ne le connais pas.

— J'ai son portrait dans mon smartphone, dit Bouboule, je t'envoie la photo par MMS.

Quand Margot arriva au collège ce vendredi-là, ceux qui attendaient près du portail ne purent s'empêcher d'émettre des sifflements d'admiration. Margot avait fait un véritable effort d'habillement et de maquillage discret. Ses cheveux d'un blond très pâle attachés en queue de cheval mettaient en valeur le bleu tirant sur le pervenche de ses yeux, ses lèvres avivées par un rose naturel, ses pommettes rehaussées par un soupçon de blush, un pantalon et un pull de couleur vert jade bien ajustés soulignant sa silhouette de jeune fille, elle n'avait rien négligé. Tout contribuait à faire d'elle une jeune créature de rêve.

— Si j'avais su, je serais tombé amoureux d'elle avant toi, dit Florian à son ami Olivier.

— Il va craquer, l'autre, le Thomas. J'espère qu'elle ne va pas s'attacher à lui !

— Aucune chance, c'est un grand con ! tenta de rassurer Florian.

Pendant les deux heures de cours qui la séparaient de la récréation, Margot fut impeccable en classe, calme et avenante, participant aux cours, volontaire pour tout. Tony et Clément, comme tous les autres garçons de la classe, bouche bée, en bavaient d'admiration. À dix heures, une des premières sorties en cour de récréation, Margot se promena téléphone à la main, apparemment sans lever les yeux de l'appareil, mais en réalité elle surveillait la sortie des autres classes de façon à aborder seule sa proie. Quand la troisième D s'éparpilla, elle repéra le grand Thomas et, comme marchant au hasard, se dirigea vers lui. Elle s'arrêta à environ deux mètres et toujours sans lever les yeux pesta contre son téléphone. « Mais pourquoi il ne veut pas enregistrer mon adresse ce truc ! »

— Je peux t'aider ? demanda Thomas.

— Hein ? T'es qui toi ?

— Je m'appelle Thomas.

— Thomas qui ?

— Thomas Deville. J'suis en troisième D. Qu'est-ce qui se passe avec ton téléphone ?

— Je ne trouve pas où mettre l'adresse des correspondants.

— Attends, c'est facile, il suffit de faire défiler l'écran avec le doigt.

— Montre-moi sur le tien.

— Regarde, je lance mes contacts, je touche le nom que je veux, tu vois, ici c'est moi. Tu entres le nom, Deville, le prénom Thomas, le numéro de mobile, le numéro du fixe s'il y en a un. Tu glisses ton doigt du bas vers le haut sur l'écran et là tu as la ligne pour entrer l'adresse. Tu la touches, tu tapes ce que tu veux et à la fin tu touches « OK » en haut à droite. Pigé ?

— Prête-moi ton truc ! Oui, oui, ah oui, attends, je regarde encore. Oui, oui, voilà j'ai compris, merci, c'est ce qu'il fallait que je sache. Salut, merci.

— Hé, attends, donne-moi au moins ton numéro.

— Donne-moi le tien, j'l'ai pas retenu, je l'enregistre pour m'entraîner et je t'appelle plus tard, comme ça tu auras le mien. Thomas, hein ?

— Oui, mon numéro c'est le 06 63 60 xx yy. Tu m'appelles, hein ?

Margot agita la main comme pour dire au revoir et s'éloigna en tapotant son clavier virtuel. Olivier qui de loin ne l'avait pas perdue de vue respira et sentit son cœur bondir dans sa poitrine quand elle s'approcha de lui en souriant.

— Et voilà le travail, j'ai son portable, son fixe et l'adresse de ses parents.

— Tu es merveilleuse, répondit Olivier, pensant plus à son physique qu'à l'enquête qu'elle venait de mener.

Quand les amis se réunirent à nouveau, ce fut en attendant le service de cantine. Margot, très fière annonça le résultat de son enquête :

— Thomas Deville, portable 06 63 60 xx yy, fixe de sa maison 04 50 68 xx yy, son adresse 138 rue des Acacias et il attend un coup de téléphone de moi.

— Tu ne vas pas le rappeler quand même ? s'alarma Olivier.

— Je ferai ce que le groupe décidera mais tu sais bien Olivier que je n'aime pas les mecs qui se croient irrésistibles et tout permis. Ce n'est pas tout, quand je lui ai pris son téléphone des mains, sans qu'il s'en rende compte j'ai

touché le nom d'un dénommé Enzo. J'ai noté son numéro dans ma tête, malheureusement, je n'ai pas mémorisé le dernier chiffre, je suis désolée.

— Pas grave Margot, rassura Pauline, il suffit de passer dix appels pour le repérer.

— Même pas, corrigea Mathilde, il se peut qu'on tombe juste et ça bien avant de faire le dixième appel. C'est quoi ce numéro ?

— Le 06 63 26 05 0 ? et il manque la fin.

— J'essaie, dit Lucie qui composa le numéro en ajoutant un autre zéro au bout.

— Mets le son, suggéra Gilles.

— « Oui ? » fit rapidement une voix féminine.

— « Allô maman, c'est Léa, c'est juste pour te dire que je serai un peu en retard... »

— « Je crois que vous faites erreur mademoiselle, je n'ai pas d'enfant. » reprit la voix un peu amusée.

— « Oh, pardon, excusez-moi ! » fit Lucie en coupant la communication. Une possibilité éliminée ! fit-elle en souriant à l'assemblée des copains.

— Excellent Lucie, félicita Gilles, A moi.

Gilles composa le même numéro avec cette fois le chiffre 1 en terminal. Quand un interlocuteur accepta la communication, Gilles resta muet, mettant même un index devant sa bouche.

— Allô, ALLÔ ! fit une voix masculine. Personne une fois de plus ! Encore un appel robotisé pour de la pub, ras le bol de la pub, bougonna un homme avant de couper l'appel.

Gilles regarda l'assemblée d'un air malin :

— C'est encore plus simple comme ça, non ? À qui le tour ?

— J'essaie dit Pauline en tapant le numéro terminé par un deux. Ils entendirent cinq sonneries avant que se déclenche un répondeur : « Ouais, c'est Enzo, j'suis occupé. » Bip ! Pauline mit fin à son appel sans bien sûr laisser de message.

— Et voilà, nous avons son numéro de portable !

— Mais pas son adresse malheureusement, et il n'y a pas d'annuaire pour les numéros de portables, comment va-t-on faire pour le loger ? s'interrogea Quentin.

— Lui proposer un rendez-vous et ensuite le suivre, suggéra Mathilde.

— Je vois quand même deux inconvénients à ce que tu proposes, intervint Olivier. Qui va aller à un rendez-vous avec ce naze ? Ici ou en ville ? Et ensuite comment suivre sa mob avec nos vélos ?

— Effectivement...

— Comment faire pour leur donner une bonne leçon ? Qu'en penses-tu Val ? Tu as une idée ? demanda Amandine.

Valentin, silencieux mais attentif depuis qu'il avait rejoint ses amis se décida.

— D'abord, j'apprécie beaucoup que vous mettiez tant d'imagination pour me venger de ces deux imbéciles. Pour vaincre un adversaire, il faut connaître ses points faibles et les utiliser. Quels sont leurs points faibles ?

— D'accord, on y arrivera mieux si on connaît leurs points faibles, il faut qu'on trouve, avança Bouboule.

— Je suis aussi d'accord avec Pascal et Valentin, ajouta Eva... Le point faible du grand, heu Thomas je crois, c'est qu'il fume du cannabis.

— Bien vu Eva, félicita Quentin au grand plaisir de Bouboule, il y a là quelque chose à creuser.

— Et l'autre, le Enzo, il aime bien faire du bruit sur sa mobylette pourrie, trouva Lucie.

— Exact, appuya Gilles toujours prêt à soutenir son amie. Il y a aussi le fait que c'est un grand fumeur de cigarettes.

— Donc, pour résumer, on a leurs numéros et les points sur lesquels on peut les attaquer, mais concrètement, comment s'y prendre ? dit Florian à voix haute, puisque Mathilde s'oppose à ce que nous utilisions la force.

— Pour le Thomas, on pourrait lui dire qu'un copain qu'il connaît bien nous a donné son numéro, dit Olivier soucieux de dédouaner Margot, et qu'on a un tuyau pour avoir du « shit » de bonne qualité et pas cher.

— Au fait, ça veut dire quoi le mot shit ? demanda naïvement Lucie.

— C'est anglais, ça se traduit par « de la crotte » ou un synonyme de ton choix, traduisit Mathilde.

— Ça serait marrant de lui vendre un paquet avec de la crotte de chien à l'intérieur, s'amusa Bouboule, ce serait la m... la plus chère du monde !

Tous les amis se mirent à rigoler ainsi que Valentin qui aussitôt fit la grimace.

— Arrête, Bouboule, tu sais bien que je ne dois pas rire ! Pensez à une sanction pour Enzo.

— On peut lui faire miroiter un lot de cartouches de cigarettes à moitié prix et lui donner un rendez-vous pourri, suggéra Quentin.

— Oui, appuya Florian, on lui fixe rendez-vous loin de chez lui, on s'arrange pour qu'il laisse sa brêle un moment et on en profite pour dégonfler ses pneus. Quand il se rendra compte qu'il n'y a personne au rendez-vous, il sera furieux et encore plus quand il se verra obligé de rentrer chez lui à pied en poussant son engin. « Dix kilomètres à pied, ça useuh, ça useuh... »

— Ben dis-donc Florian, tu y vas fort, remarqua Pauline.

— Et lui, tu as vu ce qu'il a fait à notre ami ? riposta Amandine. Pas de pitié pour ce genre de sale type ! Je te soutiens Flo.

— C'est l'heure de la cantine, dit Gilles, pensez à des solutions pratiques, on se retrouve après le repas.

Quand les amis sortirent de la salle à manger du collège, la pluie s'était mise à tomber. Ils durent se replier sous le préau où se bousculaient les demi-pensionnaires du premier service. Trop d'oreilles indiscretes pouvaient intercepter leurs paroles.

— Continuez à chercher des idées, n'y a pas le feu, décida Gilles, on se réunit à nouveau lundi, OK ?

CHAPITRE 27

VENGEANCE PARFUMÉE

Après la classe, sur le chemin du retour, Bouboule réfléchissait et souriait à l'horrible idée qui lui occupait l'esprit depuis la dernière discussion des amis de Valentin. Juste avant de rentrer dans l'appartement de ses parents, il sortit le smartphone d'occasion dont il était si fier et appela Quentin.

— Tu es rentré ? Je peux te parler ? OK, dis-moi mon vieux, est-ce que tu peux te libérer demain à la tombée de la nuit, vers six heures et demie ? Super. Oui c'est pour Val, voici ce que je te propose...

« Thom ? J'suis un pote à qui tu sais. M'a donné ton phone. M'a dit que t'étais preneur. Négat, J'dis jamais mon blase. L'affaire du siècle mec, vingt grammes pour cinquante balles ! Négat, c'est pas une arnaque, j'ai goûté. Ouais du top ! Un énorme arrivage. Ouais, tu peux r'vendre. Comment ? Nein, on s'rencontre pas. Si tu m'connais pas, tu peux rien dire ! Ouais, bon, tu connais la pass'relle au début du ch'min du Golet ? Un seul bifton dans du papier enroulé tenu par un élastoc. Tu l'glisses sous la souche qu'est à gauche pis tu suis l'chemin du Golet, jusqu'au bout. Dans une poubelle publique. Y en a qu'une. Une grosse boîte d'alloufs dans une poche en papier marron. Pourquoi ? Parce que j'veux d'abord palper le blé. Dès que j'l'ai, j'téléphone à un pote qu'c'est bon. Ouais, c'est tout. Ouais on pourra faire d'aut' z'affaires. À sept heures, précises, j'attends pas. Salut Thom, si c'est bon, j'dirai à not'pote qu't'es réglo. »

Quentin arrêta la communication, ôta le chiffon enveloppant le mini-micro de son smartphone, s'épongea le front avec une manche de son sweat-shirt, puis froissa le papier sur lequel il avait noté ses répliques. Il souffla quelques instants puis activa sa liste de contacts et toucha un nom. Son correspondant accepta immédiatement la communication.

— Alors ? fit la voix à l'autre bout, il a marché ?

— Il a couru tu veux dire ! De ton côté, c'est bon ?

— Ouais, j'ai réussi. De la première qualité, je te raconterai. Le premier réflexe d'un acheteur, c'est de sentir la marchandise, je suis sûr que ça va

marcher. Pour le timing ?

— Comme prévu, il sera à sept heures au petit pont sur le ruisseau donc à sept heures cinq au niveau de la poubelle. Tu as trouvé une planque ?

— Je serai dans le buisson à trois mètres de lui et il ne pourra pas me voir. Et toi, tu repéré la souche ?

— Oui et j'ai aussi trouvé son deuxième cadeau.

— Tu as pris tes précautions ?

— T'inquiètes pas, j'ai récupéré des gants en plastique aux pompes à essence du supermarché.

— OK, dans une heure on va bien rigoler. Dommage qu'on ne puisse pas le filmer, ça ferait un buzz du tonnerre de dieu ! On se rejoint aussitôt après.

— OK, salut.

A sept heures du soir, bien caché par le buisson destiné à masquer la laideur de la poubelle publique, Bouboule attendait, une petite appréhension nichée au fond de sa poitrine. Il s'empêcha de lire l'heure sur l'écran de son smartphone pour éviter d'être trahi par la luminosité de l'écran. La position accroupie commençant à peser dans ses chevilles, il se redressa lentement pour jeter un regard en amont du chemin, une silhouette approchait. Il s'aplatit un peu plus, vit fugacement la lumière blanche d'un smartphone puis entendit quelqu'un farfouiller dans la poubelle. « Ah, ça doit être ça » murmura une voix. Un froissement de papier, le léger bruit d'un élastique qu'on fait glisser, le froissement d'une boîte d'allumette qui s'ouvre...

Bouboule bondit de sa cachette, donna au passage une violente tape sous la main du type, ce qui eut pour effet de coller la boîte ouverte sur le nez du gars surpris, et s'enfuit en courant rejoindre une autre cachette au bout du petit parking quelques mètres plus loin. Un énorme « MERDE ! » retentit suivi d'une bordée de mots encore plus orduriers. Dans sa nouvelle cachette, Bouboule était aux anges.

Thomas se frotta le visage, souffla par nez, pour tenter d'enlever la matière nauséabonde qui lui obstruait les narines, essuya ses mains dans l'herbe, recommença plusieurs fois l'opération en continuant de marmonner des injures. Il ramassa son téléphone tombé au sol toujours allumé. Il regarda ses mains, poussa un nouveau « putain ! », éteignit la lumière et partit en courant vers l'autre extrémité du chemin du Golet.

Quentin, planqué lui aussi derrière un buisson jaunissant à quinze mètres de la souche le vit arriver toujours courant. Thomas plongeait en hâte sa main maculée dans le creux des racines et poussa un soupir de soulagement en sortant un petit rouleau de papier qu'il mit tel quel dans sa poche de pantalon, s'éloigna et disparut dans le noir.

Bouboule, smartphone en main bouillait d'impatience mais ne voulait pas appeler son pote Quentin pour éviter de le faire repérer. Enfin la vibration attendue arriva.

— Alors ? Tu as pu faire ce qu'il faut ?

— Oui, tout. J'ai remis le rouleau en place après l'avoir un peu malaxé.

— Beurk !

— Il l'a récupéré et mis tel quel dans sa poche

— Pour pas salir son billet, ha ha ha ! Une joie immonde envahissait le cœur de Bouboule.

— Je vois d'ici la tête des copains quand on va leur raconter tout ça ! Et pour toi, tout a bien fonctionné ?

— Mieux que j'aurais pu le rêver bien que je ne rêve pas trop de ces choses-là. Il en avait plein le nez, plein la figure et après plein les mains. Je suis sûr que lundi il puera encore !

Florian, toujours aussi remonté contre celui qui avait esquiné son ami, appela Olivier.

— Salut Olive, je suis en bas de chez toi, tu peux descendre ? J'ai eu une idée, tu serais d'accord pour donner une autre bonne leçon au paramilitaire ?

— Et comment ! Il ne faut pas que Margot ait travaillé pour rien ! J'arrive !

Quand Olivier eut rejoint Florian, les deux amis marchèrent côte à côte, au hasard des rues du quartier.

— Voici ce que je te propose, Olive, tu vas appeler Enzo sur son portable...

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu as déjà la voix grave, plus grave que la mienne, ça fait plus sérieux. Tu dis que tu appelles de la part de Thom et que tu as récupéré dix cartouches de clopes. Tu lui en proposes cinq pour disons cinquante balles. C'est cinq fois moins cher que dans le commerce. À ce prix-là, il va dire oui tout de suite. Fixons-lui rendez-vous près de la passerelle des peupliers, il connaît le coin, c'est là qu'il a dérouillé Val. Tu lui proposes comme lieu

d'échange le bois derrière le nouveau cimetière, à deux cents mètres de la passerelle.

— Pourquoi dans le bois ? s'étonna Olivier.

— Parce qu'il n'y a qu'un petit chemin d'accès, trop étroit pour passer avec une mob, il sera obligé de la laisser près du pont et de continuer à pied. Ça me laissera cinq minutes pour m'occuper de son engin.

— Tu vas dégonfler ses pneus ?

— Mieux que ça, tu verras, répondit mystérieusement Florian.

— On lui fait miroiter une bonne affaire, ça serait dommage qu'il reparte sans rien. Ce ne sera pas très ragoûtant, mais voilà ce que je te propose...

— Bonne idée Olive, je vais en faire autant de mon côté.

— A quelle heure on lui fixe le rendez-vous ?

— Il faut qu'il fasse encore jour pour aller dans le bois, je propose six heures du soir, ça nous laissera le temps de glaner.

— OK, je l'appelle.

— Mets le son !

Olivier composa le numéro récupéré par Margot et complété par Pauline. La réponse arriva rapidement.

« Ouais ? »

— Salut. C'est Enzo ?

« Ouais »

— Je t'appelle de la part de Thom, ça t'intéresse cinq cartouches de clopes à pas cher ?

« Ouais, des quoi ? »

— Marlboro, cinquante euros les cinq, alors ?

« Ouais putain. T'es où ? J'arrive tout de suite ! »

— Non, tout de suite je ne peux pas, pas avant six heures et il faut que tu viennes à Saint Thomas du lac. Tu connais la passerelle aux peupliers ?

« Ouais j'connais. »

— A partir de là, tu longes le grillage du nouveau cimetière et tu vas dans le bois. Tu fais environ trois cents mètres et tu verras une cabane en branches. Je t'attendrai là à six heures. C'est bon pour toi ?

« Ouais j'y serai. »

— N'oublie pas l'argent !

« Ouais, t'inquiète ! »

À six heures dix, Florian et Olivier, dissimulés à l'autre bout de la passerelle des peupliers, se posaient des questions.

— Tu crois qu'il a flairé un piège ? demanda Olivier.

— Je ne crois pas, tu as tout bien présenté, répondit Florian.

— Alors pourquoi il n'est pas là ?

Florian n'eut pas à chercher de réponse, une pétarade de fumée bleue arrivait sur le chemin des morilles interdit aux deux-roues à moteur. Enzo s'arrêta avant le petit pont couvert, ôta son casque, attacha son engin et son casque contre le grillage du nouveau cimetière puis s'engagea dans la sente menant au bois. Les deux complices attendirent trente secondes avant de bouger. Olivier emprunta ensuite la même sente sur une vingtaine de mètres avant de faire signe à Florian que tout allait comme prévu. Florian sortit trois objets d'une de ses poches et s'accroupit à l'arrière du cyclomoteur. Son premier travail fini, il sortit de l'intérieur de son blouson une poche en plastique qu'il déchira et dont il versa le contenu dans le casque suspendu à l'antivol.

Ceci fait, après un regard circulaire qui lui indiqua que personne ne pouvait le voir, il se dézippa et arrosa l'intérieur du casque avec ses moyens naturels.

— Psitt, c'est bon, viens, on se tire et on se planque ! souffla-t-il à son copain.

Cinq minutes plus tard, Enzo furibard ressortit du bois.

« Ce connard m'a posé un lapin, bougonna-t-il, putain, c'est pas mon jour ! » Il arracha d'un geste énervé son casque du guidon et le colla sur sa tête sans regarder.

« Oh putain, qu'est-ce que c'est que cette embrouille ! » cria-t-il en sentant du liquide couler sur son visage et dans son cou. « Quel est le connard qui a fait ça ? Si je le trouve, il est mort ! »

Il ôta son casque d'un geste rageur et le balança sur la clôture du cimetière, frotta à pleines mains ses cheveux maculés pour en faire tomber les mégots. Toujours jurant, il déverrouilla l'antivol, chercha et récupéra son casque qu'il pota à ses narines, sentit ensuite ses mains.

« Putain, c'est pas de l'eau, c'est de la pisse ! Putain de putain ! Où qu'il est le connard... »

Il boitilla quelques pas sur le chemin des morilles, inspecta ensuite la passerelle des peupliers et finit par revenir vers son engin en écumant de rage.

Il fixa le casque à son guidon, sauta en selle et donna un coup de kick. Le moteur démarra et cala. Il recommença, le moteur toussa mais refusa de se lancer. « Merde ! » hurla-t-il encore.

Il descendit, poussa le deux-roues en courant, le moteur eut une nouvelle velléité de partir mais s'étouffa immédiatement.

« Putain de connard de merde ! C'est pas mon jour ! Dix bornes à pied, putain de putain ! »

Dans leur cachette, les deux amis se frappèrent les mains avec jubilation.

— Qu'est-ce que tu as fait exactement à sa bécane ? demanda Olivier.

Florian sortit un tubercule de sa poche et dit « un petit cadeau pour son pot d'échappement » puis il chantonna : « lundi des patates, mardi des patates, mercredi des patates aussi ! »

CHAPITRE 28

FOU RIRE

Les onze copains attendaient l'arrivée de Valentin pour continuer leur recherche d'idées. Bouboule, Quentin, Olivier et Florian arboraient un sourire de satisfaction que ne pouvaient comprendre les autres. Leur ami commun arriva en se gardant d'éventuelles bousculades involontaires. Quand il eut rejoint le groupe, il s'adossa contre le tronc du peuplier le plus proche.

— Viens sur le banc, Val, proposa Gilles assis sur le sommet du dossier comme à son habitude.

— J'ai encore un peu mal, je préfère rester debout.

— Comme tu veux. Bon, les amis, nous avons dix minutes pour décider de la punition des deux voyous qui ont tabassé Valentin. Commençons par Enzo, qui a une idée ?

Florian, l'homme d'action décida de prendre la parole.

— C'est fait !

— Qu'est-ce qui est fait ?

— La punition d'Enzo. Nous avons décidé de nous servir de ses points faibles selon le conseil de Valentin. Ceux d'Enzo sont sa mob et son goût pour le tabac alors Olive et moi avons eu une idée. Olive lui a téléphoné. Il lui a proposé une affaire : cinq cartouches de cigarettes pour cinquante euros.

— C'est quoi un cartouche ? demanda la naïve Eva.

— Une cartouche, c'est un paquet de dix paquets, expliqua Olivier.

— Il a marché ?

— Tu veux dire qu'il a couru ou plutôt roulé à toute vitesse jusqu'au village.

— Vous l'avez vu ? s'étonna Lucie.

— Non, nous l'avons appâté avec notre proposition et lui avons donné rendez-vous dans le bois derrière la passerelle couverte, vers là où Val s'est fait cogner. Comme le chemin est trop étroit pour entrer dans le bois avec une mobylette, il a été obligé de la laisser et de continuer à pied. Et là, j'ai bouché son pot d'échappement avec ça, dit Florian en sortant une pomme de terre de sa poche.

— Ça a fait quoi ta patate ? Des frites ? s'amusa Amandine.

— Non ma belle, répondit Florian avec quand même un petit sourire, avec son pot d'échappement bouché, un moteur à essence ne peut plus fonctionner, il s'étouffe et cale.

— Il peut même exploser, enfin casser, compléta Valentin.

— Cette patate d'Enzo n'a pas vu qu'il avait une patate au pot ? dit finement Gilles.

— Attends, pas si bête, j'ai enfoncé la pomme de terre qui s'est découpée comme on découpe le trognon d'une pomme avec un outil spécial, bien sûr j'ai jeté le reste, il ne pouvait rien voir. J'ai même doublé le bouchon avec une autre. Le système à bien fonctionné, il n'a pas pu démarrer et il a dû se payer dix bornes à pincés.

— Ça lui a fait les pieds, approuva Pauline au milieu des sourires.

— Bon, ben bien joué Flo, conclut Gilles, maintenant...

— Attends, ce n'est pas fini ! Olivier venait de prendre la parole. Flo ne vous a pas dit le plus beau, enfin beau, ça dépend des goûts... Comme son second point faible, c'est la clope, on a eu pitié de lui, surtout qu'on lui en avait promis. Flo et moi avons passé la journée à récupérer tous les mégots qu'on a pu trouver, au moins une cartouche ! On a tout mis dans son casque et Florian les a arrosés pour qu'ils collent bien.

— Avec l'eau de la rivière ? demanda Pauline.

— Non, pas de l'eau !

Olivier se tut pour laisser sa réplique passer dans les esprits pendant que le visage de Florian s'empourprait. Valentin crispait ses lèvres pour ne pas rire.

— Je ne comprends pas, comment il a fait ? questionna Lucie.

— Comme tu ne pourras jamais faire : debout !

Un à un les visages s'éclairèrent pendant que Gilles murmurait à l'oreille de sa copine : « il a pissé dedans ! »

— Oh ! fit Lucie avant de se mettre à rire franchement, rire qui gagna l'ensemble des copains.

Gilles finit par se reprendre :

— Comment a-t-il réagit ?

— Il a triplé son vocabulaire, non seulement il a gueulé « connard », mais il a ajouté « putain, et merde ! » surtout quand il a essayé de mettre son casque sans regarder, il avait le visage qui dégoulinait jaune marron !

Valentin hurla de rire et de douleur, rire qui pendant une minute secoua la totalité du groupe. Quand le calme revint, Mathilde observa :

— Une fois arrivé chez lui, il a dû finir par se rendre compte, il n'est tout de même pas demeuré à ce point !

— Ça dépend, si les patates ont séché, sa brêle peut redémarrer et expulser le bouchon. Dans ce cas-là il se posera des questions toute sa vie.

— Super bien joué les gars mais c'est déjà l'heure d'aller en anglais, on pensera à s'occuper du Thomas à la récré d'avant la cantine, conclut Gilles. J'espère qu'on va trouver la bonne idée pour l'autre brute.

— Flo, Olive, vous ne vous êtes pas occupé du Thomas pendant que vous y étiez ? demanda Gilles quand tous furent à nouveau réunis.

— Non, pas eux, dit tranquillement Bouboule.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben il n'y a pas qu'eux qui ont eu une idée.

— Quoi ? Tu veux dire que tu...

— Je et il, compléta Pascal en désignant Quentin du doigt.

— Explique voyons !

— Le point faible de ce sale type, c'est le cannabis, le nez d'Eva me l'a confirmé, hein Eva ?

Celle-ci hocha vigoureusement la tête, heureuse d'être mise en avant.

— Donc, Quentin et moi avons eu une idée pour le piéger. Nous nous sommes renseignés sur le prix de vente du shit et nous lui en avons proposé à un prix irrésistible en nous faisant passer pour un pote de son dealer habituel.

— Il n'a pas eu de soupçons ?

— Aucun à mon avis. Dans ce type de transaction, on utilise des planques, on ne dit jamais les noms. Quentin l'a contacté en changeant sa voix avec un bout de chiffon posé sur le micro de son smartphone. Avec moi, ça n'aurait pas marché, j'ai la voix trop aiguë. Donc nous lui avons proposé vingt grammes de shit pour cinquante euros. C'est carrément du moitié prix, nous nous sommes renseignés sur internet, alors bien sûr il a été tout de suite vachement intéressé. Nous lui avons monté tout un scénario, il devait déposer son billet enroulé enveloppé dans du papier tenu par un élastique dans une souche au début du chemin du Golet à sept heures précises et

recupérer sa marchandise dans une boîte d'allumettes emballée dans un sac en papier mis dans une poubelle publique à l'autre bout du chemin.

— Respire Bouboule, dit Amandine.

— Oui, merci. Il a bien déposé son billet, ce nul !

— Donc en fait vous l'avez arnaqué de cinquante euros, c'est ça ?

— Non car il est bien venu récupérer la boîte d'allumettes.

— Une boîte d'allumettes vide pour cinquante euros, ce n'est pas une arnaque ? dit encore Amandine.

— Non car la boîte était pleine.

— Pleine de quoi ? De shit ?

— Absolument, certifie Bouboule hilare.

— Comment t'as fait pour t'en procurer ?

— J'en fabrique naturellement. Quand il a voulu vérifier, quand il a ouvert la boîte pour sentir le produit qui sentait très fort, je le confirme, je suis sorti de ma planque à toute vitesse, j'ai tapé dans sa main en remontant et il en a pris plein le nez, plein la bouche et aussi sur le visage.

— Je ne comprends pas bien Pascal, dit Eva sourcils froncés, qu'est-ce qu'il a pris sur le nez ?

Bouboule regarda son amie avec une expression sardonique sur le visage. Soudain elle murmura :

— Non... non... Son expression passa de l'incompréhension à la suffocation puis à un rire inextinguible. Jamais ses amis ne l'avaient vu rire ainsi. Eva, la douce et timide Eva... Un à un les visages des autres s'éclairèrent et un rire homérique gagna l'assemblée, tous avaient compris. Florian se roulait par terre, Olivier était plié en deux, Gilles se tapait sur les cuisses, les filles s'esclaffaient, Valentin contre son peuplier pleurait de douleur et de joie.

Quand tous eurent retrouvé un peu de calme, Gilles demanda :

— Il ne t'a pas reconnu quand même ?

— Non, je me suis recaché aussitôt et comme il avait la tête baissée et de la m... dans les yeux aussi... Vous comprenez, j'avais mangé des prunes la veille alors...

Le formidable rire repris, attisé par l'allusion de Bouboule. Tous imaginaient la scène.

— Qu'est-ce qu'il a fait ensuite ? rigola encore Gilles.

— Il a enlevé le plus gros avec ses mains et les a frottées dans l'herbe pour les nettoyer. Après, il a remonté le chemin en courant, je laisse Quentin vous dire la suite.

— Moi, j'ai d'abord vérifié qu'il avait bien payé. Il y avait un beau billet de cinquante bien craquant et bien emballé dans la souche. Mais je ne l'ai pas pris, nous ne sommes pas des voleurs. J'ai ramassé un cadeau, je l'ai enroulé dans le billet, remis le papier et l'élastique autour, un peu malaxé l'ensemble et tout remis en place. Quand il est arrivé, il bougonnait des insultes. A qui, je ne sais pas. Bref il a glissé sa main dans la souche et il a poussé un soupir de soulagement quand il a retrouvé le rouleau, il l'a mis dans sa poche et il est reparti en descendant à nouveau le chemin du Golet, peut-être pour aller vers la fontaine de la place de l'église. Je vous laisse imaginer la tête qu'il a faite en dépliant son billet. Il ne pourra plus dire que l'argent n'a pas d'odeur !

— Mais Quentin, qu'est-ce que tu as mis dans le billet ? demanda Lucie.

— Tu sais Lucie, il y a des propriétaires de chiens qui sont vraiment dégueulasses, ils laissent les autres ramasser à leur place.

Un nouveau rire homérique secoua l'assemblée, certains en pleuraient, « j'ai fait pipi dans ma culotte » dit Margot, « je n'en peux plus » émit Mathilde entre deux quintes, Eva et Lucie, mains devant leur bouche, tressautaient des épaules, Pauline se pliait en deux, Amandine toute rouge claqua un baiser sur la joue de Bouboule et celle de Quentin avant de s'esclaffer à nouveau. Gilles le premier reprit ses esprits.

— Où vas-tu Valentin ? dit-il.

— Vous êtes des salauds, répondit celui-ci en se tenant les côtes du côté gauche et en pleurant de joie.

CHAPITRE 29

EXIF

Le temps était des plus maussade ; tombait une pluie froide de fin d'automne. « Triste dimanche » se dit Valentin en regardant par la fenêtre de sa chambre, « on ne voit même plus les montagnes... J'ai fini mes devoirs, je sais mes leçons, je ne peux ni courir ni faire du vélo et de toute façon avec ce temps pourri... J'ai fini de lire mon dernier bouquin, tous les copains sont en famille, qu'est-ce que je peux faire ? »

Il en était là de ses réflexions moroses quand son téléphone vibra : « Lemoine appelle » afficha son écran. « Lemoine, un dimanche ! Étrange... » Il accepta la communication.

— Ah Valentin, bonjour, comment vas-tu ?

— Bonjour mon adjudant-chef, mon état s'améliore doucement mais je ne peux pas encore bien bouger.

— Ah ! Tu ne pourrais pas venir jusqu'à la brigade ?

— Vous travaillez un dimanche ?

— Oui, je suis d'astreinte aujourd'hui. J'ai quelques éléments à te soumettre à propos de ton agression.

— C'est à dire que je ne peux pas encore bien tenir le guidon de mon vélo, et à pied avec ce temps...

— Oui, oui... Écoute, si tu es disponible et si tes grands-parents sont d'accord, je peux venir te voir.

— Pour moi, pas de problème. Attendez, je demande... Za ! Yanco ! Monsieur Lemoine veut venir me voir, vous êtes d'accord ? cria-t-il en éloignant le téléphone de sa bouche. C'est OK pour eux mon adjudant-chef, je vous attends.

Un quart d'heure après une Mégane de la gendarmerie se gara devant la maison des Valmont. L'adjudant-chef, radio HF dans une main, ordinateur portable dans l'autre, s'avança dans l'allée du jardin. La porte s'ouvrit sans qu'il eût besoin de sonner.

— Bonjour madame Valmont, bonjour monsieur, je ne vous dérange pas trop ?

— Non, pas du tout. Entrez. Ce n'est pas grave au moins ?

— Non, c'est au sujet de l'enquête sur l'agression de votre petit-fils. Je voudrais discuter un peu avec Valentin, solliciter ses souvenirs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. C'est tout à fait informel, il n'y aura pas de procès-verbal de notre conversation. Je peux monter dans sa chambre ?

— Prenez plutôt mon bureau, vous serez plus confortables. Valentin, tu peux descendre ? cria monsieur Valmont.

— Re-bonjour mon adjudant-chef, vous voulez un cours d'informatique ? dit Valentin en voyant l'ordinateur dans la main de Lemoine.

Celui-ci sourit.

— J'en aurais bien besoin parfois. Que veux-tu, je ne suis pas né avec, comme toi ou tes copains.

— Dites, votre Mégane de la gendarmerie a l'air neuve !

— Eh oui ! Grâce aux bons résultats de la brigade, j'ai eu plus de poids pour demander le renouvellement du matériel.

— Dites donc, il grésille bien fort votre talkie-walkie.

— Oui, mais je suis obligé de le laisser en position réception, permanence oblige.

— Ce n'est pas si gênant, qu'est-ce que vous désirez me dire ? Vous avez retrouvé ceux qui m'ont tabassé ?

— Non, pas encore mais il m'est venu une idée. Quand quelqu'un subit des sévices, il faut toujours se demander qui peut lui en vouloir. Dans ton cas, je ne sais pas ce qui se passe au collège mais en dehors, je me souviens que tu as eu maille à partir avec la famille Dubois de la Capelle à propos du ponton. De plus, le lieutenant de la brigade fluviale du lac m'a rapporté le problème que tu as eu avec ton copain lorsqu'un skieur nautique a fait chavirer votre canoë. Ce skieur, c'était le jeune Dubois. Au fait, u as pu sauver ton téléphone noyé ?

— Il était complètement HS, mais le Charles-Henri me l'a remplacé par un modèle supérieur.

— Spontanément ?

— Je n'irai pas jusqu'à dire cela, mais il l'a fait.

— Un appareil neuf ?

— Absolument, il ne s'est pas défilé, un iPhone 6S.

— Ça va chercher dans les combien ?

— Entre cinq cents et sept cents euros, ça dépend de la mémoire installée.

— Ils ont les moyens ! Je ne te cache pas que j'ai soupçonné ce jeune homme d'avoir payé des voyous pour te donner ce qu'ils appellent une leçon. Je suis allé chez lui pour enquêter, belle villa entre parenthèses. Bien sûr il a nié farouchement y être pour quelque chose et sa sœur était là pour appuyer ses dires. Comme j'hésitais encore à les croire, ils m'ont montré une photo, un selfy comme vous appelez ça, qui les montre tous deux dans leur salon. Comme je leur ai dit que ça ne prouvait rien, ils ont agrandi la photo et derrière eux on distingue nettement un poste de télévision avec à l'image l'animatrice vedette d'une chaîne d'information continue. On peut même lire l'heure : 19.12

— C'était bien le dimanche où je me suis fait tabasser ?

— C'est la raison pour laquelle je voulais te voir, ils m'ont montré les données enregistrées en même temps que la photo, il semble bien que oui.

— Cette photo, vous l'avez ?

— Je lui ai demandé de m'expédier son dossier-photo de ce jour-là par mail. C'est pour cela que je suis venu avec mon PC. Regarde toi-même, ajoute l'adjudant en ouvrant son ordinateur portable. Il faut attendre un peu, il est long à chauffer...

— Il a quel âge votre PC ?

— Sept ou huit ans.

— En effet, c'est une vieille bête. Pas un dinosaure mais presque.

— Ah, voilà, c'est dans ce courriel-là. Pièces jointes, tu vois, il y a quatre photos, une du lac à Saint Thomas, jolie d'ailleurs, leur selfy et deux autres prises en montagne, ce doit être dans le massif des Bauges.

— Pouvez-vous les transférer sur mon adresse mail : valval@bbox.fr.

— Je ferai ça en rentrant à la brigade.

— Je les regarderai attentivement et je vous dirai mon avis. C'est tout mon adjudant-chef ?

— Oui, à moins que des bribes de souvenirs te soient revenues.

— J'ai essayé mais rien de plus que ce que je vous ai dit à l'hôpital. Et ici ? Du nouveau dans le village ?

— Non, tout est calme, quelques procès-verbaux pour excès de vitesse en agglomération, et puis un jeune d'une quinzaine d'années pris en sens interdit sur un cyclomoteur à l'échappement trafiqué.

— Quelqu'un du collègue ?

— Non, il n'est pas du village, je ne l'ai jamais vu par ici. Je l'aurais reconnu car il a un look très particulier avec sa tenue léopard.

— Il s'appelle comment ?

— Je ne sais plus trop, Alonzo, Kenzo, quelque chose comme ça, tu le connais ?

— Ces prénoms ne me disent rien. Ça va lui coûter cher ?

— Au moins quatre-vingt-dix euros pour le sens interdit, cent trente-cinq euros s'il a trafiqué son échappement, sans compter l'excès de vitesse, au moins quarante-cinq euros.

— C'était quand ?

— Vendredi dernier.

— Aïe ! Ce n'était pas son jour à ce... Kenzo !

Une heure après le départ de l'adjudant-chef Lemoine, quand Valentin reçut sur son iPhone la notification de l'arrivée d'un nouveau courriel, il activa l'ordinateur familial, récupéra son courrier électronique et enregistra les photos jointes.

Il lança ensuite le logiciel de traitement d'images de son grand-père et ouvrit la photo dont lui avait parlé l'adjudant. C'était un banal selfy avec en premier plan les enfants Dubois de la Capelle, le garçon et la fille, sourires figés de circonstance. La première idée qui lui vint fut « pourquoi faire un selfy dans une maison ? » On fait plutôt ce genre de photo quand on veut se montrer à côté d'un site exceptionnel, plus généralement quand on a l'intention de montrer quelque chose à quelqu'un.

Les personnages légèrement décentrés prouvaient que ce n'était pas leur premier portrait et que la photo ne devait rien au hasard. Le poste de télévision occupait une grande partie de l'espace laissé libre par les personnages. Valentin ne put s'empêcher de penser que c'était voulu, mis en scène. Il agrandit la photo au maximum de la lisibilité et distingua l'heure en bas de l'écran, à gauche du bandeau des annonces de la chaîne d'informations. Qui parmi les jeunes comme eux regardaient ce type de chaîne d'informations ? Le pourcentage devait voisiner le zéro, pensa-t-il. Dix-neuf heures douze indiquait l'écran du téléviseur, comme Lemoine lui avait dit. Il cliqua sur l'onglet « Propriétés de l'image » du logiciel puis sur « données EXIF ». Il passa rapidement sur les premiers renseignements

fournis, marque de l'appareil, vitesse de prise de vue... et nota ceux qui lui semblaient plus importants.

IMG_1164.JPG : Ça c'est le numéro et le format de l'image.

Créé 2017 : 11 : 05 : 19 : 12 : l'année, le mois, le jour, l'heure et la minute.

« Cinq novembre, c'était bien ce fameux dimanche et dix-neuf heures douze... oui, tout semblait correspondre ». Cette photo constituait un véritable alibi innocentant Charles-Henri.

« Me serai-je complètement trompé ? »

Il fit venir à l'écran l'image précédente numérotée *IMG_1163.JPG*. Elle représentait une vue du lac et, d'après les ombres des montagnes, prise le matin apparemment depuis le ponton controversé. Valentin redemanda au logiciel d'afficher les données EXIF : *Créé 2017 : 11 : 04 : 10 : 25*. C'est bien cela, la veille, samedi quatre novembre à dix heures vingt-cinq, donc avant le selfy. Il fit ensuite venir celle qui suivait : *IMG_1165.JPG*, Le logiciel lui indiqua *Créé 2017 : 11 : 04 : 15 : 42*. L'anomalie lui sauta aux yeux : samedi quatre novembre quinze heures quarante-deux, la veille également. Comment une photo prise un samedi pouvait-elle être classée par un logiciel après une autre prise un dimanche ?

Valentin fit venir à l'écran un dossier de photos personnelles. Les images s'affichèrent sous forme d'icônes. Il en choisit une au hasard, cliqua dessus du bouton droit de sa souris et demanda les données EXIF de celle-ci. Il essaya ensuite de les modifier : impossible, son logiciel de visionnage ne lui permettait pas !

Fermant toutes les fenêtres ouvertes à l'écran du PC, il lança son moteur de recherche et tapa au clavier « modifier données exif photo ». Quasi instantanément, la recherche lui proposa en première page quatre programmes capables d'exécuter cette opération. Pour être sûr de ses conclusions, il téléchargea le premier logiciel proposé, l'installa et tenta la manœuvre qui lui sembla vraiment enfantine. Le doute n'était plus permis. Charles-Henri Machin devait s'y connaître un peu en informatique, assez pour manipuler les données caractéristiques d'un fichier mais il n'avait pas eu suffisamment de jugeote pour modifier les numéros des fichiers voisins afin de conserver la bonne chronologie.

Valentin éradiqua le logiciel téléchargé, ferma toutes les fenêtres. Il se renversa dans le fauteuil à roulette de son grand-père, ferma les yeux et réfléchit profondément.

- J'occupe leur ponton, ça ne plaît pas à la famille.
- Nous les mouillons un peu, ça ne leur plaît pas, le père porte plainte.
- La plainte est classée par l'adjudant-chef, ça ne leur plaît pas.
- Les enfants Machin se croient permis de se venger en faisant couler notre canoë mais ce faisant, ils se mettent hors la loi et se font prendre en flagrant délit par la gendarmerie.
- Le père est fatalement mis au courant à cause de la séquestration du hors-bord, il décide d'arrêter les hostilités et oblige son fils à remplacer mon smartphone. Celui-ci le fait mais me garde une tenace rancune.
- Il promet à deux imbéciles de les payer pour me démolir mais sachant que je vais le soupçonner, il se forge un alibi.
- Je viens de démolir cet alibi, je peux le faire coïncider par l'adjudant-chef Lemoine.
- Dois-je le faire ?
- Si je le fais, l'affaire va continuer et sa rancune encore grandir.
- Si je laisse tomber, il va se croire bien plus malin que moi, ce qui est plutôt une bonne chose et aussi plus malin que l'adjudant-chef.
- Il ne doit pas savoir que j'ai vu son selfy trafiqué mais il sait par ma lettre que je suis au courant de tout.
- Je crois que je vais garder cette information des données EXIF trafiquées pour moi en me gardant la possibilité de les signaler. Oui, c'est ça, ajoutée à la vidéo de Bouboule, cela fait une dissuasion de plus.
- Qu'est-ce que je dis à Lemoine ? Mentir ? Dire la vérité ? Je n'aime pas mentir...

Valentin se redressa, avec une grimace due à la douleur se rappelant à lui quand il faisait un mouvement un peu brusque. Il lança le logiciel de courrier et rédigea :

Mon adjudant-chef,

J'ai pu mettre en évidence une manipulation des images que vous savez en comparant les numéros des fichiers et les données EXIF des photos. Cela ne fait que confirmer vos soupçons.

Seulement voilà : le manipulateur en question est dans ma classe et je ne veux pas d'une guerre permanente entre nous. Je me suis arrangé pour qu'il m'ignore à l'avenir et cela me convient.

Mes amis ont pu identifier les deux autres types et croyez-moi, ils n'auront plus envie de recommencer bien qu'ils n'aient subi aucune brutalité de notre

part.

Je vous demande de classer l'affaire, ainsi tout ira pour le mieux me concernant, la dissuasion est mieux que la guerre, n'est-ce pas ?

Votre dévoué,

Valentin

CHAPITRE 30

MARINE

Marine se hâta de sortir la première du cours de math. Arrivée dans la cour, elle alla se poster près du banc favori des amis de Valentin. Deux par deux ceux-ci arrivèrent, Gilles avec Lucie, Pascal à côté d'Eva, Olivier derrière Margot, Pauline discutant avec Mathilde, Amandine et Quentin protégeant Valentin. Florian émergea le dernier de la porte du couloir des salles de classe. Le voyant, Marine quitta son poste d'observation et se dirigea vers lui.

— Je peux te parler Florian ?

— T'es qui toi d'abord ? On ne me fait pas le coup deux fois, relève tes cheveux et regarde-moi dans les yeux.

Un sourire un peu ironique pointant au coin de sa bouche, la jeune fille tira ses cheveux en arrière comme si elle voulait se coiffer en queue de cheval puis tourna la tête sur sa droite.

— OK, tu es Marine, alors ?

— Je veux simplement te parler, je peux ?

— Tu as une bouche et j'ai deux oreilles.

— Tu n'es pas très engageant.

— Bon, ac... annonce ce que tu veux me dire.

— Je veux te dire tout d'abord que le jour de la rentrée je n'ai pas été très sympa avec toi et je le regrette.

— Oui, bon, c'est oublié. Ensuite ?

— Est-ce que ça te plairait que nous allions au ciné ensemble ?

— Au ciné-village ?

— Non.

— Au multi-vision en ville ?

— Non plus.

Florian se tut. Il avait appris de Valentin que le silence est la meilleure façon de faire parler les autres. Ne voyant rien venir, un peu déçue mais ne le montrant pas, Marine se décida.

— Tu ne vois pas d'autre possibilité ?

Nouveau silence de Florian qui la regarda au fond des yeux, fixement.

— Sais-tu ce que c'est un home-cinéma ?

— Tu me prends pour un gogol ?

— Tu as déjà vu un écran de cent cinq ?

— Tout le monde possède un écran de cent cinq.

— Là je te parle de cent cinq pouces, deux mètres cinquante avec son spatial et tout !

— Ouais, c'est quoi ton film ?

— Au choix, il y en a des dizaines en très haute définition.

— Faut voir, réponse demain, salut !

— Attends, je ne t'ai pas tout dit, en fait il y aura aussi ma sœur et elle voudrait qu'un de tes copains vienne avec toi.

— Elle ne peut pas faire ses commissions elle-même ?

— Dans ces cas-là, elle est timide, plus que moi.

— S'il s'agit de Valentin, elle perd son temps, elle a manqué l'occasion de sa vie l'an dernier et Val ne repasse pas les plats.

— Ce n'est pas lui.

— Pas Gilles... pas Pascal... pas Olivier... pas Valentin... pas moi... elle veut Quentin ?

— Tu es plus fin qu'on croit.

— Ça veut dire que tu me croyais idiot ?

— Mais non voyons. Tu penses que tu pourrais décider Quentin à venir avec nous ?

— Je n'ai pas encore dit oui. Réponse demain. Les copains m'attendent, salut.

Florian dut patienter jusqu'à midi pour confier la teneur de son entretien à Valentin. Il n'était pas insensible au charme indéniable de Marine mais il avait une impression bizarre, il sentait quelque chose de pas très net dans sa proposition.

— Val, j'ai besoin de tes lumières, j'ai discuté avec Marine...

— J'ai vu, coupa Valentin, ça vous a pris toute la récré.

— Tu sais ce qu'elle veut ?

Selon sa bonne habitude, Valentin sourit et attendit.

— Elle m'invite au ciné ou plutôt à voir une vidéo sur super home-ciné, un truc géant de cent cinq pouces, deux mètres cinquante avec son galactique etc.

Le visage souriant de Valentin redevint sérieux et se figea.

— Tu as l'air bien soucieux tout d'un coup, qu'est-ce que tu as ?

— Je me demande simplement combien vaut un truc comme ça. Attends un peu, je cherche sur internet.

Valentin lança le moteur de recherche de son smartphone et tapa : « *TV écran 105 prix* » Il fit défiler les résultats. Son visage prit un air stupéfait...

— Oulà, cent vingt mille euros !

— Ben dis donc, ils sont riches les Daucy !

Valentin secoua négativement la tête

— A ton avis, qui dans le village est assez riche et assez « m'as-tu-vu » pour se payer une configuration pareille ?

Florian garda un instant les yeux dans le vague, signe d'une intense réflexion, puis son visage s'éclaira.

— Non, tu penses que c'est ...

Valentin hocha affirmativement la tête.

— J'ai l'impression que ta Marine t'invite au ciné chez les autres, mon vieux !

— Attends, je ne t'ai pas tout dit, elle prétend que sa sœur, que tu connais bien, en pince pour Quentin mais qu'elle est trop timide pour l'inviter elle-même.

Valentin éclata de rire.

— Océane, timide ! Tu en as d'autres comme ça à me sortir ? Réfléchit un peu Flo. Marine te drague alors que, si j'ai bonne mémoire, elle t'a placé un râteau à la rentrée. Océane, soit-disant timide, utilise deux intermédiaires pour contacter quelqu'un qui est pourtant dans sa classe.

— Tu as raison, ce n'est pas clair cette affaire-là.

— De toute évidence, elles désirent quelque chose. Elles font partie de la bande à Tony et Machin-Truc et elles veulent sortir avec les deux gars libres de la bande opposée, deux gars costauds physiquement qui plus est. En plus, Marine t'invite à une séance vidéo, mais chez quelqu'un qui est notre

ennemi déclaré. Elles voudraient nous affaiblir que je ne serais pas étonné. Imagine que vous fassiez partie de leur équipe Quentin et toi, qu'est-ce qu'on pèserait contre vous ?

— Effectivement. Qu'est-ce que je dois faire alors ?

— Rien ! Enfin aucune initiative. Elles sont demandeuses, laisse-les demander. Tu écoutes, tu réfléchis, tu cherches à comprendre le pourquoi de tout ce micmac. Marine est comme sa sœur, elle se croit irrésistible, elle doit penser que tu vas être enthousiaste et que tu vas foncer dans sa proposition. C'est ta réputation de foncer, non ?

— Sûrement. OK, je vais essayer d'être d'une passivité intelligente quand elle va revenir à la charge. A part ça, comment vont tes côtes ?

— Guéries je pense. Je peux rire, respirer à fond, lever les bras. Je vais essayer de reprendre le vélo mercredi. Mais attends encore, une réflexion. As-tu dit à Quentin qu'Océane prétend s'intéresser à lui ?

— Ouais, il est partagé. D'un côté il trouve que c'est flatteur d'être repéré par une jolie fille comme elle mais il m'a dit aussi qu'en plus de deux ans elle ne lui avait jamais adressé la parole. En fait il n'y croit pas même s'il a envie d'y croire.

— Et toi, franchement, tu y crois aux avances de Marine ?

— Moi je crois aux choses simples, franches, sincères. Je pense que je vais laisser tomber.

— Je crois plutôt que tu dois essayer de savoir le pourquoi de tout cela. Tu devrais lui suggérer d'inviter également Olivier, Gilles Bouboule et moi. Propose les noms un par un et note ce qu'elle te dira pour nous refuser. Elle ne pourra pas t'avancer comme argument qu'elle veut être seule avec toi donc elle est coincée de ce côté-là. Pour la tester, tu pourrais aussi mettre Mathilde ou Pauline dans la confidence et vous afficher avec elles Quentin et toi en vous arrangeant pour que Marine et Océane vous voient.

— Dis donc Val, tu es aussi tordu que les jumelles !

— Tordu non, retors peut-être. Chat échaudé craint l'eau froide.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Un chat qui a mis une patte dans de l'eau bouillante ne mettra plus jamais sa patte dans l'eau, même si elle est froide. J'ai été échaudé par Océane l'an dernier.

— Compris. « Wait and see » comme dit Radissel.

CHAPITRE 31

INVITATION

Le lendemain mardi à la rentrée de huit heures, après s'être longuement concerté la veille au téléphone avec Quentin et établi son plan d'action, Florian attendit de se laisser aborder par Marine. Celle-ci vint d'abord se placer près de lui sans rien dire, attendant à l'évidence qu'il prenne l'initiative de la conversation mais Florian se contenta d'un « salut Marine ! » tout à fait neutre et prit la direction du point de rassemblement de la classe. Ce n'est que dans le long couloir qui menait à leur salle de cours qu'elle lui toucha le bras en disant :

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Mais ta décision pour demain après-midi.

— Demain après-midi j'ai compète de volley avec l'équipe minime du collège.

— Ah... Et ensuite ?

— Ensuite ? Florian fronça les sourcils et resta plusieurs secondes sans rien dire puis il fit celui qui vient de se rappeler. Ah oui, ton ciné-club ! On joue quoi ?

— Ce sera une vidéo de votre choix, il y en a des dizaines !

— Oui, bon, si ça peut te faire plaisir.

— Et Quentin ?

— Ben il faut que tu lui demandes.

— Ah, tu ne l'as pas fait ?

— Pas eu le temps, ta sœur n'a qu'à le voir à la récré.

En entrant dans la classe, Florian croisa le regard interrogateur de Valentin. En retour, il lui fit un léger clin d'œil accompagné d'un acquiescement du menton. Pendant l'heure d'anglais avec Radissel, il fut plus occupé à surveiller les sœurs jumelles qu'à suivre le cours. Il observa l'attitude rêveuse d'Océane assise près de Charles-Henri et l'activité de Marine qui écrivait sur une feuille volante dès que le professeur avait le dos tourné. Au bout d'un certain temps, Marine plia son papier, le glissa à Morgane sa voisine en articulant sans bruit : « pour Quentin ». Morgane saisit la missive

et chuchota à son voisin « Quentin, c'est pour toi » au moment précis où Radissel se détournait du tableau pour faire face à sa classe.

— What are you doing miss Morgane ? (Que faites-vous mademoiselle Morgane ?)

— Heu moi rien... nothing sir ! (rien monsieur !)

— So come here and give me this paper of no importance. (Alors venez ici et donnez-moi ce papier sans importance.)

Morgane eut une brève expression d'impuissance destinée à Marine, se leva et tendit le papier au professeur.

— Voyons, c'est écrit en français, enfin presque, donc hors sujet, n'est-ce pas ?

« une séance de ciné demain AM avec moi et ma sœur ça te dirait ? » lut Radissel à haute voix. AM dans la discipline que nous étudions signifie Ante Meridiem donc avant midi. Comme demain avant midi vous serez en cours ici même et non au cinématographe, je penche plutôt pour Après-Midi. Ensuite, quand on est poli, il est d'usage de citer les autres avant soi donc il faudrait dire avec ma sœur et moi, mademoiselle Morgane.

— Mais m'sieur c'est pas moi qui...

— Vous n'avez pas de sœur ? Ce n'est donc pas vous l'auteure de cette pressante demande. Comme vous la tendiez vers l'ouest, je présume qu'elle provenait de l'est, ou à la rigueur du nord ou du sud donc Marine, Pascal ou Clément. Morgane jeta un bref regard vers sa gauche, coup d'œil qui n'échappa pas au professeur.

— Miss Marine, à qui destiniez-vous cette invitation ?

— M'sieur, c'est pas grave, c'est juste un mot comme ça, pour éviter de déranger le cours, tenta Marine.

— J'entends bien mais vous ne répondez pas à la question, donc je répète, à qui cette lettre était-elle destinée ?

— A Quentin, murmura Marine en rougissant.

— Quentin, prenez votre courrier, vous voudrez bien attendre l'interclasse pour rédiger votre réponse, n'est-ce pas ? Et maintenant j'exige l'attention de tous ! Reprenons, il est d'usage dans la langue anglaise d'abrégier l'écriture des expressions courantes comme I'm pour I am, don't pour do not etc. Vous allez recopier la liste de ces abréviations que je vais vous établir au tableau et l'apprendre par cœur pour demain matin.

Tout satisfait de cette première victoire, Florian passa le reste de l'heure d'anglais à réfléchir tout en faisant semblant d'écouter le professeur. Il arriva à cette conclusion que, si Valentin avait raison, ce rendez-vous amoureux ne pouvait pas en être un, car se passant chez les Dubois-Machin et probablement en présence de celui-ci. Pas besoin de quelqu'un pour tenir la chandelle ! Y avait-il une autre fille dans le coup ? La grosse Morgane ? Peu probable. Valentin avait vu juste, c'était probablement une tentative de division de son groupe. Il décida d'aborder Quentin sitôt la fin du cours avant que Marine ait le temps de l'approcher.

Dès la sonnerie, il se porta à sa hauteur et ils se dirigèrent ensemble vers le banc favori du groupe où tous les copains une fois de plus se réunirent. Quand ils furent là, Florian, d'habitude homme d'action, prit la parole et expliqua tout à ses amis. Des sourires amusés égayèrent les visages et quelques réflexions fusèrent :

Vous n'avez pas choisi les plus moches !

Comment allez-vous faire pour vous y retrouver ?

Vous allez regarder des films d'amour ou bien ?

Et si elles opèrent un échange standard, vous faites quoi ?

On peut être amoureux des deux en même temps ?

Valentin s'abstint de tout commentaire, il suivait, amusé également, le déroulement du plan qu'il avait suggéré. Florian continua.

— Donc, la première chose à faire, c'est de leur montrer qu'on n'attend pas après elles. Mathilde, Pauline, vous êtes d'accord pour faire semblant d'être nos bonnes copines, là, tout de suite ?

— Seulement semblant, hein ? répondit Mathilde.

— Main dans la main et rien de plus ma belle, et toi Pauline ?

— D'accord si ça peut embêter Océane.

— Allons-y, on marche un peu ensemble dans la cour, jusqu'à la piste d'athlé et on revient ici. Après je m'isolerais un peu pour attendre la suite, je crois que nous sommes scrutés, devinez par qui !

Quand les quatre comédiens eurent à nouveau rejoint le groupe, quand Florian l'air décontracté s'éloigna un peu de ses copains, comme il avait prévu, Marine en effet l'aborda.

— A quoi tu joues Florian ?

— Que veux-tu dire ?

— Ma proposition ne te plaît pas ? Tu préfères Mathilde ?

— Mathilde est une bonne copine.

— Tu n'as pas envie de voir cette super installation ?

— Si, j'ai bien envie de voir ce home-ciné géant et tous mes copains aussi.

— Comment ça tout le monde ? Tu leur as dit ?

— Ben oui, il ne fallait pas ? Ils sont tous curieux de voir ça.

— Mais moi je voulais qu'il n'y ait rien que nous deux.

— Tu veux dire nous quatre ?

— Oui mais...

— Nous quatre plus un chandelier.

— Je ne comprends pas.

— Un Carlos-Henrique Ier pour tenir la chandelle ! Tu sais, j'ai tout compris. C'est le seul qui puisse disposer d'un tel matos et ça tu t'es bien gardée de me le dire. L'idée de nous attirer vient-elle de toi, de ta sœur ou de votre nouveau chef d'équipe ? En fait, je m'en fous, mais je vais te dire une bonne chose Marine : jamais vous ne réussirez à semer le trouble dans notre équipe, jamais vous ne nous séparerez. Donc si ton mentor Charles-Hareng veut nous épater avec sa technologie de nouveau riche, il n'a qu'à inviter tout le monde ou personne, compris ? Tu peux aller faire ton rapport, ils te regardent ! Je te salue Marine !

CHAPITRE 32

ULTIME MISE AU POINT

Le lendemain après-midi Valentin se réessaya au VTT avec une petite appréhension mais il se rendit vite compte que tout allait bien. Aucune douleur au flanc gauche, sa jambe droite cicatrisée tournait sans mal. Pour une première reprise, il décida de se contenter d'effectuer son circuit favori. : la sente couverte de feuilles tombées des deux petits bois, le chemin blanc, la passerelle de la plage, l'esplanade, le port puis le sentier du tour du lac avec ses vues magnifiques sur les montagnes se reflétant dans l'eau calme.

Le trimestre mouvementé tirait à sa fin, Valentin désirait mettre un point final à sa rivalité avec Charles-Henri. Il y pensait au moment où il arriva au niveau du ponton controversé. Descendant de vélo, il s'avança vers celui-ci. Aucune plaque officielle ne le privatisait mais le panneau d'interdiction avait été enlevé, l'inscription sur la première planche avait été grattée et la bouée d'amarrage jaune avait cédé la place à une bouée blanche AOT réglementaire. « Maintenant, c'est clair pour tout le monde » se dit-il. Il s'avança jusqu'au bout de la jetée en bois, sortit son smartphone et lança l'application photo. Le paysage offrait une merveilleuse symphonie de couleurs et de formes, du blanc de neige des sommets au vert sombre des profondeurs du lac en passant par les multiples nuances de l'automne des forêts de montagne.

— C'est toujours aussi beau, n'est-ce pas ?

Valentin n'avait pas entendu l'homme venir, il se retourna vivement pour se trouver en face du père de Charles-Henri, monsieur Marceau Dubois de la Capelle.

— N'aie pas peur, je ne te veux pas de mal, reprit son vis-à-vis, au contraire, je veux te remercier.

Valentin leva des sourcils étonnés mais ne répondit rien.

— J'ai vu l'adjudant-chef Lemoine récemment et me suis longuement entretenu avec lui. Je suis au courant de tes démêlés avec mon fils, votre naufrage et la mise hors d'usage de ton smartphone. Je l'ai obligé à le remplacer, j'espère que le nouveau te convient.

Valentin leva son appareil, présenta l'écran à son interlocuteur et se contenta de hocher la tête, attendant la suite.

— Je sais aussi le plus grave, l'attentat dont tu as été victime. L'adjudant est persuadé que mon fils est le commanditaire de ce guet-apens ignoble, il affirme en avoir la preuve. Il m'a également dit que c'est toi qui a tout découvert et que tu as insisté pour que l'affaire en reste là. De cela je veux te remercier, j'aimerais que mon imbécile de fils puisse avoir la moitié de ton intelligence. Lemoine m'a dit aussi que l'enquête devait continuer tant que la plainte contre X déposée par ton grand-père demeurerait car il ne connaît pas encore les noms des deux autres. Suite à ces révélations, Charles-Henri a passé un très mauvais quart d'heure dans mon bureau à la suite de quoi il m'a tout avoué jusqu'aux noms de ses complices dans l'attaque que tu as subie. Il a fini par me montrer la lettre que tu lui as donnée et je suis d'accord avec ta façon d'agir, même si ce n'est pas très révérencieux à mon égard. Si mon fils ne comprend pas qu'il doit faire la paix avec tes amis et toi, s'il tente encore des actions malveillantes envers vous ou qui que ce soit d'autre, il sait qu'il se retrouvera toutes affaires cessantes dans un internat disciplinaire. Voilà ce que je voulais te dire mon garçon.

Valentin avait écouté sans mot dire, sans manifester ni approbation ni désapprobation. Il regarda l'homme droit dans les yeux pendant plusieurs secondes avant de formuler :

— Monsieur, je sais que c'est dur pour vous de me dire cela. Puisque vous êtes au courant, oui Charles-Henri est le commanditaire de l'agression contre moi donc le responsable de mes blessures. Il avait recruté deux types peu intéressants pour ses basses œuvres. Ces deux-là, mes amis les ont identifiés et punis à leur manière. Oui, Charles-Henri a encore essayé de me déstabiliser en tentant indirectement de fragiliser mon équipe d'amis mais nous avons percé à jour ses intentions. Nous en sommes là. Vous monsieur, j'apprécie votre attitude, surtout après le différend que nous avons eu, donc, si vous voulez bien... dit-il en tendant la main droite vers l'homme face à lui.

Celui-ci la serra avec cordialité et ajouta :

— Je ne veux ni ne peux t'obliger, mais accepterais-tu de t'expliquer verbalement face à face avec mon fils, sans témoin, pour mettre fin définitivement à cette querelle qui n'aurait pas eu de raison d'être si moi-

même je m'étais montré plus accommodant au sujet de ce ponton sur lequel nous sommes.

Valentin leva la tête vers le ciel, comme pour chercher une inspiration puis après quelques secondes, regarda à nouveau dans les yeux l'homme devant lui.

— Je veux bien essayer, la suite dépendra de lui.

— Je te remercie, en échange...

— Non monsieur, je ne veux rien en échange, ne me proposez rien !

— Entre dans ce petit salon Valentin, je t'envoie Charles-Henri. Toi seul décidera.

Valentin pénétra dans la pièce luxueuse, meublée d'une bibliothèque, de plusieurs fauteuils et d'une immense table basse encombrée de revues à couvertures glacées. Il jeta un regard dubitatif aux tableaux modernes décorant les murs puis alla jusqu'à la fenêtre donnant sur le ponton et le lac. Son VTT était toujours appuyé au tronc d'un aulne. Il ne se retourna pas tout de suite quand il entendit la porte s'ouvrir. Au bout de quelques secondes, un petit raclement de gorge précisa la présence de son camarade de classe et ennemi intime. Valentin se retourna, fixa son regard sur le visage de Charles-Henri qui baissait les yeux. Une minute d'un silence pesant se déroula avant que ce dernier dise d'une voix éteinte :

— Mon père m'oblige à venir te parler.

Valentin ne broncha pas, assurant par là sa supériorité.

— Il veut que je te présente mes excuses....

Valentin persista dans son silence.

— ... pour tout ce que je t'ai fait.

— C'est à dire ? se décida enfin Valentin.

— Le piège que je t'ai tendu près de la passerelle couverte.

— C'est tout ?

— Oui.

— Le hors-bord ?

— Excuse-moi aussi pour t'avoir fait chavirer, mais tu n'y a pas perdu.

— N'oublierais-tu pas de dire que tu avais l'intention de continuer ?

— Je n'ai pas à m'excuser pour deux filles qui veulent draguer.

— Comment sais-tu cela ? Ne te fatigue pas, j'ai tout compris. La tentative de séduction des jumelles sur mes copains, tentative bien maladroite

d'ailleurs, c'était à ton initiative, dans le but de me priver de deux gars costauds et donc de m'affaiblir par rapport à tes copains Tony, Clément, Romuald et Morgane. J'ai bon là ? Vous êtes tellement prévisibles ! Je crois que je n'ai rien à faire ici. Ton père va être déçu une fois de plus.

— Qu'est-ce qu'il t'a promis ?

Un sourire de mépris gagna le visage de Valentin.

— Sache que personne ne m'achète, Machin ! Si tu veux que la guerre continue, du moins pour le temps qu'il te reste à passer dans notre collège, tu es sur la bonne voie. A demain Charles-Henri Dubois de la Capelle.

Valentin se dirigea vers la porte, tourna la poignée ouvragée et s'engagea dans le vaste hall lambrissé de marbre rouge.

— Attends, attends heu... Valentin, reviens ! Tu as raison, j'avais l'intention de t'isoler pour t'affaiblir, mais c'est fini maintenant, j'arrête, je désire que nous fassions la paix.

— Définitivement ?

— Oui, définitivement, appuya Charles-Henri en tendant la main vers Valentin.

Celui-ci garda volontairement les bras le long de son corps, jeta un regard froid à son adversaire, hocha silencieusement la tête et se dirigea vers la porte de sortie. Juste avant de la franchir, il se retourna et articula :

— Sache aussi que ne cherche jamais la bagarre mais si quelqu'un la veut, je relève toujours le défi, d'une façon ou d'une autre. À toi d'en faire ton profit, Charly.

Les élèves de quatrième C

Arroux Gilles dit Agil
Barilla Clément dit Clébar
Boulot Pascal dit Bouboule
Chanat Olivier dit Olive
Chevril Margot
Daucy Marine
Daucy Océane
Dubois de la Capelle Charles-Henri dit Charly
Dumont Charlotte
Fontaine Amandine
Fresnoy Pauline
Gay Anaïs
Guérin Louise
Joly Morgane
Lacombe Marion
Lacourt Eva
Leblanc Emilie
Marchand Mathilde
Marlin Florian dit Flo
Mercier Alexis
Michaud Romuald
Nardy Benjamin
Ouvrard Quentin
Picot Adrien
Pinturault Lucas
Roche Lucie
Thénard Tony dit Thénardier
Valmont Valentin dit Val

Les professeurs de quatrième C et les autres personnages

Les professeurs :

Anglais : Dissel Raoul dit Radissel
EPS : Doucet Philippe dit Filedoux
Musique : Laymarie Laurence dite Lorelei
Maths : Derrien Eric dit Air de rien
Dessin : Augan Catherine dite Catogan
STV : Jobard Christian dit Jocrisse
Français : Blanchin Véronique dite Ver blanc
Histoire Géographie : Chevalier Audrey
SPC : Aubert Jacques dit Jacquot

Les gendarmes :

Adjudant Lemoine
Brigadier Guimard
Brigadier Dufournet

L'administration :

Principal : Tardy

Autres intervenants :

Monsieur Dubois de la Capelle

Grand-mère de Valentin : Isabelle

Grand-père de Valentin : Jean-Claude

Dans la même série

Valentin au collège

Valentin et ses copains

Valentin et compagnie

Valentin amoureux

Valentin s'affirme